



Initiatives et Actions pour la Sauvegarde de l'Environnement et des Forêts
Centre associatif Françoise Bonn
14, rue Théodore Prévost
95290 L'ISLE ADAM

FORÊT DE MONTMORENCY



Tourbière de la Cailleuse – Crédit photo : Simon Birkel - ONF

HYDROGRAPHIE ET HYDROGEOLOGIE



Saint-Leu la Forêt – L'étang Neuf

PREAMBULE

Dans les ouvrages spécialisés de la première moitié du XIX^{ème} siècle, la consommation d'eau par personne et par jour est évaluée le plus souvent à cinq à dix litres tout au plus. Ce sont les bêtes qui consommaient le plus d'eau dans les villages, de 50 à 70 litres pour un cheval ou une vache, les porcs et les moutons pouvant se contenter de quelques litres.

Une maisonnée de quatre personnes n'élevant pas d'animaux pouvait donc se contenter d'un seau pour un jour, voire pour plusieurs jours. Jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, il fallait le plus souvent aller la chercher à la fontaine publique, parfois éloignée de plusieurs centaines de mètres. Seuls les bourgeois possédaient l'eau dans leurs propriétés... et encore, les plus riches. De nos jours, la même maisonnée de quatre personnes consomme de 600 à 800 litres d'eau par jour ! L'accès à l'eau potable est facile : il nous suffit de tourner un robinet.

Surveillée en continu par les distributeurs, notre eau est très régulièrement contrôlée. Même si elle a une odeur d'eau de javel ou dépasse parfois les taux de nitrate ou de radon réglementaires, notre eau courante n'est jamais nocive ou porteuse de germes ou de bactéries mortelles. Il n'en a pas toujours été ainsi...

C'est une denrée qui a un coût pourtant très modique (moins de 0,5 centimes le litre). Ce n'est pas parce que son accès nous est devenu habituel, que ses qualités nous sont garanties et qu'elle est bon marché, qu'elle doit faire l'objet d'un gaspillage de notre part. Elle peut se faire rare en période de sécheresse... et comme certaines de nos régions, nous sommes parfois rationnés en été.

L'eau est une denrée fragile : **respectons-la plus que jamais.**

Ce document a été rédigé dans le but de vous sensibiliser à la protection de notre patrimoine hydraulique local, qui est malheureusement en train de disparaître, le plus souvent par simple ignorance de sa valeur patrimoniale. Nous espérons que sa lecture vous incitera à mieux le faire protéger.

SOMMAIRE

PREAMBULE	4
LA BUTTE TEMOIN DE MONTMORENCY	8
LES NAPPES AQUIFERES	10
LE RESEAU HYDROGRAPHIQUE	11
LES ETANGS ET PIECES D’EAU DES PROPRIETES DE PLAISANCE	13
MONTMORENCY – PARCS ET PIECES D’EAU	17
LE LAC DU PARC DES HUIT ARPENTS A ANDILLY	19
LES ETANGS DE PLAISANCE A MONTLIGNON-MARGENCY.....	19
LES ETANGS DE PLAISANCE A PISCOP.....	20
SAINT-PRIX	21
<i>La pièce d’eau du château Double</i>	21
<i>Pièce d’eau du château de la ferme (Massabielle)</i>	23
SAINT-LEU LA FORET.....	23
<i>La pièce d’eau du château de la Chaumette</i>	23
<i>Le bassin du Parc du Charme au Loup</i>	24
<i>Les pièces d’eau du château d’en-bas</i>	24
LES ETANGS DE PLAISANCE A TAVERNY	26
LES PIECES D’EAU DU GOLF DE DOMONT	28
L’ETANG D’OMBREVAL A DOMONT	28
LES PIECES D’EAU DES CHATEAUX DE BOUFFEMONT	30
<i>La pièce d’eau du collège féminin et du Centre Médical Jacques Arnaud</i>	30
<i>Pièce d’eau du château Empain de Bouffémont</i>	31
LES TOURBIERES DE LA CAILLEUSE ET DU NID D’AIGLE	32
LES MOULINS A EAU	33
LES GOUFFRES	36
LE TROU DU TONNERRE A DOMONT	36
LA CLOCHE GYPSEUSE DE TAVERNY	36
L’ABIME A BESSANCOURT.....	37
LES SOURCES ET LES FONTAINES	39
LA SOURCE GENET DE SAINT-LEU	40
LA FONTAINE SAINTE RADEGONDE.....	43
LES FONTAINES DE MONTMORENCY	44
<i>La fontaine René</i>	44
<i>La fontaine Saint-Valéry</i>	45
<i>La fontaine des Haras</i>	45
<i>La fontaine de la Porte Rouge</i>	46
<i>Les fontaines modernes</i>	46
LES FONTAINES D’ANDILLY	47
LES FONTAINES DE MARGENCY	48
LES FONTAINES DE MONTLIGNON	49
LES FONTAINES DU MONT DE VEINE	50
<i>La fontaine Saint-Martin</i>	50
<i>La Grande Fontaine</i>	51
<i>La fontaine aux Cochons</i>	52
<i>Le puits du Clos Béranger</i>	52
<i>La fontaine du Noyer</i>	53
<i>Le bassin de la propriété Mauléon</i>	53
LES FONTAINES DE SAINT-PRIX	54
<i>La fontaine Commode</i>	54
<i>La fontaine Rubelles</i>	55
<i>La fontaine de la place aux pèlerins</i>	56
<i>Le puits du Prieuré Noir</i>	56
<i>La cascade et le puits du square Edmond Rostand</i>	57
<i>La fontaine du chêne vert</i>	57

<i>La fontaine Saint-André</i>	58
<i>La fontaine de l'hôtel de ville</i>	59
LES FONTAINES DE SAINT-LEU LA FORET	59
<i>La fontaine du Moissonneur</i>	60
<i>La Source Rieuse</i>	61
<i>La fontaine Genêt</i>	62
<i>La fontaine Maclou</i>	63
<i>La fontaine de Boissy</i>	63
<i>La nouvelle fontaine de la Pissotte</i>	64
<i>Les anciennes fontaines de Saint-Leu la Forêt</i>	64
LES FONTAINES DE TAVERNY	67
<i>La fontaine de la Tuyolle</i>	67
<i>La fontaine Lady Ashburton</i>	67
<i>La fontaine Boulmet</i>	68
<i>La fontaine de La Barre</i>	68
LES FONTAINES DE BESSANCOURT	69
<i>Les anciennes fontaines</i>	69
<i>La fontaine des Cours-Jean</i>	72
<i>La fontaine pastiche de la rue de l'Est</i>	73
LES FONTAINES DE FREPILLON	73
<i>Le puits communal</i>	75
<i>La Vieille fontaine</i>	77
LES FONTAINES DE BETHEMONT	77
<i>La fontaine du lave-sabots</i>	78
<i>La fontaine du lavoir</i>	78
<i>L'ancienne pompe à eau</i>	78
LES FONTAINES DE CHAUVRY	79
<i>La fontaine du château</i>	79
<i>La fontaine de la mairie</i>	80
LES FONTAINES DE BOUFFEMONT	80
<i>L'ancienne fontaine de l'église</i>	81
<i>L'ancienne fontaine de la Petite Ferme</i>	82
LES FONTAINES DE DOMONT	82
<i>La fontaine Chauffour</i>	83
<i>La fontaine de la ruelle Prévost</i>	83
<i>La fontaine de la Boüe</i>	83
<i>La fontaine du Berzilion ou du Beursillon</i>	84
<i>La fontaine Jaune</i>	84
<i>La fontaine de l'ancienne mairie</i>	85
<i>Fontaine du Prieuré</i>	85
<i>La fontaine de la place du Friche</i>	86
<i>La fontaine de l'église</i>	86
<i>La fontaine Prieur</i>	86
<i>L'urbanisation sauvage et la disparition des bornes fontaines</i>	87
LES LAVOIRS, LES ABREUVOIRS, LES LAVE-SABOTS	88
MONTLIGNON	90
<i>Le lavoir</i>	90
SAINT-BRICE-SOUS-FORET	91
<i>Les lavandières de l'ancien lavoir</i>	91
SAINT-PRIX	92
<i>L'ancien lavoir de la rue de Rubelles</i>	92
PISCOP	93
<i>Le lave-sabots</i>	94
<i>Le lavoir et sa fontaine</i>	95
SAINT-LEU-LA-FORET	95
<i>Les anciens lavoirs de Saint-Leu</i>	95
<i>Le lavoir de l'Eauriette</i>	96
<i>Le réservoir d'eau potable de la rue Kléber</i>	98
TAVERNY	98
<i>Le lavoir Lady Ashburton</i>	98
BESSANCOURT	99
<i>Les anciens lavoirs de Bessancourt</i>	99
<i>Le lavoir de la Grande-Rue</i>	100

<i>L'abreuvoir de la Calinotte</i>	101
FREPILLON	102
<i>Le lavoir</i>	103
BETHEMONT.....	103
<i>Le lave-sabots-abreuvoir</i>	103
<i>Le lavoir</i>	104
CHAUVRY	105
<i>Le lavoir de la Fontaine du Berger</i>	105
<i>La fontaine des Belles Filles</i>	106
<i>L'ancien lavoir du ru de l'étang de Chauvry</i>	107
<i>Le Grand Lavoir</i>	108
<i>Le lavoir du Bourbeton</i>	109
BOUFFEMONT.....	111
<i>Les anciens lavoirs</i>	111
<i>L'abreuvoir-lave-sabots de la petite ferme</i>	113
DOMONT	113
<i>Les anciens lavoirs de Domont</i>	113
<i>Le lavoir de Blémur</i>	116
<i>Les anciens abreuvoirs-lave-sabots</i>	116
<i>Les abreuvoirs à chevaux du fort de Domont</i>	118

LA BUTTE TÊMOIN DE MONTMORENCY

La forêt de Montmorency est établie sur une butte témoin de 130 à 190 mètres d'altitude, bordée de toutes parts par des bassins versants : au Nord par une déclivité la séparant de la butte témoin de la forêt de l'Isle-Adam ; par la Plaine de France à l'Est ; par la vallée de Montmorency au Sud et à l'Ouest par la vallée de l'Oise.



Forêt de Montmorency – Carte de Cassini

La butte témoin est coupée en deux par une vallée orientée du Nord-Est au Sud-Ouest, drainée par le ru d'Enghien également appelé ru de Montlignon ou ru de La Chasse, qui va se déverser dans le lac d'Enghien.

Elle est creusée d'Est en Ouest par deux vallons orientés Sud-Est à Nord-Ouest.

Le vallon le plus au Sud est drainé par le ru de Corbon qui prend sa source à la mare aux grenouilles (aujourd'hui étang Godard) et va se jeter en aval dans le ru d'Enghien, puis le lac d'Enghien.

Le vallon le plus au Nord est séparé en deux depuis son point culminant à 163 mètres situé près du carrefour de la Cailleuse par deux bassins versants, l'un orienté du Sud-Est au Nord-Ouest dans lequel coule le ruisseau de la Cailleuse devenant ensuite le ruisseau des fonds puis le ru de Montubois ou Mont du Bois ou Mont à Bois ou Monte au Bois, qui va se jeter dans l'Oise à Méry, au lieu-dit le Bac.

Le second orienté du Nord-Ouest au Sud-Est, drainé par deux ruisseaux : le ruisseau du Nid d'Aigle ou de Saint-Radegonde et le ruisseau du Moulin.

Ils se jettent au même endroit dans l'étang du Château de la Chasse pour rejoindre le ru d'Enghien qui alimente le lac d'Enghien.

Jusque dans les années 1970, le ru de Corbon et le ru d'Enghien alimentaient un lac artificiel situé à Montlignon, dans la propriété Larive. Cette grande propriété après avoir changé plusieurs fois de mains, finit par échoir au banquier parisien Hervé. Ses héritiers vendront le domaine à un promoteur, qui hélas fera combler le lac pour y construire des maisons individuelles.



Jean Mauduit de Larive était un comédien célèbre du XVIIIème siècle. L'Empereur Napoléon I^{er}, à la faveur de ses victoires impériales, lui avait fait jouer les chefs-d'œuvre du Théâtre Français devant toutes les cours royales d'Europe : Vienne, Varsovie, Berlin,...

Larive était ainsi devenu un artiste sinon talentueux, tout du moins recherché. Il avait ainsi amassé une fortune considérable. En se frottant aux rois et aux puissants, il hérita d'eux leurs royales fantaisies. Le Hameau-Larive à Montlignon en fut une.

L'achat et la construction de son domaine lui coûta plus d'un million. La population reconnaissante de tout cet argent dépensé, l'élut bien-entendu maire du village!

L'acteur, devenu maire de la commune, recevait les gens de Lettres et les artistes en vue, dans son magnifique Hameau-Larive, composé de plusieurs jolies constructions adossées à une vaste pièce d'eau bucolique et romantique. La propriété était devenue une excursion prisée du gratin mondain de l'époque et son propriétaire aimait dire à ses visiteurs : «J'ai cherché un désert pour me retirer du monde, et tous les ans je vois ici dix mille personnes. On vient admirer dans mon ermitage, bien moins l'art que la nature, car c'est elle qui en fait les principaux frais».

L'homme avait découvert dans sa propriété une source ferrugineuse aux vertus médicinales reconnues comme apéritives, détersives, purgatives, désobstructives, etc... Il souhaita transformer son ermitage solitaire en station thermale mondaine, capable de concurrencer la station d'Enghien les bains.

Un jour, étant déjà plus que septuagénaire, il donna l'ordre de creuser et d'approfondir sa vaste pièce d'eau. N'étant pas satisfait du dessin de son étang, il voulut le faire modifier et donna des ordres en ce sens. En vain lui fit-on les plus judicieuses recommandations sur le danger d'entreprendre de tels travaux sans que la pièce d'eau soit mise à sec. Larive ne voulut rien entendre. Devant son obstination, il fut obéi...

Et bientôt les habitants de Montlignon virent avec effroi et stupeur un torrent d'eau et de boue dévalant du Hameau-Larive en cataracte, balayant et submergeant tout sur son passage, blés, vergers, jardins et inondant les maisons.

Selon vous, qui fut le plus étonné ? Larive, notre ancien sociétaire du Théâtre Français ! Selon vous qui s'en réjouirent ? Ses voisins inondés ! Larive fut obligé de leur payer plus de 50.000 francs or pour les dédommager...

*A ce prix, ils purent de nouveau et sans arrière-pensée crier à son passage : «Viv' not' maire!».*Mais cette aventure mit une fin au projet de station thermale de l'acteur.

Jean Maudit de Larive mourut à Montlignon en 1827, âgé de 82 ans.

LES NAPPES AQUIFERES

Carte lithostratigraphique du Bassin Parisien – Crédit : AESN

Période	Système	Etage stratigraphique	Lithologie dominante	Niveau aquifère
Quaternaire			Alluvions	Aquifères alluviaux
Tertiaire	Oligocène	Aquitainien	Calcaire de Beauce	Nappe de Beauce
		Stampien	Sables de Fontainebleau	
			Calcaire de Brie	
	Eocène sup.	Bartonien	Marnes vertes	Calcaires de Champigny
			Marnes supragypseuses	
			Calcaires de Champigny	
			Calcaires de St. Ouen	
	Eocène moy.	Lutétien	Sables de Beauchamp	Sables du Soissonnais et calcaire grossier
			Calcaire grossier	
	Eocène inf.	Yprésien	Sables de Cuise	Sables de Bracheux
Sables du Soissonnais				
Argile plastique				
Paléocène	Thanétien	Sables de Bracheux	Sables de Bracheux	
	Dano-Montien	Calcaires, marnes		
Secondaire	Crétacé sup.	Sénonien	Craie	Nappe de la Craie
		Turonien		
		Cénomanién		
	Crétacé inf.	Albien	Argiles du Gault	Albien Néocomien
		Aptien à Néocomien	argiles, sables	
	Jurassique sup.	Portlandien	Calcaires sup.	Malm
		Kimméridgien	Marnes	
		Callovo-Oxfordien	Calcaires récifaux	
	Jurassique moy.	Bathonien	Calcaires, marnes	Dogger
		Bajocien		
		Aalénien		
	Jurassique inf.	Toarcien	Argiles, marnes	Lias
		Doménien	Calcaires gréseux	
Pliensbachien		Marnes		
Sinemurien		Calcaires compacts		
Hettangien		Calcaires marneux		
Trias		Argiles bariolées	Aquifères locaux	
		Grès de base		
Primaire	Permien		Grès, argiles, conglomérats	
	Carbonifère			
	Dévonien			
			Schistes, calcaires	
			Schistes, calcaires	

En fonction de la structure géologique de ce massif, six nappes aquifères sont présentes dans son sous-sol :

- Le premier niveau aquifère est constitué de nappes discontinues, situées sur l'argile à meulière qui occupe la partie supérieure du massif. Le couvert forestier puise dans ces nappes et son contenu est relativement faible, de l'ordre de 50 à 60 mm par an, ce qui représente moins de 10% des précipitations.
- La nappe de l'Oligocène qui constitue l'aquifère principal est constituée en profondeur par les sables de Fontainebleau et les marnes vertes supragypseuses épaisses de 20 à 35 mètres qui en forment le substratum imperméable. La hauteur de la nappe est à environ 12 mètres de profondeur dans la zone Béthemont-Faisan Doré. Son niveau piézométrique se trouve à une profondeur d'environ 45 mètres aux points culminants de la topographie. L'amplitude annuelle de variation de la nappe est

d'environ 1 mètre. La nappe libre alimente les sources réparties à la périphérie du massif. Il n'existe pas de captage pour exploiter cette nappe.

- La nappe de l'Eocène supérieur est celle des sables de Beauchamp. Elle constitue le premier réservoir exploitable en Plaine de France. Elle présente une déclivité d'écoulement vers Saint-Denis. Sa faible profondeur lui confère une forte vulnérabilité vis-à-vis d'une éventuelle pollution de surface.
- Les nappes de l'Eocène moyen et inférieur ont des aquifères complexes. Elles sont formées par les calcaires lutétiens et les sables yprésiens. Localement, par suite d'un niveau argileux intermédiaire, les deux nappes Lutécien et Cuisien sont nettement individualisées. Leur faible profondeur leur confère une forte vulnérabilité vis-à-vis d'une éventuelle pollution de surface.
- La nappe de la Craie n'est présente que dans les vallées où la craie est sub-affleurante. On y associe souvent les alluvions sus-jacentes. Cette nappe est productive au niveau des vallées car à ces endroits la roche est très souvent fracturée et fissurée. Sauf cas particulier (secteur de Boulogne Billancourt), la craie est située à au moins 20 m de profondeur. Cet aquifère est relativement fortement sollicité pour la production d'eau potable.
- La nappe des sables de l'Albien. Cette nappe est située sous la craie entre 500 et 750 m de profondeur. Cette nappe est principalement alimentée aux affleurements de l'Albien dans l'Est et l'Ouest du Bassin Parisien. L'alimentation en provenance des roches sous-jacentes n'est cependant pas négligeable. La profondeur de cette nappe est favorable pour la qualité de son eau et rend son accessibilité difficile. Cet aquifère, très protégé réglementairement, est considéré comme stratégique. Son eau est réservée en priorité à l'alimentation en eau potable, mais quelques industriels bénéficient encore d'autorisation concernant des forages anciens.
- La nappe du Dogger, exploitée entre 1.600 et 1.800 m de profondeur, a une température comprise entre 56°C et 85°C. Elle est utilisée pour la géothermie. L'eau, fortement minéralisée, est réinjectée dans le même aquifère. C'est une énergie continuellement disponible, sans le moindre effet de serre, mais qui demande des équipements adaptés.

LE RESEAU HYDROGRAPHIQUE

Les cours d'eau nés dans le massif forestier de Montmorency ont leurs sources au niveau des couches imperméables, dans les dépressions, au flanc et au pied des reliefs. Ils vont se jeter dans l'Oise, soit directement soit par le ru de Liesse, le ru du Montubois ou le ru du Vieux Moûtier.

Les autres vont se jeter dans la Seine par le Petit-Rosne qui se jette dans le Croult ou le ru d'Enghien également appelé ru d'Ormesson aujourd'hui tous canalisés et souterrains sur une grande partie de leurs cours.

Le bassin-versant de l'Oise ne possède que trois petits affluents dont les sources se situent en forêt de Montmorency (1) :

- D'une part le ruisseau du Montubois de 5,9 km de longueur et le ruisseau de la Cailleuse qui se jettent dans l'Oise à Mériel,
- D'autre part dans la vallée de Montmorency, le ru de Liesse qui a pour origine le village de Pierrelaye et qui a 6,2 km de longueur. Il se jette dans l'Oise à Saint-Ouen-l'Aumône après avoir traversé les quatre étangs aménagés par les Cisterciennes de l'abbaye de Maubuisson dès le XIII^{ème} siècle,

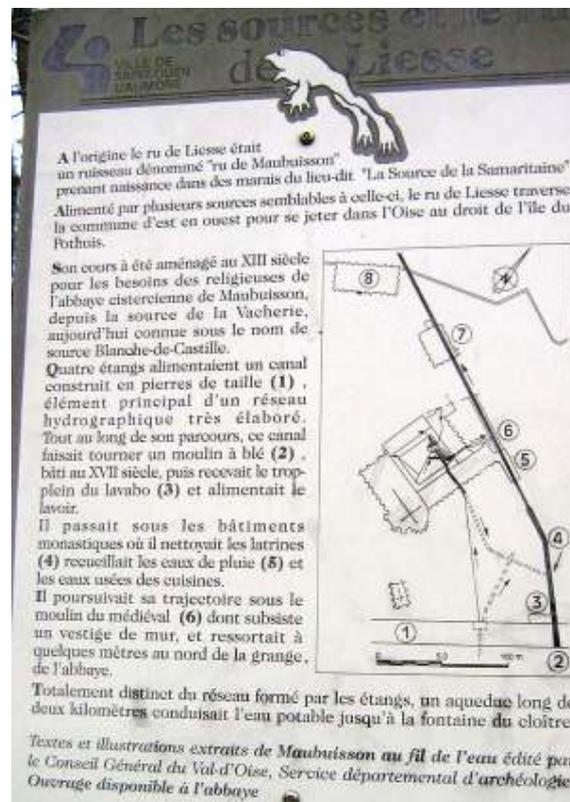
- Enfin le ruisseau du Lavoir qui devient en aval celui des Coutumes et le ruisseau des Glaises qui alimentent le ru du Vieux Moûtier. Ce dernier, long de 9,2 km, devient permanent à l'amont de l'abbaye du Val et se jette dans l'Oise au château de Stors, face au village de Butry. Il draine le marais de Stors, qui est l'une des zones humides protégées les plus riches en flore et en faune de notre région. La partie du cours d'eau comprise entre sa source et l'étang de Baillet (2,8 km) est appelée ruisseau de l'Etang de Chauvry.

Le bassin-versant de la Seine nous intéresse pour huit rus et ruisseaux, dont les sources respectives se situent en forêt de Montmorency :

- Le premier est le ru de Montlignon, ou ru de la Chasse ou ru d'Enghien, dont l'origine est à Bouffémont. Il a 7,1 km de longueur jusqu'au lac d'Enghien et recueille à Montlignon les eaux du ru de Corbon, de 3,9 km de longueur dont l'origine est à Taverny, près de l'étang Godard. Ce ru de Montlignon, après avoir traversé, en souterrain pour l'essentiel, les territoires d'Eaubonne, de Saint-Gratien et d'Enghien-les-Bains, alimente le lac d'Enghien,



Ruisseau du Fond des Aulnes – Crédit photo : Yves Traynard



Abbaye de Maubuisson – Panneau d'information sur le ru de Liesse

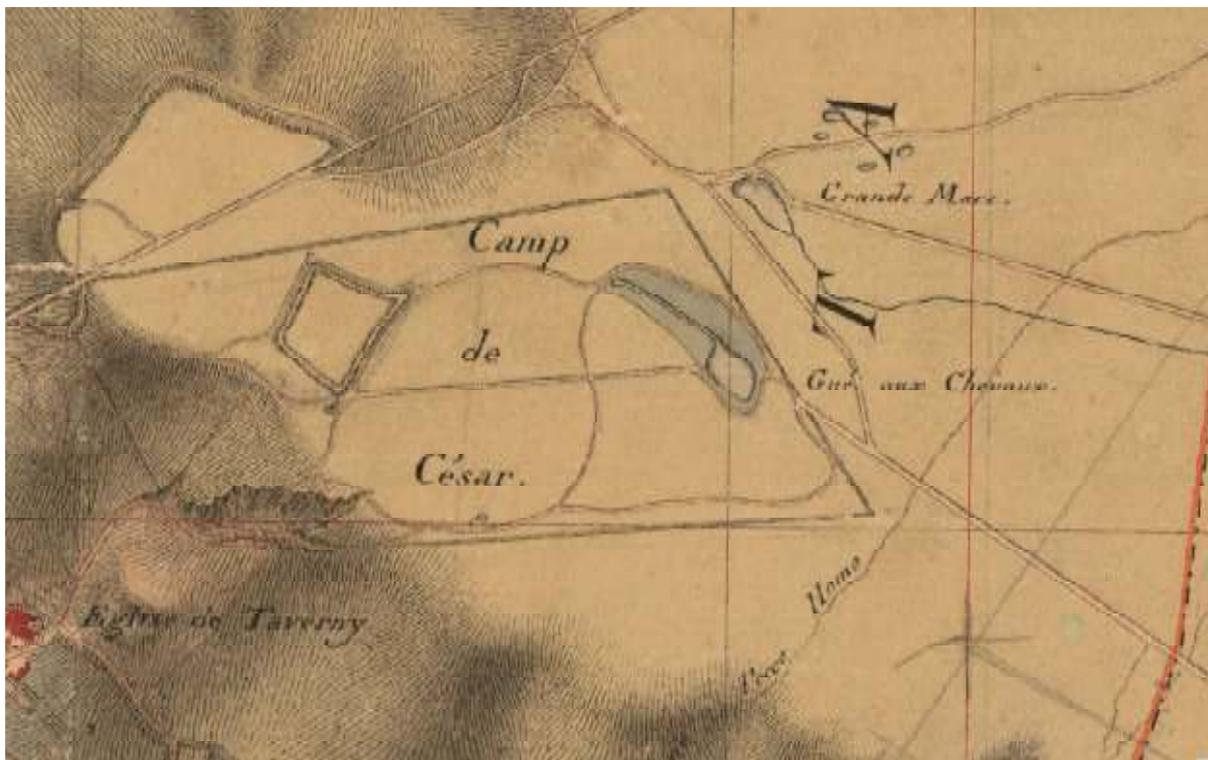
- Le second est le ru de Saint-Valéry, dont la source se situe en haut de la rue de l'Orangerie à Montmorency, puis longe la rue de la Fosse-aux-Moines. Il rejoint à Soisy-sous-Montmorency le ruisseau des Trois Communes ou ruisseau d'Andilly qui a une longueur de 3,2 km et qui se jette dans le lac d'Enghien. A partir de ce lac, tous ces rus forment le ru d'Ormesson, ou ru d'Enghien qui a 4 km de longueur et qui se jette en Seine à Épinay-sur-Seine, après avoir auparavant alimenté l'étang Coquenard,
- Le troisième, le ru des Haras, d'une longueur de 6,3 kilomètres, naît dans le vallon des Haras à l'Est de Montmorency et va aussi se jeter dans le ru d'Enghien qui se jette en Seine, en amont de l'emplacement de l'ancien château de La Briche, sur le territoire d'Épinay-sur-Seine,

- Les cinq autres font partie du bassin-versant de la Plaine de France. Ils sont affluents du Petit-Rosne puis du Croult, qui se jette en Seine à Saint-Denis. Ce sont :
 - Le ruisseau des Quarante Sous à Bouffémont,
 - Le ru de Vaux et le ru des Poncelles, qui prennent source à Domont,
 - Le ruisseau du Fond des Aulnes ou ru des Champs et celui de la Marlière à Saint-Brice sous Forêt.

LES ETANGS ET PIECES D'EAU DES PROPRIETES DE PLAISANCE

La réduction générale de la pluviométrie au siècle dernier a asséché considérablement le massif forestier de la butte témoin de Montmorency. De plus, les zones humides situées en forêt et en vallée de Montmorency y ont été asséchées artificiellement, en pratiquant le drainage et le comblement des étangs, comme l'étang de Montlignon, l'étang Coquenard, l'étang Vieux qui était situé en dessous de la collégiale Saint-Martin à Montmorency ou dernièrement l'Étang Neuf à Saint-Leu la Forêt. Les anciennes cressonnières de Saint-Gratien et d'Épinay-sur-Seine ont été également asséchées dans la plaine de Montmorency et la plupart des eaux recueillies par les ruisseaux sont de nos jours canalisées en souterrain, de manière à réguler les incidences de fluctuation de leurs débits et à faciliter le traitement de leurs eaux polluées.

Cependant, l'affleurement des nappes aquifères souterraines retenues par les couches imperméables au creux des zones planes ou de très faible déclivité, engendre encore la formation de rares zones humides (tourbières ou étangs).



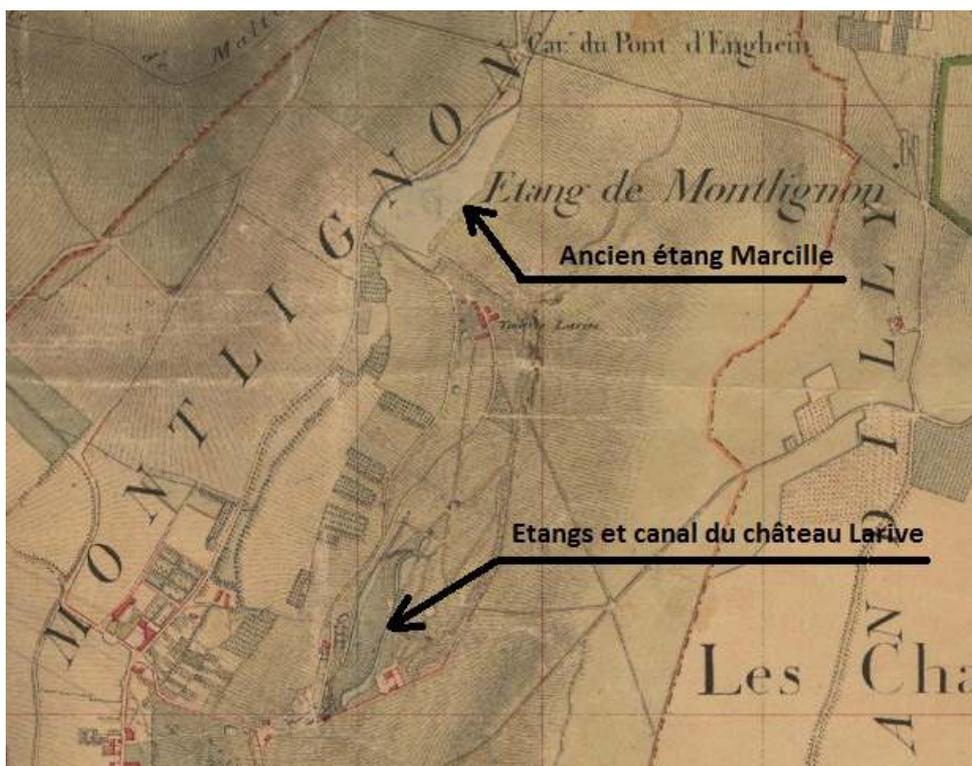
Sur cet extrait de la carte d'Etat Major au 1/10.000ème dressée entre 1818 et 1824, l'étang aux grenouilles appelé maintenant étang Godard, était accompagné de plusieurs autres petites mares, dont l'une alimentée par la source du ru de Corbon. Ces mares ont aujourd'hui disparu.

Les petits étangs étaient il y a encore une centaine d'année très nombreux le long des ruisseaux et des rus qui descendaient sur les coteaux de la forêt.

Ils avaient été très souvent créés par l'homme, qui avait aménagé sur leurs cours des retenues pour faire fonctionner des moulins ou pour créer des bassins de pisciculture.



La mare des Flèches, en contrebas de la butte des Sapins-Brûlés, aujourd'hui disparue. Elle donnait naissance au ru de la Cailleuse.
Extrait Carte d'Etat Major des environs de Paris – 1818-1824



L'ancien étang Marcille à Montlignon, qui a été comblé. Il se trouvait en-dessous du bois de La Seigneurie.
Extrait Carte d'Etat Major des environs de Paris – 1818-1824

Les étangs existants que nous rencontrons maintenant en forêt de Montmorency correspondent tous à des aménagements réalisés par l'homme :

- L'étang Godard à Taverny, qui aurait été réalisé par le père du compositeur Benjamin Godard (1849-1895) qui possédait le château du Haut-Tertre, situé en contrebas. Il était alimenté par le ru de Corbon qui prenait naissance au nord de l'étang,



Carte postale de l'étang Godard pour les Tabernaciens ou de la mare aux grenouilles pour les Bessancourtois. Il s'agit bien de la même retenue d'eau en forêt de Montmorency. Au premier plan, le gros chêne qui n'existe plus. Je n'ai jamais connu la baraque en arrière-plan.

- L'étang Neuf à Saint-Leu la Forêt, dont la source a tari. Il a été comblé par l'ONF, pour en faire une aire de jeux,



L'étang Neuf à Saint-leu la Forêt

- Les fosses à poissons servaient de viviers pour les cent cinquante-trois jours de maigre annuels, notamment à l'étang Notre-Dame, devenu par la suite la mare des Champeaux, situé sur le parcours du ru Saint-Valéry. Cette mare de Montmorency qui vient d'être réhabilitée, offre un superbe point de vue aux promeneurs. La mare naturelle constitua tout au long du XIX^{ème} siècle un lieu de rendez-vous pour les promeneurs à ânes et les pique-niqueurs. Sa superficie fut considérablement réduite en 1874 par la construction du fort voisin qui en creva la couche imperméable. La mare de Champeaux se situe à l'angle du boulevard Maurice Berteaux et de l'avenue du Repos de Diane. Une autre fosse à poissons était située sur le ru Saint-Valéry, la Fosse aux Moines qui appartenait aux chanoines de Saint-Victor. Elle a donné son nom à l'une des rues de Montmorency.



Montmorency – Ancien vivier à poisson de l'étang Notre-Dame, devenu maintenant La mare aux Champeaux.
Crédit photo : Delcampe.fr

- Les deux étangs Marie à Saint-Prix sur le ru de Corbon, auraient été réaménagés en 1854 par le paysagiste Louis-Sulpice Varé pour le baron Léopold Double. Ces deux étangs portent également le nom des Parquets. Le chemin qui y mène et traverse la forêt d'Est en Ouest porte toujours ce nom.



Les étangs Marie à Saint-Prix anciennement appelés étangs des Parquets. Ils auraient été réaménagés en 1854 par le paysagiste Louis-Sulpice Varé pour le baron Léopold Double, qui était propriétaire de cette partie de la forêt.

- Les deux étangs du château de la Chasse ont toujours été alimentés par le ru du Nid d'Aigle ou ruisseau de Sainte-Radegonde et par le ruisseau du petit Moulin. Ce dernier possédait également un moulin sur son cours, situé à l'Ouest du château,

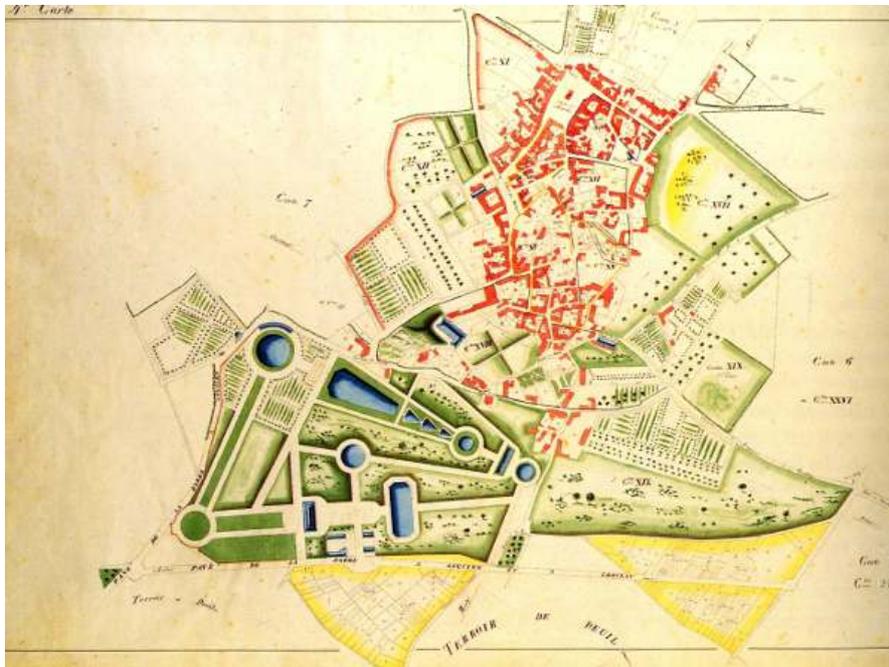


Les étangs de la Chasse. On voit la ferme et la chapelle du prieuré du Bois Saint-Père sur la carte postale à droite
Crédit photo à gauche : Forest Adventure

Montmorency – Parcs et pièces d'eau

(Document établi d'après les «Dossiers historiques» du Musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency).

Le 22 décembre 1629, le duc de Montmorency Henry II vend à Nicolas Desnots, conseiller du roi et trésorier général des bâtiments du roi, un ancien vivier à poisson *Etang-Vieil* pour agrandir sa propriété située au pied de la collégiale Saint-Martin. Il s'y fait construire une maison de campagne de 8 pièces et aménage son parc avec un premier bassin alimenté par les eaux de la source Saint-Valéry. A mi-pente, il fait construire une grotte d'où jaillissent des fontaines d'eau vive et dans le bas, à l'emplacement de la vieille mare il fait creuser un grand bassin trapézoïdal. En 1669, à la mort de Desnots, la propriété est acquise par Nicolas Fardoil. En 1670, Charles Le Brun, premier peintre du roi Louis XIV se fait construire une demeure de plaisance dans le prolongement de celle de Desnots. En 1673, il acquiert la propriété du fils Fardoil et obtient l'autorisation de réunir les deux parties de son domaine en détournant le grand chemin de Paris et en créant les actuelles rues de Saint-Denis et du Temple en 1675. Il fait alors creuser deux nouveaux bassins et fait planter dans son parc des arbres exotiques en caisses : orangers, lauriers roses, grenadiers, etc...



Plan de Montmorency au XVIIIème siècle – Crédit : Musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency.

En 1703, Pierre Crozat, trésorier de France pour la généralité du Haut Languedoc, acquiert le domaine des héritiers de Le Brun et l'agrandit en acquérant une quinzaine de parcelles pour le porter à une quinzaine d'hectares. Il fait ajouter au premier axe de bassins un second de 4 bassins supplémentaires. Il fait réaménager la maison de Le Brun et fait construire par l'architecte Cartaud dans la partie nouvelle du parc une nouvelle maison de 14 appartements sur 3 étages et un entresol, une chapelle décorée par le sculpteur Le Gros et un grand salon à l'italienne ovale dont le plafond est peint par La Fosse. En 1719, il fait construire dans le style Régence, une orangerie par Oppenordt.

En 1750, le domaine échoit à la famille Charles François de Montmorency-Luxembourg, maréchal de Luxembourg qui le délaisse.

En 1791, le domaine est racheté par Jean Nicolas Guesdon, syndic d'une compagnie d'agents de change. Mal entretenu, le parc est en piteux état. Ses fontaines sont tarées, la grotte et les bassins sont en ruines et souillés de ronces et de vase. Guesdon entreprend de profondes modifications. Il fait raser les maisons de Desnots et de Le Brun et fait combler la

quasi totalité des bassins, sauf le grand bassin qui est agrandi. Le parc est redessiné dans le style anglo-chinois.



Plan du Parc de Montmorency en 1791 – Crédit : Musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency.

Le comte Antonio Aldini, ministre d'Etat du royaume d'Italie, acquiert en 1811 le parc de Montmorency. La chute de l'empire consacre celle du parc. Aldini, couvert de dettes, le laisse à l'abandon. Il est racheté en 1817 par Durand Bénéch, entrepreneur de travaux publics. Le château sert de carrière de pierres et le domaine est vendu en 4 grands lots : le jardin potager, le parc de l'orangerie, le grand parc, le petit parc.

Vers 1878, le banquier Isaac Sée achètera une grande partie de l'ancien parc et commencera la construction de l'actuel château, à l'emplacement exact des anciennes écuries. En 1886, Charles Maurice Camille de Talleyrand-Périgord, duc de Dino, en deviendra propriétaire et le conservera jusqu'en 1904. Il deviendra propriété de la ville en 1991.

L'orangerie sera transformée en appartements et le lac asséché puis comblé. Le parc de l'orangerie sera divisé et vendu en lots. En 1975, la ville achètera l'orangerie qui après rénovation deviendra en 1993 une école de danse et de musique.

Le petit parc et le grand parc seront également vendus en lots.



La pièce d'eau du Parc de l'orangerie à Montmorency.

Le lac du parc des huit arpents à Andilly

Le village d'Andilly, au pied de la forêt de Montmorency, a su préserver et mettre en valeur son charme et sa tranquillité avec ses vergers, son coteau boisé, ses lieux de détente et de promenades propices à la découverte et aux loisirs. Situé dans un nouveau quartier pavillonnaire, ce parc composé d'un plan d'eau entouré d'arbres aux essences variées et de pelouses, offre un cadre propice à la détente et aux promenades en famille. Un bel exemple à suivre pour toutes les communes «victimes» de la forte pression immobilière imposée par l'administration du département.



Le lac du parc des huit arpents à Andilly – Crédit photo : ville d'Andilly

Les étangs de plaisance à Montlignon-Margency

Jusqu'à la Révolution, les deux hameaux ne furent que très peu peuplés. En 1470, Montlignon était un hameau de Saint-Prix et ne comptait que 12 habitants. En 1470, Margency était un hameau d'Andilly et ne comptait que 10 habitants! Les deux hameaux ne deviendront des communes indépendantes qu'après la Révolution.

Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, les habitants les plus nombreux étaient employés comme jardiniers ou gens de maison, dans les propriétés de plaisance des trois grands fiefs de la commune : la Seigneurie, Bury et Montgarny.

Ces propriétaires aisés menaient grand train et disposaient de vastes et beaux parcs paysagers, agrémentés de vastes pièces d'eau.



Pièce d'eau du château blanc de Montlignon. Le château a été démoli vers 1945 et le domaine d'une dizaine d'hectares est devenu la propriété du ministère de l'Éducation nationale, puis récemment de la communauté d'agglomération Val-et-Forêt.



Pièces d'eau du Moulin Larive



Pièce d'eau du château de Montgarny. Le château fut rasé pour permettre la construction de la cité pavillonnaire du Parc de Maugarny. Ce château était également appelé le château Leroux, du nom de son propriétaire Alfred Leroux, vice-président du Corps Législatif.



Le château de Bury fut édifié sur les terres du fief du Moulin Martinot, qui doit son nom à son acquisition en 1461 par le meunier Martinot-Pichot pour y installer un moulin à eau sur le ru de Montignonn. Quand un moulin à vent fut ensuite construit plus haut sur les terre du Luat, le domaine fut plus communément appelé «le moulin d'en bas». Ce n'est qu'au XVIIème siècle que le domaine portera le nom de Bury. En 1822, il est acheté par Pierre Tattet qui demande à l'architecte Visconti de lui construire le château actuel. Emma, la fille de Pierre Tattet épousera ensuite Alfred Leroux, propriétaire du domaine de Montgarny situé en face. Ces propriétés sont devenues à partir de 1939 un collège catholique Mariste où j'ai passé, au milieu de cette congrégation, une grande partie d'une enfance dorée et particulièrement heureuse.

Les étangs de plaisance à Piscop

Composé de plusieurs hameaux, le nom de Piscop viendrait du mot «pisse-côte» qui signifierait «eau qui coule du coteau» et il est vrai que l'eau y sourd de toute part. Nés des essartages du XIème siècle, le Luat, Pontcel et Blémur ne sont au moyen-âge que des clairières détenues par des écuyers. C'est la dame Eramburgue de Brie qui en fera don à la paroisse de Piscop, créée par Pierre de Piscop et Mahaut sa femme en 1214.



Etang du château de Blémur à Piscop – Crédit Photos : Mouvement d'éducation L'Eau-Vive

Sur ces terres particulièrement fertiles, les seigneurs établirent leurs demeures et leurs fermes pour nourrir leurs nombreux serviteurs.

Au XIX^{ème} siècle, ces demeures furent transformées en maisons de plaisance dont les parcs furent décorés de pièces d'eau. Les plans du cadastre Napoléonien montrent que le château du Luat possédait également 2 pièces d'eau. Elles ont été comblées et n'existent plus.



La pièce d'eau du Château Vert à Piscop

Saint-Prix

La pièce d'eau du château Double

Le château Double, anciennement appelé château de Saint-Prix ou château des Vendôme, complètement restructuré est devenu une maison de retraite haut de gamme et son parc a été

vendu en lotissement pavillonnaire. Son propriétaire le plus célèbre (11) fut le baron Léopold Double, le collectionneur d'œuvres d'Art le plus célèbre du XIX^{ème} siècle. Il entra en possession du château par son mariage avec la fille du professeur Dumangin, professeur à la faculté de médecine et devint propriétaire par la suite d'une grande partie de la forêt de Montmorency, au Nord de Saint-Prix. En 1930, le domaine est acheté par la famille Bettencourt qui y logea le directeur des savons «Le petit Marseillais» et des gels-douche «Monsavon». C'est pour cette raison qu'à cette époque le château fut appelé «*Château Monsavon*». Il fut laissé à l'abandon vers 1962 et le restera pendant environ 30 ans, jusqu'à ce que Jean-Robert Levy rachète la propriété en 1993, pour en faire la maison de retraite de Saint-Pry. Voici la description que faisait l'historien local Auguste Rey sur l'état de cette propriété à la fin du XIX^{ème} siècle :

«Le jardin, entouré de ses dépendances, a une entrée par la cour dite «des remises»...il s'étale sur les pentes que couvrent aujourd'hui [en 1881] les magnifiques pelouses de M. Double... Il offre, en ses diverses régions, toutes les variétés de l'agrément et de l'utile, depuis le parterre fleuri et les bosquets qui décorent le devant du château, jusqu'aux prairies, aux champs, aux vergers dont les cinq-cents pommiers rejoignent à mi-côte les maisons de Saint-Prix... Dans l'allée plus large qui suit l'axe des bâtiments, un jet d'eau, alimenté par la fontaine publique, retombe dans un bassin communiquant avec le réservoir du potager. Des vases, des corbeilles à fleurs en terre cuite, des bancs et des statues de pierre de grandeur naturelle complètent la décoration. Au-delà, on rencontre une grande pièce d'eau qui n'a point été détruite, et dont la décharge va, suivant une disposition qui subsiste aujourd'hui, à l'abreuvoir communal...Les eaux avaient fourni à Rubelles un autre motif, dans la partie haute de l'enclos : avant de tomber dans le bassin du parterre, elles franchissaient une cascade à étages réguliers ornés de vasques et de statues, et dont la disposition toute architecturale était couronnée par un pavillon à colonnes, une sorte de temple encore debout à l'heure présente».



La grande pièce d'eau mesurait 90 m de longueur et 20 m de largeur. Cette pièce d'eau avait été réalisée en 1854 par Louis-Sulpice Varé pour le compte du baron Léopold Double, propriétaire du château des Vendôme.



En hiver, la pièce d'eau du parc fournissait la glace que l'on stockait dans une glacière, que l'on peut encore voir de nos jours. L'eau de fonte de cette glacière alimentait un abreuvoir, aujourd'hui disparu.

Pièce d'eau du château de la ferme (Massabielle)

À la fin du XV^{ème} siècle, Nicolas Patrouillard, marchand de Paris, se fait bâtir une ferme d'une certaine importance sur le coteau de Saint-Prix.

Les Célestins l'achètent à son fils Henri le 19 mars 1520 et la conserveront jusqu'à la suppression de l'ordre en 1778.

Le tragédien Jean Mauduit dit Larive (1747 - 1827) acquiert la ferme en 1791, la fait raser et construire à la place une grande propriété connue sous le nom de château de la Ferme, avant de se faire construire à Montlignon le château Larive.

En 1926, la communauté Mariste y installe son généralat et son noviciat. En 1958 cette grande propriété agrémentée d'un parc devient une maison d'accueil pour les sœurs Maristes âgées, infirmes ou diminuées. La maison prend le nom de Villa Massabielle, nom de la grotte où la Vierge apparut 18 fois à Bernadette Soubirous en 1858 et où elle aurait découvert une source d'eau aujourd'hui réputée miraculeuse.

Depuis 1996, le lieu accueille des couples en préparation du sacrement du mariage et des groupes de réflexion spirituelle. Il est géré par le mouvement diocésain *Les équipes Notre-Dame*.



Dans une autre époque, les enfants des villages alentour y étaient toujours accueillis avec bienveillance et venaient jouer et camper dans ce magnifique parc de 3 hectares, digne de Versailles. Entretenu avec soin et passion par les sœurs, nous le laissions rarement aussi propre que nous l'avions trouvé... La pièce d'eau avec sa statue existe toujours, mais n'est plus alimentée en eau.

Saint-Leu la Forêt

La pièce d'eau du château de la Chaumette

Au lieu-dit la Chaumette (*Calmetta*), il existait une ancienne léproserie dont la présence est notée dans un acte de 1237 de Bouchard VI de Montmorency. Elle recevait les malades des 11 villages de la région, d'Eaubonne à Méry. Elle fut reconstruite et transformée en maladrerie au XVI^{ème} siècle. Une chapelle dédiée à Sainte Marguerite y fut également construite.

Cet ancien hospice disparut au XVIII^{ème} siècle au profit d'un château classique. Le château, détruit par un incendie en 1869, fut reconstruit par Anselme-Henri Bocquet. Il fut occupé par les envahisseurs Prussiens en 1870 et 1871, puis à nouveau par les Allemands de 1940 à 1944. La famille le conservera jusqu'en 1947, date de sa vente aux sœurs maristes de Saint-Prix qui y transfèrent leur école du Rosaire.

Depuis 1991, cette école est rattachée au collège mariste de Bury à Margency.



Pièce d'eau (aujourd'hui disparue) du Château de la Chaumette à Saint-Leu la Forêt.

Le bassin du Parc du Charme au Loup

Ces 4.000 m² verdoyants en centre-ville entourent de pelouses et de parterres colorés, la belle maison bourgeoise de la propriété Miot, qui accueille les services techniques de la ville. Au pied d'un rocher, un bassin accueille des grenouilles et des nénuphars. Des enfants jouent dans cet espace protégé, les oiseaux prennent leurs aises et des bancs invitent les passants au repos. Encore un bel exemple d'aménagement urbain. Ce jardin est accessible aussi bien par le 25, avenue de la Gare que par le 3, rue du Général Leclerc ou encore par le passage du professeur Gazier.



Le parc du Charme au Loup a été aménagé avec des jeux pour enfants, des tables de pique-nique et un plan d'eau rocailloux plein de charme.

Les pièces d'eau du château d'en-bas

Avant la Révolution, le village de Saint-Leu-la-Forêt comptait deux châteaux :

- Le château d'en-haut, démoli et reconstruit au milieu du XVII^{ème} siècle, appartenait à Claude Henri Droin, président-juge des traites foraines de Joinville,
- Le château d'en-bas, construit en 1693 par Lorieul de La Noue, secrétaire du roi, avait été acheté en 1774 par le financier Jean-Joseph de Laborde qui lui avait fait

aménager un parc à l'anglaise parcouru par une rivière sortant d'un gros rocher sur laquelle on pouvait circuler en canot. En 1777, Laborde céda le domaine au financier Nicolas Beaujon, qui le revendit en 1780 au duc de Chartres, futur Philippe Égalité.



Extrait de : «Description des nouveaux jardins de la France» par Alexandre de Laborde – Estampe de Frédéric Schroeder.

Il fut acquits en 1792 par Martial de Giac qui le vendit en 1794 au citoyen Grégoire Homberg. En 1804, Louis Bonaparte et sa femme Hortense de Beauharnais, firent l'acquisition des deux châteaux. Ils firent démolir le château d'en-haut et réunirent les deux domaines pour former un vaste parc de 80 hectares. Le parc fut alors remanié par Louis-Martin Berthault. La partie supérieure s'agrémenta de fabriques (une vallée suisse avec chaumières, le pont du diable sur un chemin encaissé, un monument égyptien) tandis que trois étangs furent créés dans la partie inférieure.

Principaux éléments du parc :

- C : le château
- Gr : le gros rocher (source de la rivière anglaise)
- C : cascades du bras supérieur
- K : le kiosque
- e1 et e2 : les étangs neufs
- rp : rocher portant le pont franchissant la rivière
- r : gros rocher (nouveau)
- h : hangar à bateaux
- f : la fontaine Maclou
- ei : étang inférieur
- b : le belvédère
- ch : chaumière (?)
- p : pont du diable et son ravin
- e : tombeau égyptien



Crédit : «Parcs à fabriques – parcs disparus» de D. Césari : <http://cesarigd.club.fr/parcsafabriques/index.html>

Le Duc de Bracciano acheta le château à Louis Bonaparte le 4 septembre 1815 puis le revendit le 4 juin 1819 à Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon, neuvième et dernier Prince de Condé. Celui-ci sera retrouvé pendu à l'espagnolette de la fenêtre de sa chambre le 27 août 1830. Sa veuve, la catin Sophie Dawes, baronne de Feuchères, vendit le château et le parc en 1833 à M. Fontanille qui le revendit à M. Vidal. Le parc fut loti et réparti entre une trentaine d'acquéreurs. Le château fut rasé en 1837 par son dernier acquéreur, M. Morisset, faute de pouvoir en assurer l'entretien.

Les étangs de plaisance à Taverny

Comme tous les autres villages situés sur le coteau de la forêt, Taverny au XVIIIème siècle subit la mode des propriétés de plaisance agrémentées de jolies pièces d'eau. La seule qui existe encore est celle du château de la Tuyolle.



Pièce d'eau du château de la Tuyolle – Crédit photo : Vincent Gautier

Le château de la Tuyolle fut construit en 1853 par M. Guntzberger, qui était un fondeur de bronze. Son magnifique parc s'étend sur 7,5 hectares et possède quelques arbres remarquables: cèdre du Liban, platane hybride impressionnant de 11 m de circonférence, hêtre pourpre, pin laricio, cèdre pleureur, séquoia, etc....

La propriété fut rachetée en 1869 par Lady Ashburton, duchesse de Grafton.

En 1920, la préfecture de la Seine l'acquiert pour la transformer en sanatorium. Après bien des vicissitudes, ce château a gardé sa vocation médicale en tant qu'hôpital du Parc, inauguré en 1992. Il est spécialisé dans la rééducation respiratoire et la réadaptation cardiologique.



Pièce d'eau du château du Haut-Terre

Le château du Haut-Terre, construit au XVIIIème siècle, appartient au baron Dubarret jusqu'en 1833, puis à l'industriel en filature Auguste Godard, père du musicien Benjamin Godard. Son parc s'étendait alors en forêt jusqu'à l'actuel étang Godard.

Maxime Clair, industriel, le fit démolir en 1901 pour construire à la place le château actuel, qui logera pendant la Seconde Guerre mondiale, de 1943 à 1944, les permanents du Selbstschutz, unité d'élite de la Gestapo. Ce château accueille maintenant des mineurs étrangers sans papiers.

Le fief de Vaucelles a été regroupé en 1671 avec le fief de Laumus, par François de Séjournant. Construit sous le premier empire le «château» a connu des fortunes diverses.

Il se trouve au 13, rue de la Marée. Le général Geoffroy de Saint-Hilaire y habite en 1842. Puis, la propriété passe successivement aux mains de M. Valentino, l'ancien chef d'orchestre, puis de M. Denière, un autre célèbre fabricant de bronze.

Après lui, le château passe dans la famille du comte de Clerk, puis dans celle de Mme Octave Homberg, la femme du banquier.

Enfin, elle échoit à M. Schorestein, créateur des camions «Willeme».

Pendant la guerre de 1914-1918, il sert de cantonnement aux troupes de passage.

Il sera transformé en sanatorium en 1920.

Pendant la dernière guerre, il sera utilisé de 1943 à 1944 par les SS pour l'entraînement de la milice française.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, il sera transformé en hôpital militaire par l'armée américaine.

En 1945, il accueille les enfants martyrs, rescapés de Buchenwald. Elie Wiesel, prix Nobel de la Paix y réapprendra à vivre et depuis, il porte son nom et abrite l'OSE, une association de secours aux enfants.



La pièce d'eau du château de Vaucelles en 1923. Elle a été comblée depuis.

Une autre petite pièce d'eau avec une source tombant en cascade sur un petit étang arboré se situait dans la propriété Sainte Geneviève, anciennement le château des Bellevues qui se trouvait entre la rue de Paris et la rue de l'église.

Cela appartenait à André, Marie, Louis Rouen, dit des Lignères, un riche notaire qui devint maire du village. Le domaine fut morcelé le 31 juillet 1844 et le château détruit et remplacé dans les années 70 par l'actuelle maison de retraite Sainte-Geneviève.

Et puisque nous sommes à Taverny... Je vous offre une autre petite pièce d'eau qui se trouvait devant la mairie et qui a été supprimée pour laisser place à... un joli et fort utile parking asphalté!



Ancienne pièce d'eau, face à la mairie de Taverny



Petit étang et source du château des Bellevues à Taverny

Les pièces d'eau du golf de Domont

En 1928, dans le gigantesque projet immobilier de *La Cité forestière de Montmorency* qui devait couvrir plus du cinquième du massif forestier, il était prévu un golf de 60 hectares.

Si la construction des pavillons fut annulée suite à l'opposition de l'ONF, soutenue par les communes concernées notamment celle de Saint-Leu la Forêt, il n'en fut pas de même un demi-siècle plus tard pour le projet du golf soutenu par les notables de notre région.

En 1959, Monsieur Chassagny, le fondateur de l'entreprise Matra, a un très gros problème à régler : la fermeture imminente du Golf de Marly !

En 1962, après trois années de démarches administratives, le projet de création du Golf privé de Domont-Montmorency est enfin entériné, grâce notamment à l'appui de Jacques Gérard, sous-préfet de Montmorency.

En 1963, les travaux commencent. Ils sont colossaux car 25 hectares sont pris sur la forêt. Il faut couper le bois, enlever les souches et terrasser pour aménager les 70 hectares du projet. Cela représentera 600.000 m³ de souches et de remblai.

Mais les 25 hectares de forêt détruits ne sont hélas que provisoires... Les idées de grandeur et de puissance de nos notables n'ont pas de limite... Il leur faudra bien un jour envisager d'avoir un practice plus somptueux que celui du Paris International Golf Club sur le village attenant de Baillet...

Les 14 hectares de terrain de l'ancienne carrière en forêt de Montmorency permettraient d'envisager un parcours de 9 trous pour un coût un peu supérieur au million d'euros...



Crédit photo : francegolf.fr

L'étang d'Ombreval à Domont

Si vous recherchez en famille, un petit coin paisible, pour flâner... Allez à l'étang d'Ombreval à Domont. A côté des pêcheurs assidus, s'ébattent joyeusement en toute liberté les animaux domestiques de la ferme du lieu : canards, chèvres, oies, lapins, pigeons...

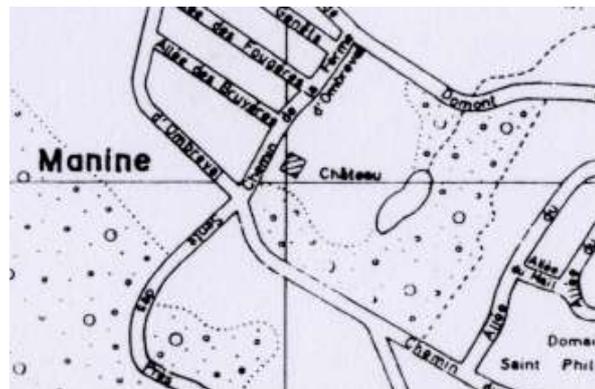
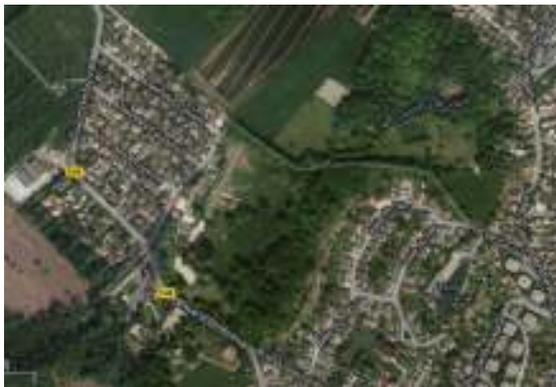


Crédit photo : Sauvageonne - Montmorency

L'étang est celui de l'ancien château construit au XVIIIème siècle et dont la famille de Buissy fut propriétaire jusqu'à la Révolution.

Dans les années 1920, son propriétaire était le richissime Stéphane Dervillé, possesseur d'importantes carrières de marbre en Italie, président de la compagnie des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée et président des assurances l'Union. C'était un collectionneur de sculptures et il en installa partout dans sa propriété, y compris sur les murs de façade de sa demeure !

Certaines d'entre elles sont toujours présentes dans le parc d'Ombreval.



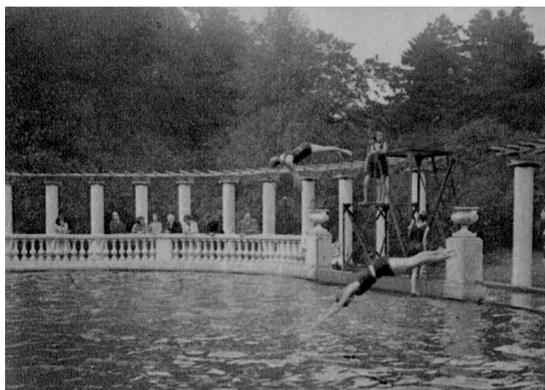
La propriété d'Ombreval et son étang. – Photo de gauche : de nos jours et amputée par la résidence Clairval – Image de droite : au début du XXème siècle.



Les pièces d'eau des châteaux de Bouffémont

La pièce d'eau du collège féminin et du Centre Médical Jacques Arnaud

Fondé en 1924 par Henriette et Henri Pichon (qui était maire de Bouffémont), le collège féminin proposait aux jeunes filles des grands de ce monde un enseignement de qualité. Les jeunes pensionnaires disposaient d'un cadre de vie luxueux. L'enseignement dispensé y était élitiste et moderne. Le parc du collège planté d'arbres séculaires s'étendait sur 30 hectares et 10km d'allées avaient été tracées pour la promenade des élèves.



La piscine extérieure du collège féminin de Bouffémont

Une piscine extérieure d'eau courante leur permettait de prendre les bains froids pendant les beaux jours. Mais elles possédaient également une piscine intérieure chauffée pour la saison froide. Les jeunes pensionnaires étaient hébergées dans des chambres individuelles, réparties dans les trois châteaux : le Castel-sous-Bois, le Manoir de Long pré et le Palais scolaire.

Le palais scolaire, œuvre de Maurice Boutterin, architecte en chef du gouvernement, comprenait 19 salles de cours, une bibliothèque de 20.000 ouvrages, un laboratoire pour les travaux pratiques de sciences, une salle de couture, une salle de lavage et repassage, des salles à doubles parois pour les études musicales, 9 terrasses pour le repos, un cabinet médical, un cabinet de dentiste, un salon de coiffure, des salles de gymnastique, etc...

Sous l'occupation, le collège fut réquisitionné par la Wermacht. A la libération, l'établissement déserté par la clientèle ferme définitivement.



La pièce d'eau du Collège féminin de Bouffémont.

Au lendemain de la guerre, pour soigner civils et militaires, l'Armée française, la Croix rouge et la Fondation Santé des Etudiants de France sont amenés à créer plusieurs sanatoriums et établissements de cure en Allemagne. Ainsi le 13 mai 1946, le Sanatorium Jacques Arnaud est inauguré à Saint-Blasien près de Fribourg en Forêt noire. Sa direction est confiée au

Lieutenant André Joussaume. En 1950, il organise le déplacement du sanatorium universitaire de la Forêt noire à Bouffémont. Le Sana accueille en 1951 près de 150 étudiants tuberculeux, sur deux étages. Avec l'arrivée des antibiotiques dans les années 50, la mortalité chute fortement et les cas de tuberculose se font moins nombreux. Les établissements de la Fondation Santé des Etudiants de France doivent se reconverter. Dès 1958, André Joussaume développe un projet de Formation permanente en électronique au sein du Centre. Cette formation sera complétée en 1965 par un second cours en électronique. En 1968, pour faire face à son adaptation, d'importants travaux sont entamés sur le site, notamment pour permettre en 1971 l'accueil des services de Psychiatrie et de Rééducation fonctionnelle en direction des personnes polytraumatisées.

En 1992, l'établissement prend le nom de Centre Médical et Pédagogique Jacques Arnaud. L'originalité de son fonctionnement repose sur une prise en charge Soins+Etudes+Insertion de ses patients stagiaires admis.

Pièce d'eau du château Empain de Bouffémont

Édifié au second empire, le château et ses dépendances furent implantés sur un domaine de 250 hectares composés en partie de bois en forêt de Montmorency et d'un immense parc sillonné d'allées cavalières. Propriété de la famille Vallée, puis de la famille de Preignes, le domaine fut acheté, à la belle époque par le général-major baron Empain. Trois générations de cette famille séjournèrent au château pendant plus d'un demi-siècle, employant domesticité et ouvriers agricoles bouffémontois. Un peu avant la seconde guerre mondiale, des témoignages nous rapportent que le château était ouvert chaque année à la population pour la traditionnelle remise de prix aux écoliers du village. On pouvait observer dans le parc (à l'emplacement de l'actuel golf) de bien curieux animaux : autruches, zèbres, kangourous... A la mort du baron en 1946, son épouse reprendra la gestion du château. En 1991, le parc du château sera transformé en golf de luxe : le Paris International Golf Club de Baillet en France.



Crédit photos : Isogood

LES TOURBIÈRES DE LA CAILLEUSE ET DU NID D'AIGLE

Les tourbières sont de véritables écosystèmes à elles seules. Leur sol, saturé en permanence d'une eau stagnante, ne fournit pas suffisamment d'oxygène aux micro-organismes pour décomposer et recycler la matière organique. Dans une tourbière, la litière végétale se minéralise très peu. Elle forme un dépôt de matière organique non décomposée : la tourbe. Dans le monde, les tourbières ne couvrent que 3 % des terres émergées mais contiennent 30 % de toute la matière organique.



La tourbière du Nid d'Aigle



La tourbière de la Cailleuse – Crédit photos :

Écosystème fragile, la tourbière est largement menacée par le changement climatique actuel. La formation et le maintien de cet étonnant milieu dépend grandement des sphaignes (*Sphagnum*), ces mousses qui favorisent la formation de la tourbe.

Il apparaît en effet que depuis une cinquantaine d'années, les plantes vasculaires et en particulier les buissons de la famille des éricacées (*Ericaceae*) envahissent l'espace dédié aux mousses. Les feuilles des éricacées relâchent des polyphénols, ce qui augmente la disponibilité en azote du sol, que les plantes utilisent alors comme fertilisant.

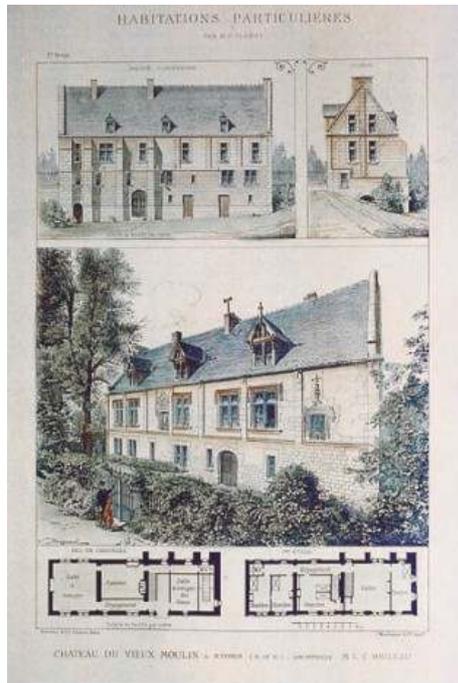
L'utilisation de l'azote en tant que fertilisant est possible grâce à la symbiose entre la plante et un champignon au niveau des racines : c'est la mycorhize. La symbiose s'intensifie si la température augmente et les racines des éricacées relâchent beaucoup plus de matière organique dans le sol. La tourbe ancienne est alors décomposée plus rapidement. L'augmentation de la température atmosphérique favorise ainsi le développement des buissons au détriment des sphaignes.

Il est à craindre que les deux tourbières, que nous avons l'énorme chance de posséder en plein cœur de la région parisienne urbanisée, ne disparaissent à terme.

La tourbière de la Cailleuse, appelée tourbière de la Fontaine du Four en 1892 par Fernand Camus, possède également des particularités climatiques spécifiques.

Ce topo-climat si spécial a fait l'objet de recherches et de mesures de la part de Jean-Marc Chipoulet et de nombreuses publications dans le bulletin de l'AFOMIC (Association des Amis de la Forêt de Montmorency, l'Isle-Adam et Carnelle).
Je vous en reparlerai quand j'aborderai la climatologie de notre massif des trois forêts.

LES MOULINS A EAU



Plans et façades du moulin de Stors
Crédit : revue L'Architecture

Sur le ru du Vieux Moûtier, Charles de Villiers, commendataire de l'abbaye du Val et évêque de Beauvais, fit construire un moulin, appelé le moulin de Stors ou le moulin d'En-Haut ou moulin Perrot.

En 1861, le moulin est acheté par les Cheuvreux, riche famille de négociants en textile, qui viennent d'acquérir le domaine de Stors. Ils chargent l'architecte Louis-Charles Boileau de sa transformation en gentilhommière, pour y loger leurs invités. De cet architecte, nous devons notamment les travaux d'extension du grand magasin parisien Le Bon Marché. L'ancien moulin de Stors qui était en très mauvais état fut détruit et sur ses fondations, il construisit l'édifice de style Renaissance que nous voyons de nos jours.

En 1873, le diplomate Gustave Lannes de Montebello hérite du domaine. Le moulin de Stors devient la villégiature de leur fils, Louis de Montebello (1874-1912), puis de Gérard (1903-1996), héritier du domaine au décès de sa grand-mère, en 1930. Le bâtiment sera modifié en 1903, à la demande de Louis de Montebello

et de son épouse Marie-Louise de Salignac-Fénelon, pour y habiter. Le jardin anglais fut créé à cette époque.



L'étang créé par les moines de l'abbaye du Val n'est cependant plus entretenu. Il laisse place au début du XXème siècle à de vastes marais. En raison de sa richesse en biotope, il devient de nos jours l'une des zones humides protégées les plus riches en flore et en faune de notre région.

Sur la D922, se trouve également l'ancienne maison du Tournebride qui date du XVII^{ème} siècle. C'était la résidence des passeurs, chargés du service de bac sur l'Oise. La maison abritait également une auberge.

A Frépillon, il y avait sur le ru du Montubois deux moulins. La présence de celui du Gaillonnet et de sa retenue d'eau en amont, est attestée depuis le XVIII^{ème} siècle. La présence du second est encore figurée sur la carte d'Etat-Major de 1818-1824, ci-dessous. Celui-ci ne devait plus servir puisque la carte mentionne «ancien moulin». Etais-ce celui de Socourt, attesté par un écrit de 1263 ? Socourt était un ancien village, récemment localisé près de Villiers-Adam, qui disparut à la guerre de Cent Ans.



Sur cet extrait de la carte d'Etat Major au 1/10.000^{ème} dressée entre 1818 et 1824, on peut voir la position des deux moulins qui existaient sur le ru du Montubois à Frépillon.

Gaillonnet était le nom des anciens seigneurs de Villiers-Adam au XIV^{ème} siècle. Le moulin devait certainement leur appartenir. Fernand Calleron dans son livre *Eléments d'histoire de Frépillon* en donne une image correspondant à un moulin à grains. Raymonde Delagroux-Bouyerot, dont les arrière-arrières grands-parents en étaient propriétaires, m'écrivait qu'il broyait du gypse tiré des carrières de la butte des Fortes-Terres de Frépillon, pour en faire du plâtre. Il portait alors le nom de «Moulin à Bertin». Il a été transformé par la suite en scierie et est devenu maintenant un centre équestre.



Les textes nous indiquent qu'entre Saint-Prix et Montlignon, un ru descendait de la fontaine de Métiger. L'eau de cette fontaine était réputée avoir le don de guérir les fièvres. Mestegier ou Métiger (Mestigérium ou Mistigérium) était un ancien village (2) qui selon l'abbé Jean Lebeuf fut brûlé et détruit par les Anglais lors de la guerre de cent ans.

Le ru se jetait dans le ru de Corbon (3) et alimentait un moulin à eau, dont la présence est attestée dès le XII^{ème} siècle par le don que fit Hugues de Baillet en 1209 au prieuré du Bois Saint-Père, de deux setiers de blé à prendre sur ce moulin.

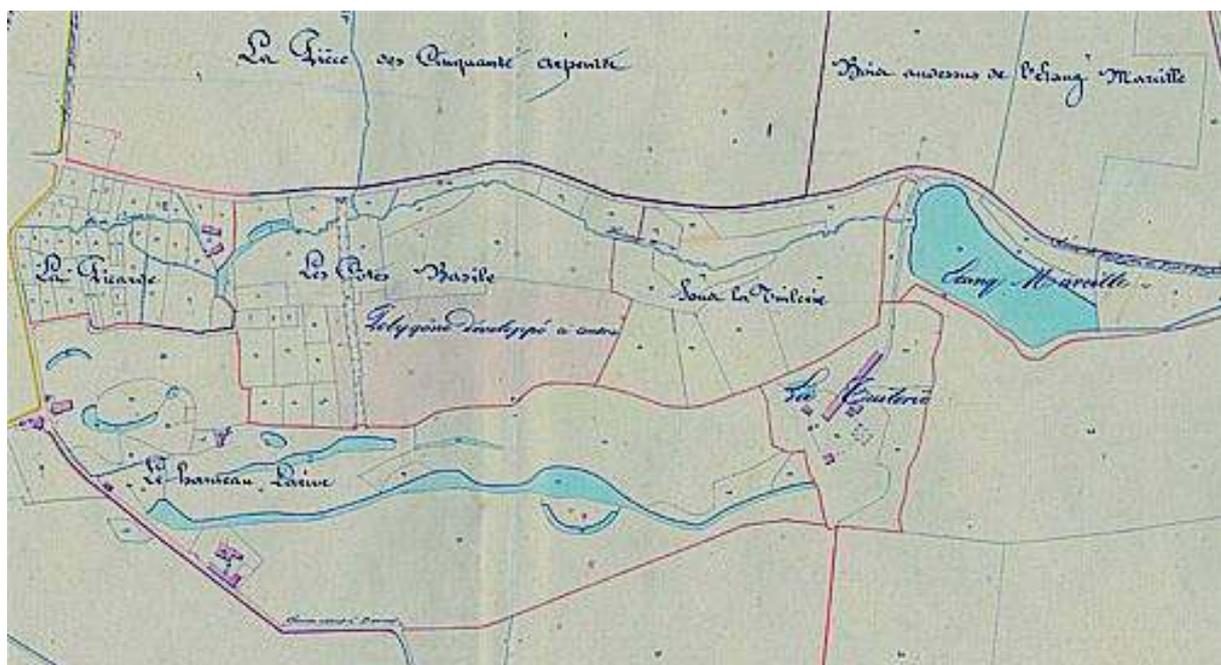
Sur le ru de Corbon, il avait également été aménagé des étangs servant de fosses à poisson et pour le rouissage du chanvre. Cette activité qui était fort polluante avait bien été interdite en 1705, mais personne n'en respectait l'interdiction. Le rouissage polluant l'eau qui était utilisée par les hommes (fontaine et lavoir) et les animaux (abreuvoir et pédiluve situés près du lavoir) plus bas à Montlignon. Mais à cette époque, l'on n'était pas très regardant sur la qualité de l'eau.

Sur le ru de la Chasse à Montlignon également se trouvait l'étang Marcille, situé en dessous du lieu-dit «Le bois de la Seigneurie», comme indiqué sur les plans du XVIII^{ème} siècle. Ce ru alimentait le moulin de La Picarde, puis au XIX^{ème} siècle le Moulin-Larive.

Selon Marianne Mulon, grande spécialiste en toponymie, le nom de Montlignon viendrait de «Moullignon» qui se traduirait par «petit moulin» et qui désignerait un lieu où se trouvaient un ou plusieurs moulins.

Dans le village de Montlignon, le ru alimente le lavoir toujours existant, ainsi qu'un pédiluve et un abreuvoir à chevaux aujourd'hui disparus tous les deux.

En 1272, la présence d'un moulin à eau «sis entre les villages d'Eaubonne et de Montlignon» est également attestée. Il appartient aux frères et sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montmorency, qui l'affermé à des meuniers. En 1461, le moulin est «*tout demoly et ruyné, inhabité, en friche et buissons et de nulle valeur*». C'est pourquoi il est affermé à Martin Pichot, meunier au moulin de «*l'étang neuf sous Montmorency*» (actuellement lac d'Enghien), avec mission de le remettre en état. Ce qui lui vaudra par la suite et jusqu'en 1755 de porter le nom de moulin-Martinot, qui sera remplacé en 1705 par celui de Bury, dont l'étymologie est incertaine. Ce moulin a disparu depuis de nombreuses années.



De l'Étang-Marcille à la Picarde - Plan cadastral de 1833 – Archives Départementales du Val d'Oise

LES GOUFFRES

La présence dans le sous-sol du massif de Montmorency d'anciennes carrières de gypse entraînent, entraînent et entraînera des sinistres qui émailleront la une de nos journaux locaux.

Il est une cause plus insidieuse pour ces sinistres : la dissolution des masses de gypse en sous-sol par les eaux des rus ou des ruisseaux qui s'y déversent.

Elle laisse place à des vides au-dessus desquels peuvent se produire des effondrements imprévisibles : Cloche gypseuse de Taverny, Abîme à Bessancourt ou le Trou du Tonnerre, à Domont....

Les eaux qui s'engouffraient dans ces trous se perdaient on ne sait où.

Les recherches effectuées en colorant l'eau avec de la fluorescéine n'ont jamais permis d'en découvrir le point de résurgence.

Le Trou du Tonnerre à Domont

Dans la mythologie grecque, le chêne était associé à Zeus, dieu du tonnerre. Est-ce la présence de ce type d'arbre dans la forêt qui donna son nom à l'endroit ? Nous ne le savons pas.

Cet ancien lieu-dit, où se trouve actuellement la société Val horizon (anciennement Fayolle), est noté sur le plan dit « d'Intendance », où il est appelé « Trou-au-Tonnerre ».

Un petit ruisseau s'y perdait au milieu d'un bas-fond, dans des crevasses impénétrables.

Les recherches de résurgences en colorant l'eau à la fluorescéine n'y ont donné aucun résultat.



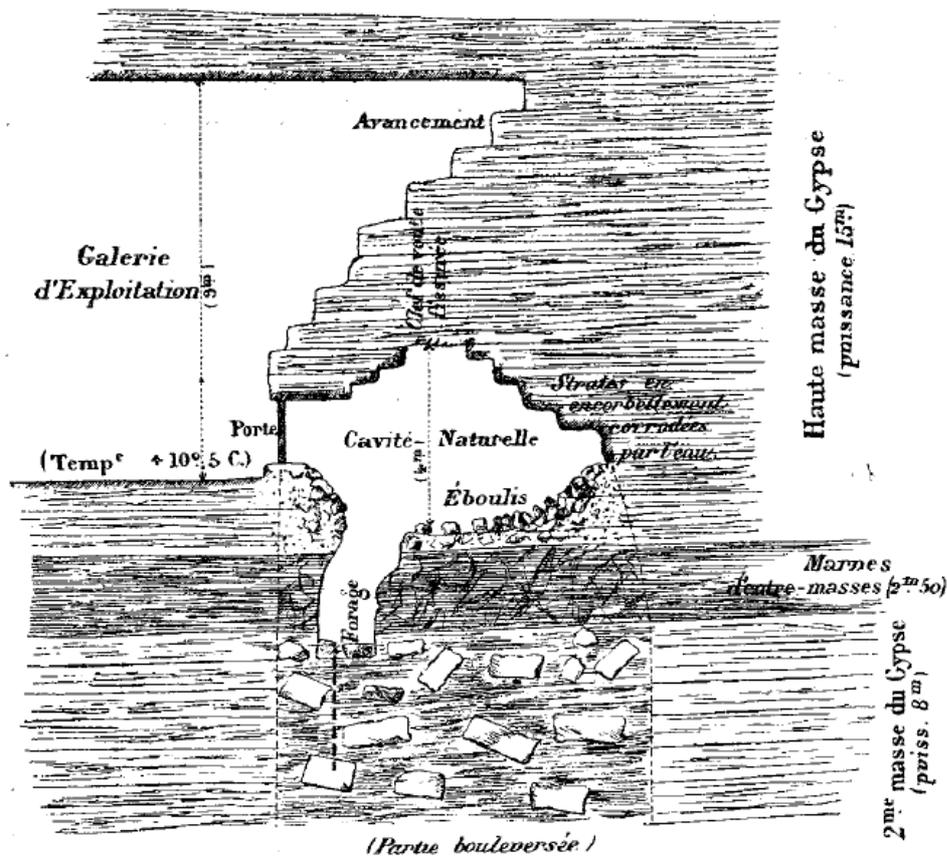
Extrait carte IGN

La cloche gypseuse de Taverny

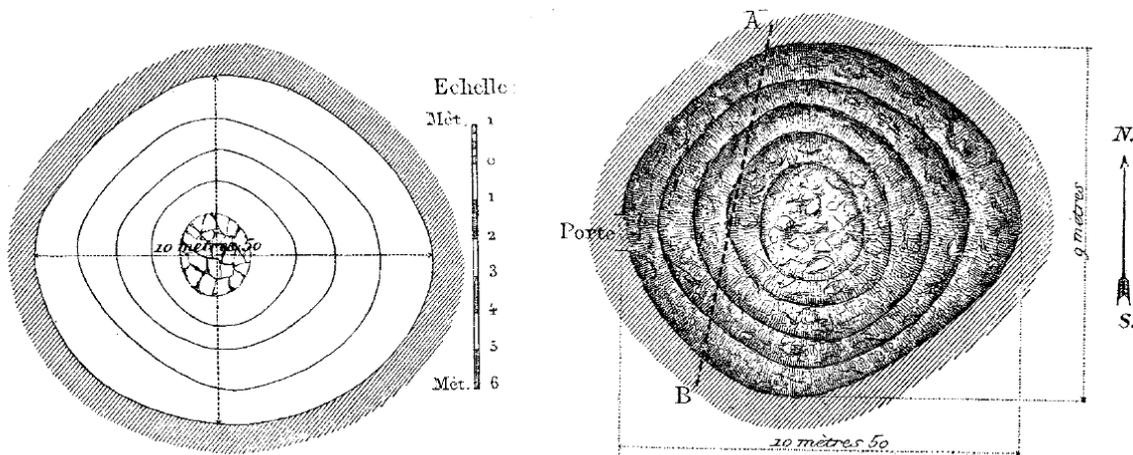
En 1892, à Taverny, on a trouvé une cavité naturelle dans la haute masse du gypse, à 400 mètres environ de l'orifice de l'exploitation souterraine de M. Verson. Un coup de mine a ouvert une sorte de grotte close, ellipsoïdale, de 10,50 mètres sur 9 mètres et de 5 à 6 mètres de hauteur.

La partie supérieure de la cavité montrait une dessiccation lente du gypse, les parois latérales étaient polies et les arêtes complètement émoussées. Il n'est pas douteux que l'eau d'un petit

ru n'en ait été l'auteur et que son action d'érosion s'exerçant n'ait provoqué l'effondrement du vide intérieur.



CLOCHE DE TAVERNY, COUPE VERTICALE.



Plan de la voûte.

CLOCHE DE TAVERNY.

Plan du fond.

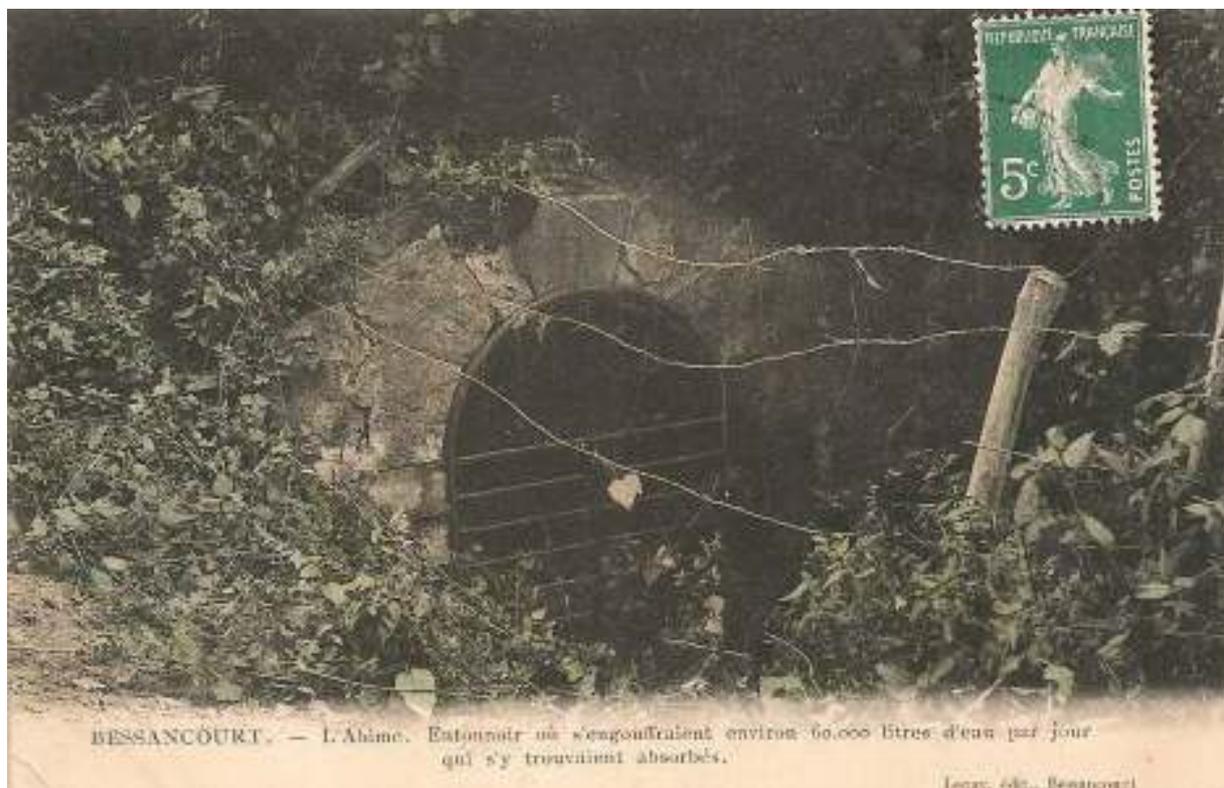
Extrait du livre : *Nouveau traité des eaux souterraines* de E. A. Martel

L'Abîme à Bessancourt

Dans le haut de Bessancourt, les eaux du lavoir se déversent par gravité dans un petit ru qui longeait la sente des Prés-Hauts, parallèlement à la Grand-rue, pour se déverser dans une ancienne carrière à plâtre, appelée l'Abîme. Près de 10 à 12 litres d'eau à la minute s'y écoulait, soit près de 16.000 litres d'eau par jour.

Les essais de coloration à la fluorescéine n'ont jamais permis d'en retrouver la résurgence. Dans les temps anciens, les Bessancourois croyaient que les abbesses de Maubuisson avaient fait conduire ces eaux jusqu'à leur abbaye. Il est vrai que ces dames firent faire des recherches sur les eaux de Bessancourt en 1489 et en 1684. Mais elles durent être infructueuses ou inadaptées financièrement puisqu'elles firent amener, en 1772, les eaux de Liesse et de la Vacherie de Pierrelaye dans leur abbaye.

Il y a quelques années cet Abîme s'est affaissé et a provoqué un glissement de terrain rendant la petite sente impraticable. Qu'advient-il de ce déversoir devenu inaccessible ?



Cartes postales datant de 1908 environ



LES SOURCES ET LES FONTAINES

Lorsque notre région fut dès la préhistoire occupée par l'homme, les communautés se regroupèrent à proximité des nombreuses sources qui existaient sur les coteaux de la butte témoin. Elles aménagèrent ces points d'eau et chaque hameau ou village possédait sa fontaine, son lavoir sans oublier son abreuvoir pour les troupeaux. Nous allons maintenant essayer de vous les faire découvrir.

Les sources en périphérie de la butte témoin sont issues de l'affleurement de la nappe phréatique de l'Oligocène, qui est alimentée directement par les précipitations atmosphériques. Les sources en pied de coteau ne sont que la manifestation des trop-pleins de cette nappe souterraine, dont les variations de débit ont pour unique cause la densité des pluies qui étaient fort nombreuses il y a encore une centaine d'années.

La pluviométrie locale se raréfie actuellement. La hauteur d'eau moyenne des précipitations a été de 700 mm pour la période 1957-1965. Elle a été de 485 mm en 2005, de 505 mm en 2009 et de 564 mm en 2011. Alors que la moyenne nationale de 1971 à 2.000 était de 650 mm.

Ces eaux transitent dans les couches des sables de Fontainebleau qui présentent un pouvoir épuratoire élevé. Elles bénéficient d'une faible minéralisation et sont exemptes de tout germe ou contamination bactériologique. Cette eau était très recherchée. Les gens de ma génération se rappellent avoir vu jusque dans les années 1960 devant les fontaines de la forge à Saint-Leu la Forêt, le lavoir de Bessancourt ou à la fontaine du château à Chauvry, de longues files de personnes munies de leurs bidons ou bouteilles faisant la queue en attendant leur tour.



Chauvry – Route de l'isle-Adam. La fontaine est sur le mur du château.

Une seule source de cette nappe fut exploitée industriellement comme eau minérale de consommation, à Saint-Leu-la-Forêt. C'est la source Méry, qui captait les eaux de la fontaine Genêt. Elle appartenait au groupe Evian qui en cessa l'activité en juin 1973.

Deux autres établissements exploitaient par forages, la nappe des sables de l'yprésien provenant du massif de la forêt de Montmorency. Ce sont :

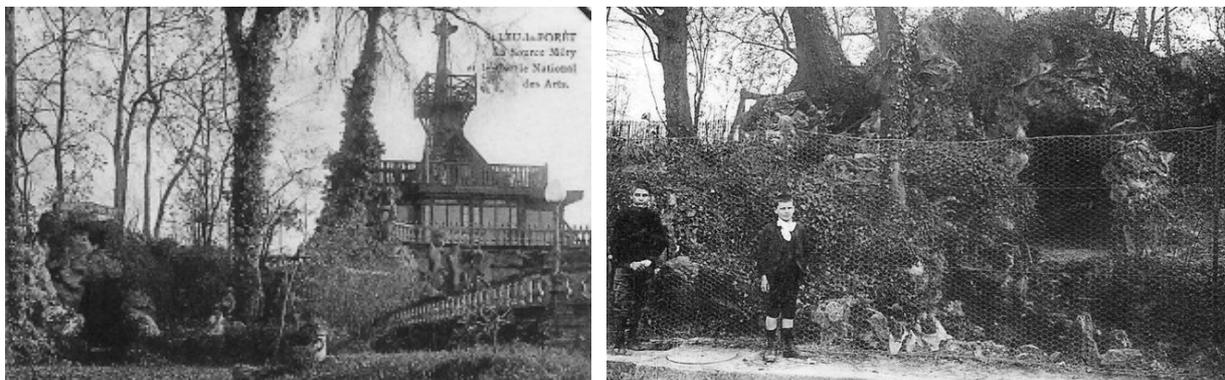
- La source de Montigny à Montigny lès Cormeilles. Elle appartenait au groupe Nestlé qui en arrêta l'activité en 1993. Elle a été cédée pour un euro symbolique à la commune, qui vient d'y faire avec la Fondation Veolia et la Fondation Placoplâtre, un investissement de 1,5 million d'euros pour la remettre en fonctionnement. Par un ancien droit d'usage, un litre de cette eau doit être distribué gratuitement à tous les Ignymontains.
- La source Saint-Marc à Franconville. Créée en 1948, son exploitation perdurait de nos jours sous les marques Arline, puis Cristaline. Elle a cessé son activité en janvier 2012. Comme pour la source de Montigny lès Cormeilles, les habitants avaient le droit de venir y chercher leur eau de source gratuitement.

La source Genêt de Saint-Leu

(Inspiré de la revue Signets n°24, éditée par les Amis de la bibliothèque Albert Cohen de saint-Leu la Forêt).

La source Méry à Saint-Leu-la-Forêt porte le nom de son créateur Auguste Méry. Celui-ci créa les établissements des Eaux de Saint-Leu, en captant les eaux de la source Genêt, à la grotte du Gros-Rocher.

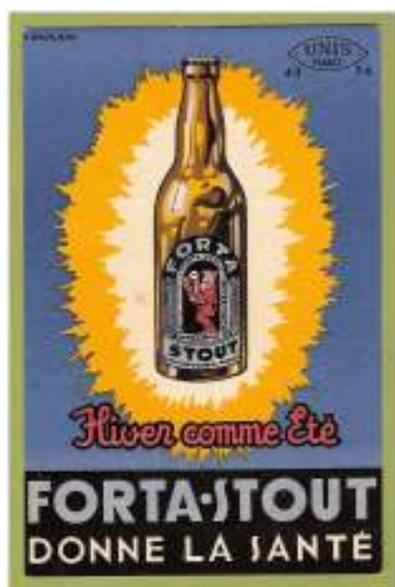
En décembre 1965, le captage était assuré à La Châtaigneraie par 8 puits et forages à une profondeur variant de 6,80 m à 11 m, implantés à la base des sables de Fontainebleau. Le débit global de ces captages était de 12 m³/heure.



Cartes postales de la Grotte du Gros Rocher et de la Villa-Buvette attenante

En 1804, le prince Louis Bonaparte en s'installant au château de Saint-Leu, fit aménager le parc en y faisant creuser des pièces d'eau et une rivière alimentées par la source de la fontaine Maclou. Le château était alimenté en eau depuis la source Genêt, qui appartenait alors à la commune. Le prince, en compensation, fit construire le lavoir public pour les habitants. En 1885, Auguste Méry racheta la source pour en exploiter l'eau minérale et l'aménagea avec une grotte et une Villa-buvette attenante, pour la dégustation. La Grotte du Gros Rocher est aujourd'hui située dans une propriété privée, au fond de l'allée de la Source.

Auguste Méry, installa son entreprise d'embouteillage en 1885, sur des terrains qu'il venait d'acquérir entre le carrefour de la rue de Saint-Prix et la rue du château. Cette activité prospérera très vite. L'eau de la source Méry, dite Eau de Saint-Leu, sera primée à l'Exposition internationale de Lyon en 1898, puis à l'Exposition Universelle de Paris en 1900. Voici ce qu'écrivit Auguste Méry en 1910 sur l'eau de Saint-Leu : *«elle est parfaite, absolument pure, jaillissant des flancs de la colline en source généreuse qui alimente tout le pays»*.



Les ateliers d'embouteillage comprenaient une chaîne de gazéification, une fabrique de caisses en bois, une autre de bouchons et une imprimerie.

L'entreprise y emploie plus d'une centaine de personnes et utilise 40 chevaux et 8 bœufs pour la livraison.

La source, contrôlée par l'Etat dès 1910, acquiert une renommée régionale. La capacité de production dépassera dans les meilleures années, les 10 millions de bouteilles ! Il y était produit des eaux minérales gazéifiées.

L'entreprise vendait également des sodas, la limonade de marque La Providence dont la recette était tenue secrète, sans oublier les bières de marque Forta.

L'usine possédait un hall de réception permettant l'accueil des visiteurs et des clients, dans une atmosphère de station thermale avec une buvette décorée par des rochers et des bouteilles. Le lieu était orné de deux statues de griffons.

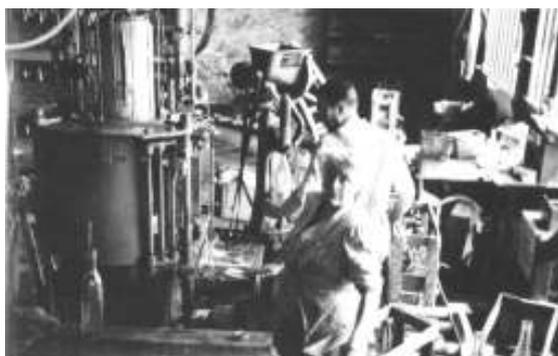
La mise en scène ne s'arrêtait pas là : l'usine d'embouteillage elle-même était décorée par un veau d'or.

Le commercial était souvent assuré par Auguste Méry lui-même. La publicité était effectuée sur les voitures de livraison et même par des affiches dans les transports publics.



Entrée de l'entreprise avec ses décors architecturaux si particuliers.
A gauche, du temps d'Auguste Méry et à droite du temps d'Yvonne Brion.

Au décès d'Auguste Méry en 1930, l'entreprise fut vendue à Alexandre Brion dont Serge Méry, le fils d'Auguste, venait d'épouser la fille, Yvonne. Remariée en 1937 à Robert Laporte, Yvonne Brion poursuivit l'exploitation et la gestion de l'entreprise, mais le nom des Établissements Laporte remplaça celui de Méry. En 1959, la société des Eaux d'Évian racheta l'entreprise et reprit tout le personnel y compris Robert et Yvonne Laporte. L'entreprise fut modernisée, mais dut cesser son exploitation en juin 1973.



L'atelier d'embouteillage de la Source Méry à Saint-Leu la Forêt



L'un des véhicules motorisés de livraison de la Source Méry



Le personnel au complet devant l'établissement

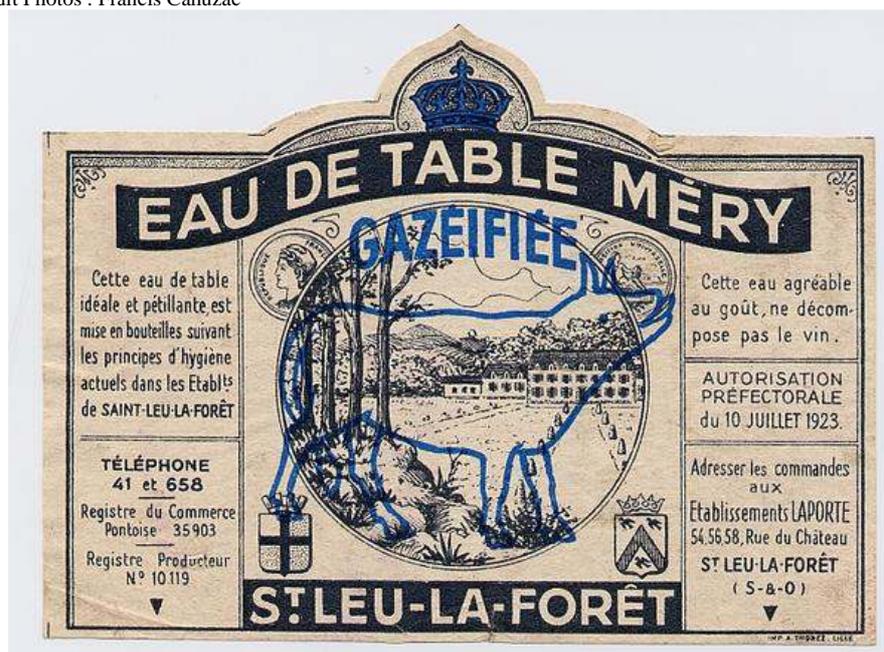
Plusieurs vestiges de cet ensemble industriel subsistent aujourd'hui.

Le bâtiment de la «Maison pour Tous Pierre Boudinet», est l'ancienne usine d'embouteillage réaménagée. L'ancien restaurant «Les portes du Prince», fut construit par Auguste Méry à l'emplacement d'un hangar de stockage. Il est décoré avec une entrée de faux rochers, au-dessus de laquelle se trouvait à l'origine une enseigne portant une grande bouteille d'eau de Méry.

La grotte du Gros Rocher de la source est située dans une propriété privée au fond de l'allée de la Source. Le décor en faux rochers de la Villa-Buvette est visible du Chemin d'Apollon.



Source Méry, 70 rue du Château – En haut, le bâtiment des anciens Etablissements de la Source Méry. En bas, l'entrée de la vieille usine d'embouteillage qui comprend latéralement deux pavillons à trois pans, entourant une fausse grotte au-dessus de laquelle se trouvait dans les années 1900 une enseigne portant une grande bouteille d'eau de Méry. Chaque pavillon latéral est construit avec des pierres bosselées traitées en deux couleurs et possède en façade une porte sculptée à deux vantaux et une sculpture en bronze de naïade sur fond de mosaïque blanche en opus incertum. Crédit Photos : Francis Cahuzac



Etiquette d'une bouteille d'eau de table gazéifiée de la source Méry

La fontaine Sainte Radegonde

Incontestablement, la fontaine la plus connue en forêt de Montmorency est celle de Sainte-Radegonde.

Elle faisait partie du domaine du prieuré du Bois-Saint-Père, situé sur le territoire de Bouffémont. Ce prieuré, appelé parfois à tort prieuré de Sainte-Radegonde, fut fondé en 1135 par Mathieu 1er de Montmorency et placé sous l'autorité de l'abbaye Saint-Victor de Paris.



Comme beaucoup de lieux de culte gallo-romains, cette fontaine était certainement un ancien lieu de culte païen christianisé au début du Moyen-âge, comme l'était la fontaine Saint-Flaive à Sannois ou le lac Marchais à Deuil.

Un polissoir en grès néolithique trouvé près de la fontaine démontre que le lieu était fréquenté dès cette époque.

La fontaine faisait l'objet d'un pèlerinage effectué autrefois chaque lundi de Pâques depuis le village de Saint-Prix. Depuis ce village, un chemin forestier, dit le «Chemin de la Messe», y mène. Pourquoi porte-t-elle le nom de Sainte-Radegonde, personne ne le sait. Mais assurément, Sainte-Radegonde n'est jamais venue en ce lieu.

Qui était donc Sainte-Radegonde ? Radegonde est née vers 518 à Erfurt en Allemagne. Elle était la fille du roi de Thuringe. Sa famille fut massacrée en 531 par Clotaire, un des fils de Clovis, qui la fit prisonnière, alors qu'elle avait à peine 12 ans. Emmenée de force à la villa royale d'Athies en Picardie, elle y reçut une éducation religieuse. En 538, Clotaire, devenu veuf, décida de l'épouser. Celle-ci s'enfuit, mais fut rattrapée. Le mariage eut finalement lieu à Soissons et Radegonde devint reine des Francs. Contre la volonté de son mari, Radegonde se détacha progressivement des richesses et des facilités de la vie de reine pour mener une

existence pieuse et charitable auprès des pauvres. Consacrée diaconesse par St-Médard, évêque de Noyon, elle fonda un hospice à Vienne où elle s'occupait elle-même des malades et l'abbaye de Sainte-Croix près de Poitiers. Bien que retirée du monde, Radegonde garda une grande autorité dans tout le royaume jusqu'à la fin de sa vie. Elle mourut à Poitiers à l'âge de 68 ans et fut déclarée sainte peu de temps après.

Plusieurs guérisons miraculeuses lui sont attribuées et de nombreux pèlerinages ont encore lieu aujourd'hui en son nom qui est fêté le 13 août et le 28 février sous le nom de Sainte-Radegonde d'hiver. Dans l'église de Bouffémont, on peut voir une statue de la sainte datant du XV^{ème} siècle et provenant probablement du prieuré du Bois Saint-Père ainsi qu'un vitrail contemporain (1935) la représentant.

L'eau de cette source était censée guérir les maladies de la peau : la gale, les écrouelles, les dartres ; mais aussi de la stérilité.

Les fontaines de Montmorency

Dans le temps, les habitants de Montmorency se ravitaillaient en eau potable grâce à quelques puits et une dizaine de sources, notées dans les différents textes et actes notariés : la fontaine René, la fontaine du Gué des Eaux, la fontaine Chennevière, la fontaine de la Thuilerie, la fontaine de la Pissotte, la fontaine de Saint-Paul, la fontaine de Saint-Valéry, et enfin celle des Haras.

Les deux dernières forment les rus de Saint-Valéry et des Haras, dont nous avons déjà parlé. Il faut également rappeler les lieux qui portent le nom de leurs fontaines existantes ou disparues, comme la fontaine du Savat ou la fontaine de la Porte Rouge.

L'hygiène et la lutte contre les pollutions étaient jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle complètement ignorées par la population. C'est la raison pour laquelle la qualité des eaux laissait beaucoup à désirer. Jean-Jacques Rousseau, qui résida à Montmorency, leur attribue dans ses écrits la cause de ses constants maux d'estomac.

Monsieur Leblanc de Ferrière dans son ouvrage *Paris et ses environs – Description historique, statistique et monumentale*, nous dit que la place publique (place du marché) était ornée de plusieurs fontaines et que la ville avait de plus deux autres fontaines accompagnées de lavoirs publics.

La fontaine René

La fontaine René, qui se trouve avenue de la Fontaine-René, était l'eau la moins polluée de la ville et connaissait un grand succès auquel se rattache le dicton : «*Quand on a bu de l'eau de la fontaine René, on ne s'en va plus de Montmorency*».



Carte postale avec la devise de la fontaine René



Crédit photo : topic-topos.com

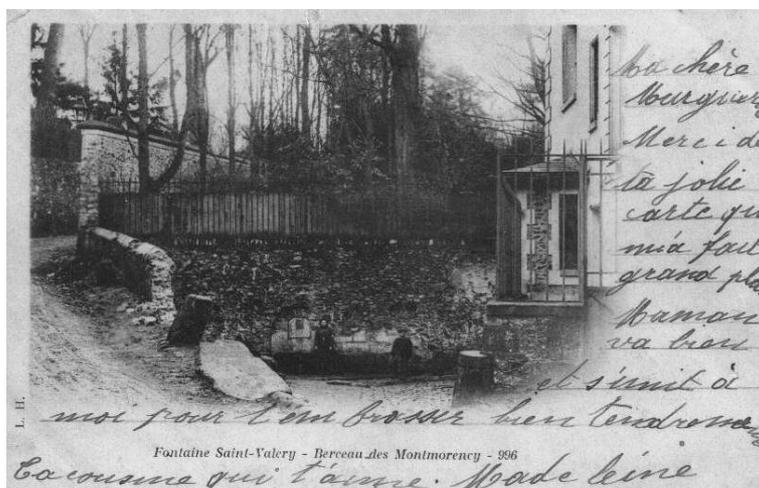
La fontaine Saint-Valéry

C'est par son mariage avec la veuve d'Hugues Basseth, seigneur de l'île-Saint-Denis sur la Seine, que Burchard le Barbu put se mettre à rançonner depuis cet endroit les bateaux, gens et chariots qui venaient approvisionner l'abbaye royale de Saint-Denis.

Ses méfaits amenèrent l'intervention du roi de France en l'an 1008. Il retira à Burchard la propriété et l'usage de l'île Saint-Denis et pour l'éloigner, le chargea de construire une forteresse sur le lieu élevé de *Montmorenciacum*, au-dessus du promontoire dominant la fontaine «Saint-Valéric» aujourd'hui appelée Saint-Valéry.

Et comme bon sang ne saurait mentir, son descendant Burchard IV, recommença à piller et dévaster les biens de l'abbaye royale... Ce qui amena le roi Louis le Gros, en 1101, à prendre les armes contre son vassal. Les *Grandes Chroniques*, nous disent qu'il entra sur les terres de Montmorency et y «*gasta tout par feu et par glaive*».

Voici une ancienne carte postale de cette fontaine.



La fontaine des Haras

La Fontaine des Haras se trouve à l'angle du chemin des Haras et de la sente de la Fontaine des Haras. Son nom provient de la déformation du lieu-dit où elle se trouve : le Fond-d'Arras qui est formé par la racine «ar», qui signifierait : cours d'eau. Jean-Jacques Rousseau la rendit populaire en rapportant dans ses *Confessions* une anecdote dont Mme d'Houdetot est l'héroïne : «*Elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied (...). Elle s'enfonçait dans la crotte (...) et enfin elle arriva à l'ermitage en bottes...*».



Crédit photo : topic-topos.com

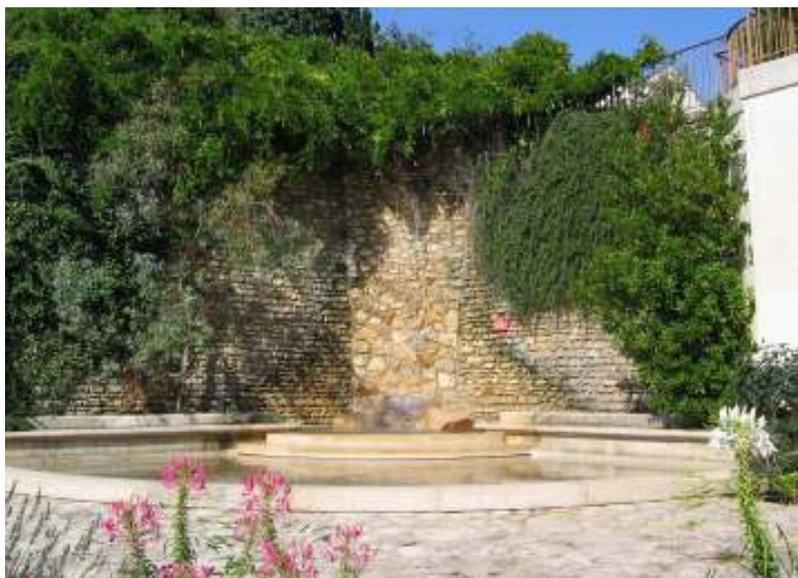
La fontaine de la Porte Rouge

La fontaine de la Rocaille à la Porte Rouge date du XVIII^{ème} siècle. Cette fontaine servait d'exutoire aux eaux venant de la source Saint-Valéry, après qu'elles aient traversé les bassins et cascades de l'ancien parc du château Crozat. Les bassins ont disparu, mais la fontaine alimente toujours cette partie du parc en forme de triangle où sont installées les serres du potager.



Crédit photo : topic-topos.com

Les fontaines modernes



Fontaine des jardins de l'observance et vestiges des anciennes murailles médiévales de la ville
Crédit photo : Clémenti



Fontaine place Levanneur
Crédit photo : Camus

Les fontaines d'Andilly

Le docteur Perrochet en 1839 dans son ouvrage : *Essai sur la thérapeutique des eaux minérales d'Enghien et sur la topographie physico-médicale de la vallée de Montmorency*, écrivait qu'à Andilly quelques sources alimentaient avec un débit irrégulier, les fontaines, les abreuvoirs et les lavoirs : «Plusieurs sources qui viennent des Champeaux où elles forment près de la maison de Belair une mare considérable qui ne tarit jamais, fournissent à Andilly une eau qui dissout le savon et cuit bien les légumes. Celle de la fontaine contient un peu de matières salines ; l'eau de la source de Soisy, étant la plus pure et la plus abondante, mérite de lui être préférée».

Je n'ai pas retrouvé de trace visible de fontaines, lavoirs ou abreuvoirs, mais cela devait être vrai puisque l'une des rues s'appelle la rue du lavoir et que l'une des propriétés de plaisance du village s'appelle le château des Sources. Cette propriété appartenait à René Cassin, qui reçut le prix Nobel de la Paix en 1968. Elle est occupée aujourd'hui par la mairie.



Fontaine actuelle, place de l'église
Crédit photo : Camus



La fontaine Neuve, rue Charles de Gaulle, anciennement rue de Paris à Andilly



A gauche, une femme puise de l'eau à la fontaine publique sur la place de l'église à Andilly. A droite, cette fontaine en premier plan.

M. Leblanc de Ferrière dans sa *Description historique, statistique et monumentale de Paris et ses environs* écrite en 1838, précise que la petite place était ornée de deux fontaines dont l'eau

est excellente et qu'elles alimentaient un lavoir public qui aurait besoin de quelques réparations.

Les fontaines de Margency

Jusqu'au début du XIX^{ème} siècle, il n'y avait dans ce village qu'une seule fontaine. Elle avait tendance à se tarir en été et son trop plein avait bien du mal à alimenter le lavoir qui était situé en dessous.

Margency - Conflit villageois pour son accès à l'eau

En l'an 1802, une contestation s'éleva entre la commune de Margency et le sieur de Sainte-Maure, propriétaire d'un château et d'un parc situés dans cette commune, au sujet de la propriété de trois sources qui fournissaient de l'eau au lavoir communal.

La commune prétendait disposer des trois sources et soutenait que le parc du sieur de Sainte Maure étant traversé par des eaux courantes, le propriétaire du parc avait le droit de s'en servir pour l'irrigation de sa propriété, mais ne pouvait interrompre le cours naturel desdites eaux.

D'un autre côté, le sieur de Sainte-Maure prétendait à la propriété exclusive de deux de ces trois sources, attendu qu'elles prenaient naissance dans son parc.

Sur ce différend, intervint le 5 frimaire de l'an 11 (26 novembre 1802), un arrêté du préfet du département de Seine-et-Oise, statuant que le volume d'eau du parc de Margency serait divisé en deux parties égales, l'une pour le service de la propriété et l'autre pour celui du lavoir de la commune.

Le sieur de Sainte-Maure réclama contre cet arrêté. Le préfet demanda à un expert de procéder à la visite des lieux, contradictoirement avec les parties. L'expert constata que les eaux traversant le parc de Margency provenaient de trois sources dont deux existaient dans le parc et que la troisième, appelée Fontaine des Baux, avait son origine à l'extérieur du parc et que ses eaux passaient par des conduites souterraines établies tant sous les chemins que dans l'intérieur du parc, pour aboutir à un réservoir commun.

Au vu du rapport et sur le motif que tout propriétaire peut disposer à sa volonté de l'eau d'une fontaine dont la source est dans sa propriété, le préfet décida, par arrêté du 30 brumaire de l'an 12 (22 novembre 1803), que le sieur Sainte-Maure jouirait sans partage du produit des sources dont l'origine existait dans son parc et que la commune de Margency jouirait également sans partage de tout le volume d'eau provenant de la source dite des Baux, qui serait détournée de la propriété du sieur Sainte-Maure aux frais de la communauté. Cet arrêté fut approuvé le 4 nivose de l'an 12 (26 décembre 1803) par le ministre de l'intérieur.

Sur la réclamation des habitants de Margency et par un nouvel arrêté du 14 fructidor de l'an 12 (1^{er} septembre 1804), le préfet décida que l'arrêté de son prédécesseur resterait sans effet et que les choses seraient remises dans l'état où elles étaient antérieurement.

Le sieur de Sainte-Maure s'étant pourvu au Conseil d'état, à l'effet de faire annuler le dernier arrêté préfectoral pour cause de déni de justice, sa requête fut rejetée le 23 décembre 1815 et le Conseil d'état le renvoya vers la justice civile pour régler son différend.

Heureusement pour les habitants, les événements ne permirent pas au sieur de Sainte-Maure de poursuivre son action (10).

La comtesse de Rochefort, qui habitait le château de Margency, décida en 1835, d'aménager une deuxième fontaine à partir des petites sources de son vaste parc, qu'elle fit canaliser de manière à porter les eaux à l'extérieur de sa propriété. Cette fontaine fit le bonheur des habitants et le docteur Perrochet, médecin de Montmorency décrit ainsi cette fontaine en 1839 :

«Un seul conduit [débouche sur] une auge en pierre qui porte l'inscription : Fontaine construite par les soins de mesdames la marquise de Bayanne et la comtesse de Rochefort.

Les habitants reconnaissants ont voulu en perpétuer le souvenir par cette inscription. Monsieur le maire de Margency, dans son active sollicitude pour le bien de ses administrés, n'a point négligé de tirer parti du trop plein de cette seconde fontaine pour la réunir à l'eau de la première, et mieux alimenter le lavoir... L'eau y arrive de la fontaine de Rochefort dans un bassin élevé de deux pieds huit pouces au-dessus du sol. Cette ingénieuse disposition permet aux laveuses de travailler debout, au lieu de rester sur leurs genoux, comme partout ailleurs, la tête toujours penchée, et les membres inférieurs plongés dans une humidité froide qui leur prépare pour un âge avancé des névralgies et des rhumatismes... Le lavoir se trouve au milieu d'une grande pièce à parois vitrées qui laissent arriver une lumière abondante sans ouvrir l'accès ni au vent, ni au froid rigoureux, ni à une chaleur excessive».

Cette fontaine et ce lavoir (9) feront plus tard l'objet de la contestation mise en encart, mais ils seront les seuls à desservir la commune jusqu'à l'installation d'une borne-fontaine en 1878, par contrat avec la compagnie des eaux.

Les fontaines de Montlignon

Très peu peuplé, Montlignon ne restera jusqu'à la Révolution qu'un hameau de Saint-Prix, bien qu'il y eut une chapelle depuis le XIII^{ème} siècle. Au Nord du village se trouvait l'ancien village des Métiger qui n'existe plus. L'abbé Lebeuf écrit dans son livre *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris* : «*Mestegier ou Metiger, dans des titres des années 1209 et 1293, comme étant alors un hameau des dépendances de la Seigneurie de Montmorency, est entièrement détruit depuis longtemps. Il n'y en est resté de souvenir que dans le nom d'une fontaine située à l'extrémité de Moulignon vers le nord. Les paysans des environs en parlent souvent, parce que ses eaux sont si salutaires et si saines, qu'ils en boivent, si échaudés qu'ils soient, sans en craindre la moindre incommodité. Ils sont même dans l'habitude d'en boire dans leurs plus grandes fièvres, persuadés qu'elle les leur fait passer*».

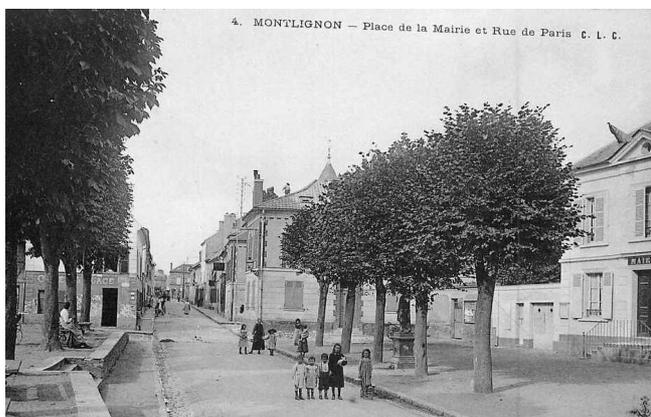
Bien entendu cette fontaine n'existe plus et l'on en a perdu toute trace.

Je vous ai déjà parlé de la source d'eau minérale ferrugineuse trouvée à Montlignon par Jean Mauduit de Larive dans sa propriété. L'homme souhaitait transformer son ermitage solitaire en station thermale mondaine capable de concurrencer la station d'Enghien les bains. Il fit aménager sa propriété en conséquence et ses ambitions furent stoppées net par la catastrophe que je vous ai rapportée en encart dans le paragraphe sur les moulins.

Monsieur Leblanc de Ferrière écrivait en 1838 : «*La commune n'ayant point de fontaines, n'est fournie d'eau que par un ruisseau qui la traverse et qui porte le nom de ru de Corbon*». La carte postale de gauche, ci-dessous, qui date du tout début du XX^{ème} siècle, nous montre que la commune avait su pallier à cet inconvénient, puisqu'une fontaine est bien visible, juste en face de la mairie. Une nouvelle fontaine fut ensuite reconstruite sur la place publique, qui servait anciennement de cour de récréation à l'école.



Place et fontaine actuelle, sur la place
Crédit photo : J-P. Guyomard



Fontaine installée devant la mairie, au tout début du XX^{ème} siècle.

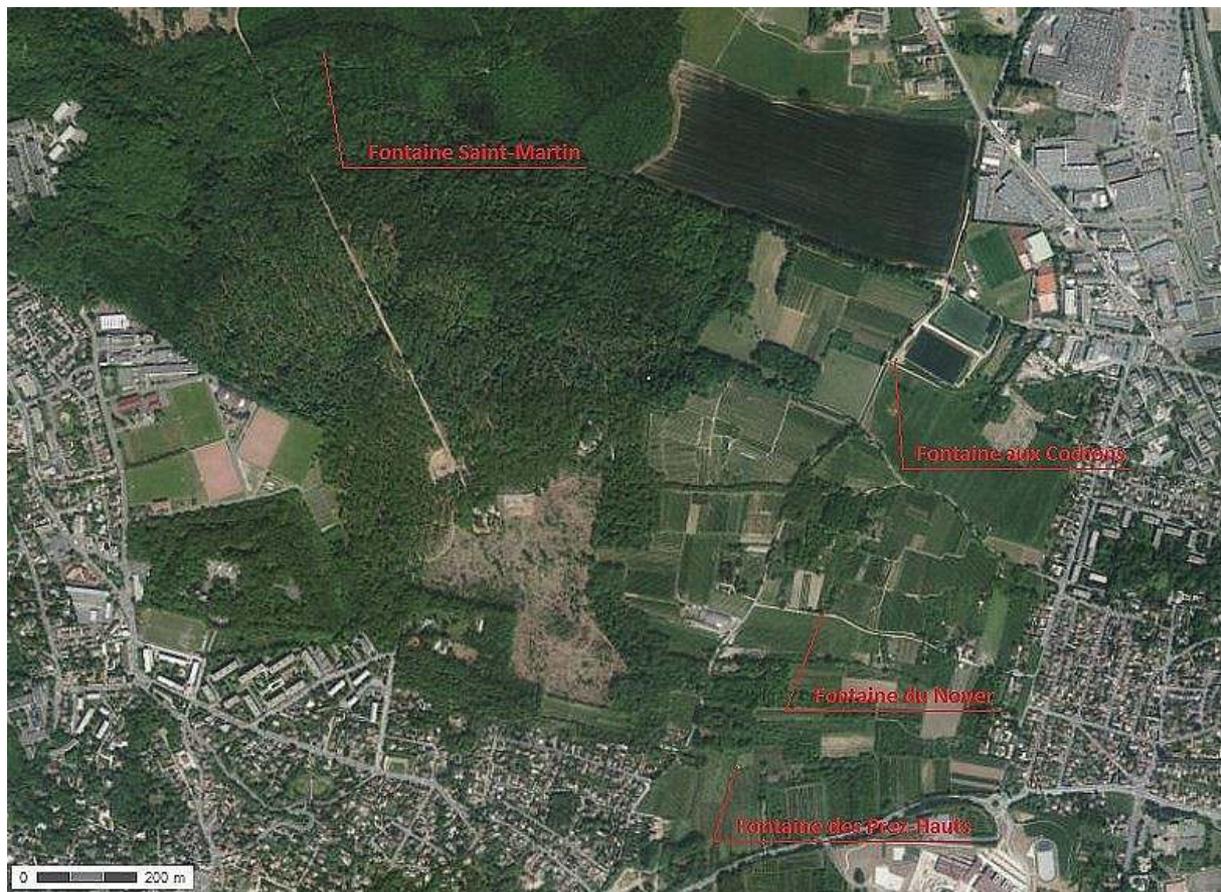
Les fontaines du Mont de Veine

(Illustrations et paragraphe rédigés avec l'assistance de Mmes Chalard et Borde de l'Association «Les Amis du Vieux Saint-Brice»).

Les fontaines qui se trouvaient en forêt de Montmorency sur le coteau du Mont de Veine à Saint-Brice sous Forêt, étaient :

- La fontaine Saint-Martin, dans le bois de Champeaux,
- La Grande Fontaine, rue Edith-Wharton,
- La fontaine aux Cochons, rue du Pont d'Hennebrocq, au-dessus du terrain de sport,
- La fontaine du Noyer, située le long du sentier du même nom,
- La fontaine des Prez-Hauts, à proximité du lieu-dit les Rougemonts.

L'abondance d'eau venant de ces fontaines permit aux Saint-Bricéens d'échapper à la grande épidémie de choléra de 1892 qui frappa le village de Sarcelles, où on ne buvait que de l'eau polluée du Petit-Rosne.



Plan de situation de la Fontaine Saint-Martin, des fontaines des Prez-Hauts, du Noyer et des Cochons à Saint-Brice sous Forêt.

La fontaine Saint-Martin

La fontaine Saint-Martin est une source qui se trouve en forêt de Montmorency, sur le coteau du Mont de Veine. Elle est encore visible et vient d'être dégagée de la végétation qui l'obstruait. Une canalisation maçonnée aujourd'hui rendue inaccessible par une grille et

dont la hauteur permettait l'entretien par un homme accroupi, amenait l'eau jusqu'à la Grande Fontaine.



Source de la Fontaine Saint-Martin en forêt de Montmorency –Crédit photo : les Amis du Vieux Saint-Brice.

La Grande Fontaine



La Grande Fontaine à Saint-Brice sous Forêt – Crédit photo : topic-topos.com

Charles Lefeuve en 1866, dans son livre sur Saint-Brice sous Forêt écrivait : *«La terre de Saint-Brice avait passé des Montmorencys aux Condés. M. de Rupières avait obtenu du duc de Montmorency, en l'an 1629, l'autorisation de capter les ruisseaux coulant par les chemins, pour en faire passer l'eau dans sa propriété, à la condition d'établir, d'entretenir une fontaine publique, et de tenir en foi et hommage ce privilège, à titre de fief des Fontaines, sous la redevance d'une paire de gants à chaque mutation».*

Il s'agit de la Grande Fontaine qui se trouve rue Edith-Wharton. Cette fontaine date des années 1686. Elle a été modifiée au cours du XIX^{ème} siècle. Elle amenait dans le village l'eau potable qui venait depuis la source Saint-Martin, en lisière de la forêt de Montmorency. La construction de la fontaine a été faite en même temps que la canalisation du cours d'eau à ciel ouvert, qui traversait le domaine du château de M. de Rupières. Cette canalisation fut ensuite maçonnée et recouverte. M. Leblanc de Ferrière en 1838 dans son ouvrage *Paris et ses environs* relate cependant le mauvais état chronique de cette canalisation :

«Toutes les rues sont bien pavées et fort propres. Deux lavoirs publics sont disposés avec intelligence; mais la fontaine, qui devrait être un des ornements du village, manque souvent d'eau, à cause du mauvais état d'entretien où l'autorité laisse les conduites qui l'alimentent. Cette insouciance pour l'un des premiers besoins de la vie ne saurait être excusée, même par la considération de la dépense. La plus utile, la plus nécessaire est celle qui pourvoit à la santé, au bien-être de tous. Une commune sans eau est une commune sans espoir de prospérité». Il ajoute un peu plus loin : «Une voiture spéciale pour la commune fait un service régulier entre Paris et Saint-Brice». Nous reparlerons plus loin dans ce texte de cette voiture et du service qu'elle rendait.

La Grande Fontaine a servi aux Saint-Bricéens qui n'avaient pas l'eau courante jusqu'au milieu du XXème siècle. Elle est aujourd'hui malheureusement hors service.

La fontaine aux Cochons

Dans son ouvrage *Saint-Brice à travers son Conseil Municipal – Tome II – 1795-1852*, Madeleine Héry attribue le nom de cette source au nom donné au champ dans lequel de nombreux sangliers venaient s'abreuver.

Une origine certainement plus vraisemblable serait que les paysans venus de Beauvais ou du Vexin par Beaumont pour vendre leurs cochons sur le marché de Montmorency, qui était l'un des plus importants de la région, évitaient de passer par la grande route pour ne pas payer le péage dû au seigneur de Saint-Brice. Ils prenaient le chemin de terre, qui de Piscop va tout droit à Montmorency. Le chemin était traversé par le ru des Champs du Fond des Aulnes qui formait un grand gué. Là, les cochons étaient lavés pour être plus présentables sur le marché. La fontaine aux Cochons existe toujours à proximité du ru, dans le chemin de Luzarche qui longe les Rougemonts.



La source de la Fontaine aux Cochons – Crédit photo : Les Amis du Vieux saint-Brice

Le puits du Clos Béranger

Dans la propriété établie à l'emplacement de l'ancien fief du Clos Béranger, boulevard de la gare, il y avait un puits surmonté d'une éolienne que l'on voit clairement sur les cartes postales du début du siècle dernier, à droite, au-dessus des arbres.

Le puits et l'éolienne ont été rasés pour permettre la construction d'un lotissement.



L'éolienne du puits du Clos Béranger à Saint-Brice - Crédit photo : Delcampe.net

La fontaine du Noyer

L'emplacement de la source de la Fontaine du Noyer est inaccessible et recouvert par la végétation. Souhaitons qu'un jour la commune, qui a répertorié cette source dans son Plan Local d'Urbanisme puisse l'aménager et la faire redécouvrir à la population.

Le bassin de la propriété Mauléon

Comme le Clos Béranger, la propriété Mauléon était un ancien fief de Saint-Brice appartenant à la famille Gary. Elle fut vendue à la Révolution comme Bien National. Jusqu'en 1922, le parc s'étendait jusqu'aux actuelles rues de Montmorency, de Mauléon et Brunard. La grande allée du parc, devenue avenue des Tilleuls, menait autrefois à une pièce d'eau qui a été comblée dans les années 1920, lors de la réalisation d'un lotissement. La pièce d'eau a été transformée en placette.

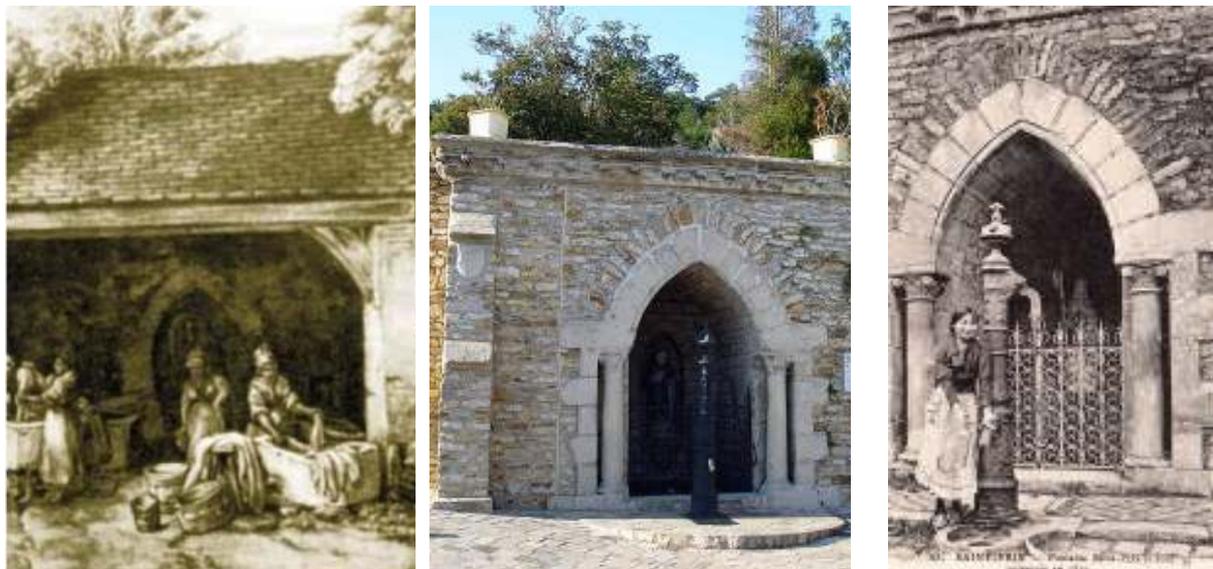


Extrait du plan terrier du XVIIIème siècle de Saint-Brice. Crédit photo : Les Amis du Vieux Saint-Brice.

Les fontaines de Saint-Prix

La fontaine Commode

Le village de Saint-Prix s'appelait auparavant Thor, qui viendrait soit de «Thorn», qui était une divinité des Goths et des Danois, soit du mot Celte «*Thour*» qui signifie : passage, et que nous avons francisé par la suite en Tour. En 1278, Jean de Thor, qui était sous-trésorier du Temple de Paris, offrit à l'église du village des reliques de Saint-Pry. Pour le récompenser de ce cadeau inestimable pour l'époque et pour se mettre sous la protection du Saint – on n'est pas superstitieux...mais on ne sait jamais ! – les habitants décidèrent de changer le nom de leur village par celui de Saint-Pry ou Saint-Prix pour faire plus moderne. Saint-Pry était l'évêque de Clermont. Il fut assassiné en 674 à Volvic par les parents d'un comte de Marseille qu'il avait fait condamner pour rapt et calomnie. Ses reliques étaient vénérées car elles étaient considérées comme ayant des vertus de guérisons miraculeuses. Elles firent l'objet d'un pèlerinage fort renommé aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, période des grandes épidémies, notamment celles de la peste. Ces pèlerinages qui avaient lieu tous les premiers dimanches après le 10 juillet, contribuèrent à la prospérité de Saint-Prix. Surtout à celle de ses nombreux aubergistes, car les pèlerins ne buvaient pas que de l'eau et ne dormaient pas à la belle-étoile.



La fontaine du pèlerinage de Saint-Pry – Crédit photos : Wikipédia-Clicsouris et «Entre Val et Cocher n° 31» pour l'image de gauche, représentant la fontaine avant restauration par Julien Ponsin (Architecte et historien de Montmorency) en 1872.

La fontaine aux pèlerins, construite en 1300, est liée au pèlerinage développé autour des reliques de Saint-Prix au XV^{ème} siècle. Le pèlerinage ne fera que s'amplifier au cours des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles où les pèlerins de plus en plus nombreux viendront se recueillir auprès des reliques. Ce pèlerinage était destiné aux «*personnes impotentes des bras et des jambes*». Pour guérir, le pèlerin était plongé trois fois de suite dans l'eau du lavoir de la fontaine, dite «*fontaine commode*», en invoquant Saint Prix. Auguste Rey, ancien maire de la commune, cite le témoignage d'un contemporain de la Révolution, qu'un ancien maire de la commune avait pris soin de retranscrire :

«Pour la fête patronale surtout, infirmes de toutes sortes venaient en pèlerinage, et se logeaient la plupart dans les auberges qui bordaient Rubelle. La queue des voitures se prolongeait de l'église au bout du pays. Une partie des pèlerins se rendait à la fontaine, sous le toit d'un ancien lavoir, les parents y trempaient trois fois de suite le malade jusqu'au cou en invoquant Saint-Prix, dont une vieille statue se voyait à peine, dans l'enfoncement d'une niche gothique.

Puis on rapportait le pauvre patient tout grelottant dans un lit préparé à l'auberge. Tout le monde se rendait à la messe de minuit : l'église regorgeait de fidèles, de malades et de curieux. Les malades se faisaient porter sur des brancards par des forts de la Halle de Paris venus exprès. Au moment de l'élévation tous se mettaient à crier : Miracle ! Miracle ! Bienheureux Saint-Prix, envoyez nous santé et guérison ! Puis on faisait les stations aux sept chapelles qui entouraient l'église, et à chaque station c'étaient les mêmes cris. On voyait souvent des filles tomber dans des cris terribles, se tordre, se rouler dans d'affreuses convulsions ; on les enlevait sans connaissance et, quand elles reprenaient leurs sens, le miracle était dit-on accompli».

La fontaine médiévale fut restaurée en 1872 par Julien Ponsin, architecte à Montmorency, puis de nouveau en 1999. Au fil des siècles, le pèlerinage tomba dans l'oubli. Depuis plus de 10 ans le pèlerinage a été repris par des pèlerins qui viennent de la région et de Paris. Depuis 2010 a lieu une procession des reliques de Saint Prix, le dimanche le plus proche du 25 janvier.

La fontaine Rubelles

Le petit temple d'Amour et la fontaine oblongue étaient enserrés dans un escalier en fer à cheval. Ils se trouvaient dans les jardins du château du bas, reconstruit au XVIème siècle à l'emplacement du château médiéval de la famille de Rubelles. La propriété sera vendue au connétable Anne de Montmorency en 1560 et ses autres propriétaires furent Nicolas de Lesseville (1646-1710), puis H. Le-Bas-du-Plessis au XVIIIème siècle. Jean-Baptiste Dumangin, professeur à la faculté de médecine, devint célèbre en faisant l'autopsie du dauphin Louis XVII. Il acquiert le château en 1791 et le fait raser. Le petit temple d'amour et la fontaine figurent sur un plan de Loiret dressé en 1783. Ils ont été transférés au XXème siècle dans l'allée des Érables à Saint-Prix.



Le petit temple d'amour et la fontaine Rubelles. La fontaine avec sa vasque oblongue n'est pas celle d'origine. Elle fut acquise par la commune dans une vente aux enchères, puis réinstallée à la place de l'ancienne - Crédit photo : Topic-topos.com

La fontaine de la place aux pèlerins

Lors de la rénovation du Vieux Village, une Place a été créée face à la Fontaine aux Pèlerins. Elle a été dotée d'une deuxième fontaine, de style provençal, également acquise par la commune dans une vente aux enchères.



Fontaine provençale sur la nouvelle place de Saint-Prix – Crédit photo : Wikipédia-Cliecsouris

Le puits du Prieuré Noir

Ce puits a été restauré à l'Est de l'église, rue de la Croix Saint-Jacques. Il pourrait être celui de l'église et du prieuré Noir fondé par Geoffroy le Riche et son épouse Richilde de Montmorency, puis donné à Gautier, premier abbé de l'abbaye bénédictine de Saint-Martin de Pontoise, pour y établir des moines de sa communauté.



Crédit photo : Topic-topos.com

Le prieuré Noir était constitué d'un bâtiment en forme de L, au pignon méridional accolé à l'église. Il a été démoli en 1840.

Ses jardins qui s'étendaient sur près d'un hectare, formaient des terrasses successives, aménagées en fruitiers, potager et charmilles.

Les fouilles archéologiques en 1980 permirent de retrouver les murs et les caves du prieuré, ainsi qu'un autre puits de 5,15 mètres de profondeur, qui fut comblé et réutilisé en dépotoir.

La partie supérieure du puits porte une margelle et une potence métallique avec poulie de levage. L'eau était puisée soit à sa partie supérieure, soit par une ouverture percée à mi-hauteur dans sa maçonnerie de meulière, car il était utilisé pour distribuer les parcelles de jardin en terrasse, situées à des niveaux différents.

L'eau de ce puits se trouve au niveau de la nappe phréatique de la fontaine des Pénitents, située 7 mètres plus bas.

La cascade et le puits du square Edmond Rostand

Edmond Rostand (1868-1918), auteur dramatique, poète et académicien habita le château Double. Dernièrement, la commune a fait aménager un petit square près de l'église et en souvenir de son séjour au village lui attribua son nom.



Cascade rappelant la cascade aux lions qui existait dans le parc du baron Double



Lions ailés, vestiges trouvés lors des fouilles de la place de la fontaine aux pèlerins.



Aire de jeux pour les enfants et puits décoratif.

La fontaine du chêne vert

Mathieu Ier de Montmorency fit établir en 1135 le prieuré Notre-Dame du Bois-Saint-Père dans sa forêt, à Bouffémont.

Pendant la guerre de 100 ans, les chanoines furent obligés de quitter ce milieu forestier hostile pour s'installer dans une bâtisse plus sûre, «*Le Prieuré Blanc*», située face à l'église de Saint-Prix.

Ce bâtiment leur avait été donné en 1526 par Jean le Caron, qui était prêtre de Saint-Prix. Par la suite, le prieuré fut loué, le prieur se réservant pour sa jouissance personnelle trois chambres qui composaient le second étage.

Le Prieuré Blanc eut pour locataire, à partir de 1780, un procureur au Châtelet de Paris, Maximilien Pichon. La vente des biens nationaux le délogera.

Pierre-Louis Ginguéné, membre de l'Institut et savant homme de lettres, y sera son successeur de 1799 à 1817. Sa veuve vendra la propriété, le 13 juin 1817, à M. Choblet.

Viendront ensuite habiter le Prieuré Blanc, Monsieur Morize, maire de Saint-Prix de 1821 à 1830 et Monsieur de Saint-André, consul de France à Saint-Pétersbourg.

Ce dernier acheta le Prieuré Blanc le 21 juin 1851, le restaura et l'aménagea.

Auguste Rey, historien et maire de Saint-Prix habita jusqu'en 1915 le Prieuré Blanc, après Monsieur de Saint-André.

Le bâtiment hébergea ensuite la Communauté d'Emmaüs qui le céda à la Fraternité Saint-Jean. Les bâtiments du prieuré Blanc ont été restaurés par cette Communauté en 1995. Ils abritent aujourd'hui une école de formation d'apprentis.



La fontaine de la place du chêne vert, rue Auguste Rey à Saint-Prix. Cette ancienne fontaine fut acquise par la commune dans une vente aux enchères et installée lors de l'aménagement du square Edmond Rostand. Elle est alimentée par un captage d'eau de source.

La fontaine de la place du chêne vert, dans la rue Auguste-Rey, a été installée avec l'aide de la *Fondation du patrimoine* dans les anciens jardins du Prieuré Blanc, en 2009. Comme la fontaine de l'hôtel de ville, elle a été achetée par la commune par adjudication et n'est pas une pièce originaire du village.

La fontaine Saint-André



La fontaine Saint-André, porte le nom de l'un des anciens propriétaires du Prieuré Blanc, Monsieur de Saint-André, ancien consul de France à Saint-Petersbourg.

Elle se trouve au carrefour de la Croix.

Une plaque donne sa date de création : 1858.

Pour en perpétuer le souvenir, la fontaine d'origine a été remplacée par une très belle reproduction de fontaine à volant Bayard en fonte.

La fontaine de l'hôtel de ville



Cette superbe fontaine et son bassin se trouvent face à l'hôtel de ville. Ils ont été acquis par adjudication. Une politique de conservation et/ou d'évocation de l'ancien patrimoine hydrologique communal est activement poursuivie par les élus locaux, qui envisagent la réinstallation de l'ancienne fontaine publique qui se trouvait à l'angle de la rue de la Marne et de la sente des Mauprès, au-dessus du jardin de Pépé René (René Gondet) que tous les petits Saint-Prisiens connaissent.



Les fontaines de Saint-Leu la Forêt

Léopold Double, dans ses *Chroniques des Pays de Rémollée et de Thor*, écrivait : «*Le principal revenu de la Seigneurie de Saint-Leu, à l'époque où Burchard l'a reçue de son père, provenait de deux viviers, dont l'un se nommait le vivier Bourdon et l'autre le Grand vivier, ainsi que de plusieurs moulins établis auprès d'un cours d'eau qu'on chercherait vainement aujourd'hui*».

Assurément, le climat il y a un millénaire était beaucoup plus humide que maintenant. En regardant une carte du relief, on ne peut cependant douter que ces deux viviers se trouvaient sur le cours du ru de Corbon.

Si le nom de la paroisse de Saint-Leu, provient de Saint-Loup, qui était évêque de Sens et qui est mort en 623, nous ne devons pas oublier que l'abondance d'eau dans ce village était telle qu'à la Révolution quand il fallut par anticléricalisme débaptiser tous les noms de villages se référant à la religion catholique, on lui donna le 3 germinal de l'an II (23 mars 1794), le nom très évocateur de «*Claire-Fontaine*».

De nombreuses sources existent encore à Saint-Leu la Forêt : la source Rieuse, la source du bois Sainte-Genève, la source de l'Ermitage, la source de la Fontaine-Genêt, la source de La Châtaigneraie, etc....

Le bulletin municipal *Dans ma ville*, d'octobre 2011, rappelait cette présence bien gênante pour la population :

«Bien que le chemin des Claires n'est pas des plus dégradés, sa réfection permettra de canaliser de nombreuses sources, ce qui résorbera les problèmes récurrents de résurgence d'eau dans les caves de nombreux riverains du centre ville. En plus, cela conduira à un apport d'eau supplémentaire pour les services municipaux dans leur usage quotidien (arrosage des végétaux, nettoyage des voies...)».

Saint-Leu est à ma connaissance la seule ville qui a pour ambition de ne pas traiter son eau des sources comme un déchet en l'envoyant à l'égout, mais de la valoriser en la stockant dans le réservoir de la Source Rieuse. Quel bel exemple d'écologie bien comprise et assimilée. Sera-t-il suivi dans les autres communes situées en périphérie de nos buttes témoins de Montmorency-Carnelle et l'Isle-Adam ? Souhaitons-le !

La fontaine du Moissonneur

Au centre de la place, une fontaine en grès déversait déjà son eau au XIV^{ème} siècle.

Cette fontaine est représentée sur le tableau de la Reine Hortense distribuant la soupe aux pauvres, du peintre Laurent Dabos. Ce tableau nous montre un bassin de forme hexagonale, au milieu duquel l'eau tombe d'une vasque. Cette dernière fut d'abord remplacée par la statue du moissonneur, qui symbolisait le travail agricole des habitants du village. La statue fut inaugurée le 14 juillet 1893.



La scène de ce tableau de Laurent Dabos, se situe près de la place de la Forge, reconnaissable par sa fontaine et sa Croix Blanche. Cette croix de carrefour avait déjà donné son nom à une célèbre auberge ouverte en 1640.

Puis en 1895, le bassin de pierre fut remplacé par une vasque en fonte de nobles dimensions, ornée de feuilles d'acanthé.

La fontaine était alimentée par la source de l'Eauriette, puis par le réservoir attenant, construit en 1873, jusqu'à ce qu'une dérivation récente, établie au début des années 1980, l'alimente depuis l'eau coulant de la Fontaine Genêt.

Beaucoup de vieux radoteux du pays - dont je fais partie - se souviennent des queues de véhicules et des files d'attente de personnes munies de leurs bidons qui venaient s'approvisionner en eau de source.

Les mairies de l'époque n'étaient pas astreintes à faire à leurs frais et sous leur responsabilité des analyses régulières pour attester de la potabilité de l'eau.

Le temps vint où ces formalités leur furent demandées et le plus simple fut de déclarer l'eau non-potable!

Pourtant, l'eau de la fontaine Genêt fut exploitée par la Société des Eaux d'Evian et vendue comme eau minérale jusqu'en juin 1973... Et c'est toujours la même eau qui y coule, mais ne l'ébruitez surtout pas !

A un angle de la place qui lui doit son nom, se trouvait une forge. Elle disparut peu avant l'installation de la nouvelle fontaine. Les chariots, diligences et voyageurs qui y faisaient étape sur la route de Paris à Dieppe (4), pouvaient confier au maréchal-ferrant le remplacement des fers de leurs chevaux. Tandis que ces derniers se désaltéraient à la fontaine, leurs propriétaires se restauraient à l'auberge de la Croix Blanche...

Balzac note cet arrêt à l'auberge de la Croix Blanche, fondée en 1640 par dame Bontemps dans son roman *Un début dans la vie* : «... On était arrivé à Saint-Leu-Taverny où tous les voyageurs descendirent pendant qu'on relayait. Oscar admira la vivacité que Pierrotin déployait en décrochant les traits des palonniers pendant que son conducteur défaisait les guides des chevaux de volée».

Une autre époque... Une autre vie.



La Source Rieuse

Le 2 février 1786, le terrain qui porte l'actuelle place de l'Auriette, fut cédé en jouissance à la paroisse par le prince de Condé qui en était propriétaire : «*Voulant traiter favorablement nos vassaux de la paroisse de St Leu- Taverny, dépendante de notre duché d'Enghien, nous leur avons accordé et accordons la jouissance d'un terrain vague appelé place de Lorientte, situé au village de Saint-Leu contenant un demi-arpent ou environ, nous réservant néanmoins la faculté de disposer dudit terrain et de révoquer quand bon nous semblera la présente permission...*».

Lorientte sur le plan cadastral de 1730, Lorientte en 1786, la place devint l'Eauriette à partir de 1894. La *Source Rieuse* qui jaillit en bas de la place lui a certainement donné son nom. Souvent les ouvriers vignerons travaillant sur le coteau voisin venaient s'y désaltérer.

En 1873, un réservoir de 300.000 litres fut construit pour alimenter une demi-douzaine de bornes fontaines et trois lavoirs.

L'eau de l'Eauriette alimentait aussi la fontaine de La Pissotte.



Réservoir d'eau potable de la Source Rieuse, face au 35 rue Kleber – Crédit photos : Francis Cahuzac-CFPPHR.

La fontaine Genêt

En 1804, quand Louis Bonaparte acheta les deux châteaux de St-Leu, il fit démolir celui du haut et s'installa dans celui du bas avec son épouse Hortense.

La source Genêt qui était communale était incluse dans la propriété du prince et il s'en servit pour alimenter en eau son château du bas.

Par la suite, la source de la fontaine Genêt alimenta l'Établissement des Eaux de Saint-Leu, créé en 1885 par Auguste Méry. Celui-ci aménagea la source avec une grotte artificielle appelée grotte du Gros-Rocher. Vraisemblablement l'eau de cette source est captée plus haut sur le coteau et acheminée jusque là par une longue canalisation.



La fontaine Genêt et la grotte du Gros Rocher – Crédit photo : D. Césari-Parcsafabriques.org

La fontaine Maclou



Plan de situation de la fontaine Maclou, de la fontaine Genêt et de la grotte du Gros Rocher

L'une des sources de Saint-Leu la Forêt se trouve à la fontaine Maclou. Sa notoriété remonte au moyen âge. Du temps du parc de la reine Hortense, elle se déversait dans l'étang continuant le canal supérieur de la rivière anglaise, contribuant à son flot, mais de façon mineure, l'essentiel étant prélevé sur le flot aboutissant à la cascade de la première époque, et amené par canalisation depuis la source du Gros Rocher, repérée **gr** sur le plan. Dans son livre Saint-Leu la Forêt à travers les siècles, André Maillard laisse suggérer que l'eau y était amenée d'une source éloignée par une canalisation procurant un débit soutenu de «six pouces d'eau».



La photo montre la petite mare où l'eau s'épand. La fontaine Maclou proprement dite, moins spectaculaire, est encastree dans le sol, cinq mètres en arrière
Crédit photo : D. Césari-Parcsafabriques.org

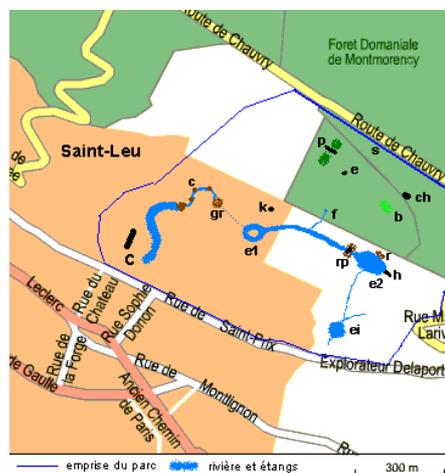


Schéma du parc du château de Saint-Leu, repère c.
La fontaine Maclou est repérée par la lettre f.
Crédit : D. Césari-Parcsafabriques.org

La fontaine de Boissy

La fontaine de Boissy, appelée aussi la fontaine du Sellier (5), se trouve à l'angle de la rue de Boissy et de la rue du général Leclerc. Elle a été édifée à la fin du XIXème siècle, devant les vestiges de deux fenêtres néo-gothiques de la propriété Rachel. Ces dernières furent détruites au cours des années 1990 et remplacées par un simple mur en pierre meulière. L'eau fortement

sulfatée de la fontaine était réputée pour avoir des vertus thérapeutiques contre les maladies des reins et ressemblait à l'eau de Contrexéville. Cette fontaine est aujourd'hui tarie.



Crédit photo : Francis Cahuzac-CFPPHR

La nouvelle fontaine de la Pissotte

Cette fontaine est située sous le porche de l'immeuble des 1-3, rue de Saint-Prix. Elle a été reconstruite face à l'ancienne fontaine de la Pissotte, qui était la plus vieille du village à l'angle de la rue Pasteur (ancienne rue des Avollées) et de la rue du Château. La cuve est en granit rose monolithe. L'eau, indiquée «non potable» est en fait celle qui coulait à la Pissotte et qu'Auguste Méry qualifiait comme : «excellente eau de table ressemblant à s'y méprendre à l'eau d'Evian»...



Crédit photo : Francis Cahuzac-CFPPHR

Les anciennes fontaines de Saint-Leu la Forêt

Saint-Leu n'est desservie en eau par aucun ruisseau, hormis un ancien petit ru dont nous retrouvons la trace dans le seul nom de la «rue du ru». Les sources venant du coteau alimentaient par des canalisations enterrées les nombreuses fontaines publiques disséminées

sur le territoire de la commune. Les contrats passés par la commune avec la Compagnie Générale des Eaux en 1877 (6) pour acheminement de l'eau courante dans les maisons, ont amené progressivement la disparition de ces fontaines publiques.



A gauche, ancienne fontaine au droit du 20 rue du Ru
Crédit photo : Francis Cahuzac-CFPPHR.



Trace laissée par une ancienne fontaine au droit des 30/32 rue
de la Forge Crédit photo : Francis Cahuzac-CFPPHR.



Fontaine de la Sise à l'angle des rues de Paris et Gâteau. Fonte provenant
des fonderies du Val d'Osne - Crédit photo : Francis Cahuzac-CFPPHR



Fontaine contre le mur du cimetière, face aux 21-23, rue
Jacques-Prévert - Crédit photo : Francis Cahuzac-CFPPHR



Traces de résurgence de l'ancienne source qui se trouvait à l'angle de
la rue de Chauvry et du chemin des Claies.



62 rue Pasteur : photographie d'une grande niche encastrée dans
une façade, correspondant à une ancienne fontaine publique
disparue.

DU BON USAGE DE L'EAU JUSQU'AU XVIIIÈME SIÈCLE

Les usages culinaires

Les eaux de rivière, de puits ou de fontaines sont considérées comme propres à la consommation, sauf lorsqu'elles sont troubles, puantes ou porteuses de matières en suspension. Évite-t-on pour autant de les consommer ? Non !

L'usage des eaux minérales à table n'est pas courante et le restera jusqu'à la première moitié du XIXème siècle. Elles sont considérées comme des produits pharmaceutiques.

Pour boire, il reste le cidre et le vin, ce dernier devant être largement consommé.

Le principal usage domestique de l'eau reste pour faire la cuisine et nettoyer les ustensiles de table. Mais les repas se limitent le plus souvent à une soupe.

Les usages sanitaires

Les latrines sont dissimulées dans des cabanes au fond des cours et des jardins. Les déjections se répandent directement dans le sous-sol ou bien sont recueillies et jetées sur le tas de fumier, dans le jardin potager ou dans la rivière. Les fosses d'aisance sont inconnues. Les excréments des villes sont même valorisés par le monde agricole, qui les utilisera comme engrais. Selon les médecins de l'époque, leur odeur serait même bonne à la santé !

Pour nos anciens, les ablutions se résument au seul lavage des mains et du visage, soit à la cuvette, soit directement au-dessus du puits. Les conceptions puritaines de l'époque interdisent de laver les autres parties du corps. Par ailleurs la crasse n'est pas perçue comme néfaste. Beaucoup la considèrent même comme une barrière protectrice contre les maladies. Les odeurs corporelles sont érigées en signe de bonne santé dans le monde paysan et sont dissimulées à grand renfort de parfum dans les milieux huppés.

Au XVIème siècle, la peur de la peste verra naître l'appréhension des bains. L'eau est supposée s'infiltrer dans la peau et rendre le corps perméable aux maladies. Pour les médecins, les bains ne doivent être réservés qu'aux usages thérapeutiques : les bains froids pour tonifier le corps, les bains tièdes pour apaiser les esprits nerveux, etc...

Les cheveux ne seront jamais lavés à l'eau. La poudre desséchante, sans eau, sera largement utilisée jusqu'au XIXème siècle pour les nettoyer.

A la fin du XVIIIème siècle, les épidémies de choléra et de typhus modifieront les usages. On se risquera à prendre un bain, à se laver les cheveux avec du shampoing. Dans les maisons bourgeoises, on aménagera même une salle de bain pour ce seul usage.

Les usages domestiques

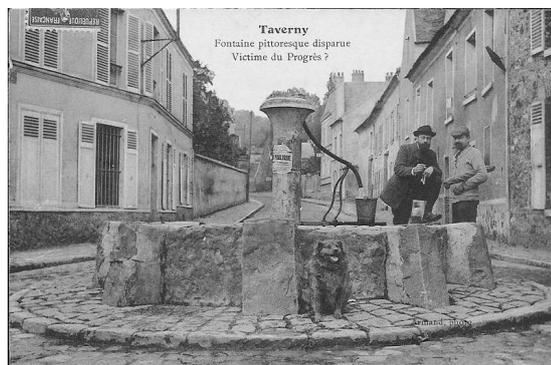
Pour les habitants, la propreté est avant tout celle des vêtements, sur laquelle on veille scrupuleusement en haut de l'échelle sociale. Dans les maisons bourgeoises, la lessive sera confiée aux domestiques ou à des blanchisseries. Pour nos paysans et nos ouvriers, les femmes iront laver au lavoir ou dans les mares du village. Mais avant de partir avec sa brouette de linge, il faut procéder à son dégrassage à la maison. On nettoie les plus grosses tâches au sel d'oseille ou au lait bouillant. Puis on pratique «l'essangeage» en laissant une première fois tremper le linge à l'eau froide, recouvert d'une épaisse couche de cendres de bois. Ensuite, on pratiquait «le coulage», en le dégrasant avec de l'eau d'abord chaude, puis bouillante. Les allers-retours à la fontaine, le bois à charrier pour le chauffage et le transvasement de l'eau pendant des heures étaient épuisants. Et nos ménagères arrivaient au lavoir fatiguées des travaux de la veille pour le plus dur du travail : le battage à l'eau courante et de rinçage. Et comme la lessive ne se pratiquait qu'au printemps ou à l'automne, l'eau était gelée...

L'entretien des sols en terre battue ou parfois carrelés s'effectuait le plus souvent avec un balai ou avec de la cire sur les parquets des pièces à l'étage.

Dans les ouvrages d'ingénieurs de la première moitié du XIXème siècle, la consommation d'eau par personne et par jour est évaluée à cinq litres, dix d'eau tout au plus. C'étaient les bêtes qui consommaient le plus d'eau au village. De 50 à 70 litres pour un cheval ou une vache, les porcs et les moutons pouvant se contenter de quelques litres seulement. Une maisonnée de quatre personnes n'élevant pas d'animaux pouvait se contenter d'un seau d'eau par jour, voire même plusieurs jours.

Les fontaines de Taverny

La fontaine de la Tuyolle



L'ancienne fontaine de la Tuyolle à Taverny. Encore une victime du Progrès.

Anciennement à Taverny, à l'angle de la rue de la Tuyolle et de la rue de Paris, il y avait une petite place où se trouvait une fontaine publique qui n'existe plus de nos jours. Une carte postale s'émeut de la disparition de ce patrimoine communal au début du XX^{ème} siècle et note : *fontaine pittoresque disparue. Victime du Progrès ?* Elle servait d'abreuvoir pour les chevaux et pour les vaches du pays... Remarquez que juste à côté, il y a l'abreuvoir pour les propriétaires des bestiaux, qui eux ne buvaient pas d'eau!

La fontaine Lady Ashburton



La fontaine Lady Ashburton à Vaucelles – Crédit photo : topic-topos.com

Sous le Second Empire, la Châtelaine de la Tuyolle était Lady Ashburton, fille du duc de Bassano qui était secrétaire d'État de Napoléon 1^{er}. Elle épousa en 1833 le fils du banquier anglais Francis Baring qui avait été anobli en 1835 sous le titre de Lord Ashburton. Elle constitua autour d'elle ce que l'on a appelé la *Colonie Anglaise de Vaucelles*. De cette *Colonie Anglaise* viendra l'initiative de créer en février 1913 le club sportif du *Cosmopolitan Club* de Taverny qui existe toujours.

La place de Vaucelles appartenait jusqu'en 1870 à des particuliers, qui la donneront au village de Taverny, à condition qu'une fête y soit donnée chaque année à l'Ascension. En 1879 l'excentrique Lady Ashburton, qui avait su se concilier tout le village par ses bienfaits et en faisant construire un lavoir qui se trouve derrière la halte SNCF de Vaucelles, proposa à la commune de Taverny de faire construire une fontaine sur la petite place de Vaucelles.

La commune prendra à sa charge son alimentation en eau. Si la fontaine nous est restée, la fête n'y est cependant plus donnée.

La fontaine Boulmet

La fontaine Boulmet fut créée rue de Paris en 1823, à la suite d'un don de 593 francs de la part de plusieurs habitants de la commune et surtout de celui de M et Mme de Tournière, propriétaires du domaine de la Saussaie sur le coteau, qui acceptèrent de fournir l'eau à titre gratuit depuis leur propriété et firent don d'un terrain de 34 centiares pour sa construction.



Fontaine Boulmet à Taverny – Crédit photo : topoic-topos.com

L'eau passait par une canalisation souterraine qui cheminait dans la sente des Tartarons. Cette ancienne fontaine a dernièrement été démontée pierre par pierre et a été réinstallée rue Jean-Jaurès, derrière le bâtiment de la Poste.

La fontaine de La Barre

La fontaine de La Barre à Taverny a été nommée fontaine Bacchus par les habitants du pays, car elle était surmontée d'une statue représentant un enfant nu, tenant en ses bras une grappe de raisin. Elle était alimentée par la source de la Cionnette, qui se trouvait dans le parc du château du Haut-Tertre.



Non, vous n'avez pas bu trop de ginglet du pays! Sur la carte postale de droite, le Bacchus a disparu !

Son propriétaire au début du XIX^{ème} siècle était le baron Dubarret, qui était préfet de l'Empire, puis inspecteur des forêts et capitaine des chasses de Napoléon 1^{er}. Le village fut en

procès avec cet habitant qui s'était approprié une rue du pays et l'avait fait murer. Cependant en juin 1819, le Conseil Municipal trouva un compromis avec lui concernant l'alimentation en eau de cette fontaine.

L'eau venait des sources en lisière de forêt et elle était une denrée vitale pour les habitants. Elle était acheminée par gravité vers les fontaines publiques situées plus bas. A la fin du XVIIIème siècle, quand l'aristocratie bourgeoise et napoléonienne vint acheter des terres sur le coteau et se faire construire de vastes maisons de plaisance, il y eut beaucoup de frictions et d'affrontements avec ces riches horsains concernant le droit d'accès à l'eau. Les procès entre eux et la commune durèrent plus de deux cents ans (1642-1868). Il y a de quoi écrire une belle thèse d'histoire juridique pour nos étudiants! Tous n'étaient pas comme le prince de Condé qui le 19 mars 1639 permit à Jacques Nicolas, écuyer, seigneur de Montmort et à Claude Tagnier, avocat au Parlement et au Conseil privé du Roi, de capter plusieurs sources et fontaines et d'en conduire l'eau dans leurs maisons de Taverny sur le fief de Glaine (7) qui se trouvait dans la Grand'Rue (rue de l'église).

Les fontaines de Bessancourt

Les anciennes fontaines

Dans sa Monographie de Bessancourt, Gervais Jacquin écrit tout un chapitre sur le sujet de l'eau et des fontaines de son village. Avec la protection des habitants lors de l'occupation de sa commune par les «uhlans» de la guerre de 1870, la qualité de l'eau fut l'un des principaux problèmes qu'il eut à résoudre quand il fut maire, suite à une épidémie de fièvre typhoïde qui toucha plus de 10% des Bessancourtois et fit 7 morts et 67 malades. Son courage, sa disponibilité et les mesures prises lui valurent les plus hauts éloges de l'administration préfectorale de l'époque. En remerciement, quelques habitants jaloux l'accusèrent de dévoyer les eaux de la commune pour son usage personnel. Et comme de nos jours : calomniez, calomniez... il en restera toujours quelque chose... Il n'y a jamais de fumée sans feu... Pauvre Gervais ! La commune par la suite a quand même donné ton nom à l'une de ses rues !



Les sources du Chenet alimentaient la mare dite de *La fontaine Bouillante* car son eau était douce et chaude et un peu plus en dessous se trouvait une mare appelée *Le Trou à Madeleine*. Les femmes venaient encore y laver leur linge en 1826. Les lavandières veillaient parfois près du point d'eau pour se réserver les meilleures places. Ces veillées furent l'occasion pour les garçons à de bonnes blagues pour effrayer ces craintives Bessancourtoises. Qui était Madeleine ? Une sage et laborieuse Bessancourtoise ou une dévergondée notoire ? Personne ne le sait. Le lieu fut par la suite vendu à un riche bijoutier parisien, qui y aménagea sa résidence de loisirs.

A l'époque de Gervais, les sources formaient de petites mares qui étaient utilisées par la population : la mare des Clotins, la mare des Prés-hauts, la mare des Chenets. La mare des Champs-Boisson et celle des Malmonts n'étaient pas utilisées.

Mais comme dans toute la région, les mares servaient aussi au rouissage du chanvre qui était nécessaire pour la confection des vêtements. Ces mares polluées et puantes durent être comblées.

La source des Prés-Hauts alimentait la fontaine des Cours-Jean ; celle des Chenets la Fontaine Bouillante ; celles des Clotins et des Gots alimentaient la Grande-Fontaine (actuellement le lavoir).

Il y avait quatre puits dans le village de Bessancourt. Le premier impasse du Maître Charles, le second «à l'angle de la route» qui fut comblé vers 1838 à cause de l'impureté de ses eaux, le troisième est le «Petit-Puits», dont la présence est attestée depuis 1567 et le quatrième est le «Grand-Puits du Carrefour».



Le *Grand-Puits du Carrefour* datait de l'origine du village, soit des années 1200 à 1300. Son eau considérée comme inépuisable y était très dure et ne dissolvait pas le savon. En 1865, par une souscription de 200 francs, les habitants le firent fermer et recouvrir d'une pompe.

Le *Grand-Puits du Carrefour* n'était pas la seule source en eau du village au Moyen-âge. La source de *La Calinotte*, qui était fraîche, douce et limpide était amenée par des aqueducs en pierres sèches depuis la côte des Balicots jusqu'à la rue Madame où elle était stockée dans une auge en pierre de taille où s'abreuyaient les chevaux et les vaches de passage. Cette auge de 1300 litres existait encore au milieu du XIXème siècle.

En 1825 grâce à un don de 1.200 francs du prince de Condé, Alexandre Jacquin put faire construire les deux réservoirs de La Grande Fontaine. Ils alimentaient depuis les sources des Clotins et des Gots les deux lavoirs du pays et les fontaines publiques de la place de l'église, de la rue Saint-Protas et le bassin de la rue de Pontoise.



Enfant, j'aimais beaucoup tourner la manivelle et faire couler l'eau de cette vieille fontaine sur la place de l'église...A l'opposé de la flèche, sur la façade de la mairie, il y avait un bouton qui commandait la sirène d'alerte pour les pompiers...Mais Maurice Delarivière veillait. Et gare à celui qui s'y risquait ! Une autre époque...car ce garde-champêtre-pompier était très apprécié de tous les garnements du pays !

D'autres fontaines publiques étaient réparties dans le village. Elles étaient alimentées par des canalisations souterraines depuis les sources des Rôtis, des Courts-Jean, de La Chevée, des Chanots.



Superbe fontaine à piston qui se trouvait au 1 de la grand-rue à Bessancourt

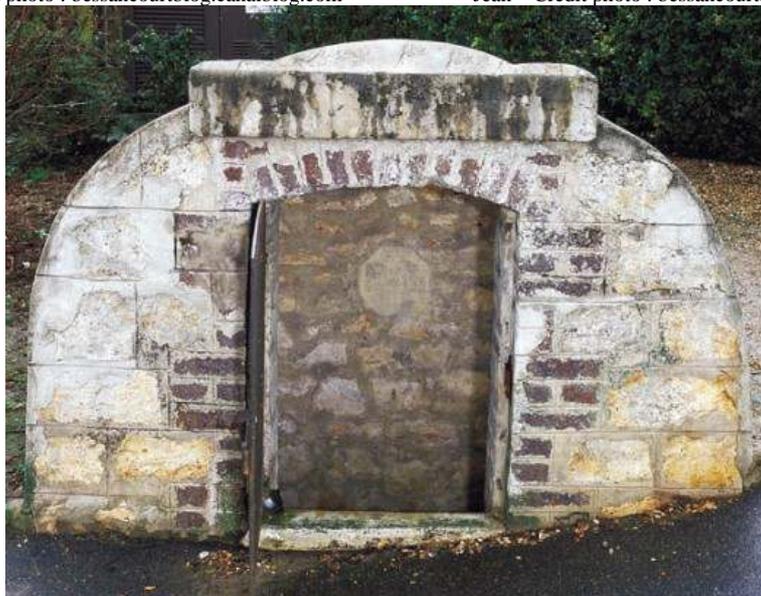
Il en reste encore quelques traces visibles, hélas pour peu de temps encore, car la municipalité du village ne semble pas soucieuse d'en préserver la mémoire.



Vestige de l'ancienne fontaine à l'angle de la grande-rue et de la rue Saint-Protais – Crédit photo : bessancourtblog.canalblog.com



Fontaine rue du haut-Terre, alimentée depuis la source des Cours-Jean – Crédit photo : bessancourtblog.canalblog.com



Autre vestige d'une ancienne fontaine dans la rue du Haut-Terre. Comme la précédente, elle était alimentée par la source des Cours-jean. Crédit photo : Topic-topos.com

Au début du XIX^{ème} siècle, les eaux des sources venant du coteau s'écoulaient dans le thalweg parallèlement à l'actuelle grand-rue. Elles formaient un ruisseau coulant dans tout le village : le Menluce. Ses eaux étaient toujours salies par les immondices, les déchets, les impuretés et les bactéries provenant des eaux d'infiltration du cimetière qui se trouvait alors devant l'église. Ce ruisseau débordait pendant les orages et pendant les gelées d'hiver, rendant la grand-rue impraticable. Par compensation, les habitants avaient l'eau courante à leur porte, pouvaient s'y laver et y faire boire leur bétail. Le ruisseau se terminait dans la plaine sablonneuse, au-delà du village, où il formait une mare d'eau croupie dont les laveuses peu susceptibles se contentaient.

La fontaine des Cours-Jean

Comment décrire mieux que par ces quelques mots d'Emile de Girardin, l'un des sites les plus plaisants du village : la fontaine des Cours-Jean :

«C'est encore un de ces lieux poétiques où l'on voudrait rester de longues heures, en laissant flotter son esprit de la méditation à la prière. Mais hélas ! La source n'est pas assez solitaire. Son eau étant réputée la meilleure du pays, à chaque instant on y vient puiser. Je ne sais pas même si, à certains jours de la semaine, on n'y lave pas du linge ! Pauvres naïades(8) du Courjean ! Et toutefois, coulant à mi-côte au milieu de champs de groseilliers dont les perles blanches ou rouges font valoir le sombre feuillage, au pied d'un noyer magnifique où doivent certainement venir s'asseoir le devin et le rabouteur du village voisin, que son aspect est enchanteur et son murmure charmant!».

Elle serait aujourd'hui inaccessible, car située au bout d'un chemin dont l'accès aurait été bloqué par la mairie.



BESSANCOURT. — Fontaine des Cours-Jean (Sources)

Lévy, éd., Bessancourt

Beaucoup d'auteurs savants ont étudié l'origine étymologique du chemin des «Cours-Jean» près duquel était cette fontaine. J'aime bien la proposition suivante, bien qu'elle soit peu probable. Le mot viendrait de la déformation d'aller à «La cour de Jean». Cela mérite quelques explications : Jean serait le roi Jean II le Bon. Des chartes du XIII^{ème} et du XIV^{ème} siècles, signées de Taverny par Philippe-le-Bel et par Philippe-le-Long, prouvent que les rois de France jouissaient d'une résidence privée sur le coteau entre Taverny et Bessancourt.

L'histoire rapporte également que Jean II le Bon, fils de Philippe VI de Valois auquel il succéda, y serait tombé malade en 1335. Les religieux de Saint-Denis s'y seraient rendus par trois fois, nu-pieds, portant leurs plus précieuses reliques qu'ils laissèrent là quinze jours durant pour implorer la guérison du prince ; guérison que du reste ils obtinrent.

Nos Bessancourtois montaient donc par ce chemin à la Cour du roi Jean, d'où ce terme des «*Cours-Jean*».

La fontaine des Cours-Jean fournissait l'une des eaux les plus pures du village et les habitants de Taverny y venaient même chercher leurs eaux de boisson.

Elle fut nettoyée et remise en état en 1862. Un conduit en pierres sèches fut construit en 1867 pour amener l'eau par le chemin des Cours-Jean, dans un regard d'attente.

Les finances de la commune à l'époque ne furent pas suffisantes pour acheminer l'eau plus bas, dans le village. Le débit mesuré de cette source était alors de 14.400 litres par jour.

L'ancien maire Gervais Jacquin estimait la production des sources du village à cent mille litres par jour. Il envisageait même d'en mettre une partie en concession, comme à Saint-Leu la Forêt. Cent mètre-cubes d'eau de source par jour, actuellement traités comme un déchet et jetés à l'égout!

La fontaine pastiche de la rue de l'Est

Comme à Béthemont, la commune de Bessancourt fait dans la décoration. Elle a fait édifier en 2006 ce faux puits, à l'angle de la rue de l'Est et de l'avenue de Paris, près du feu tricolore. Entourée de bacs à fleurs, ce puits donne un petit aspect propre à l'endroit. Est-ce un premier pas vers une conservation du patrimoine fontainier communal... Rêvons!



Crédit photo : bessancourtblog.canalblog.com

Les fontaines de Frépillon

Jusqu'au XX^{ème} siècle, Frépillon manqua d'eau et cette question de l'eau y était récurrente depuis les temps les plus reculés. Les mesures particulières furent toujours prises dans ce village pour y assurer la conservation des eaux de sources, des puits et même le stockage de l'eau de pluie.

Le 29 pluviôse de l'an XII, la commune fit l'acquisition d'un terrain provenant de la veuve Monchey, pour pérenniser le regard public qui se trouvait en-contrebas. Le 25 messidor de l'an XII, considérant que le volume de l'eau de la fontaine diminuait au point de ne pouvoir

suffire pour abreuver les bestiaux, la commune fit interdire d'y puiser de l'eau et ce, de jour comme de nuit...

Le 13 juin 1839, une dépense de 1.358,70 francs fut votée pour alimenter la fontaine publique du village par des conduits en plomb.

Le 13 mai 1875, un bassin fut construit autour de la fontaine de l'église pour que les animaux puissent s'y désaltérer.



La belle fontaine publique sur l'abreuvoir de la place de l'église a été remplacée par une superbe borne incendie de couleur rouge vif ! Les arbres et la pompe à main ont également disparu... non, il reste **un** arbre...mais pour combien de temps ?

En 1875, le conseil municipal votera un budget 769,74 francs pour la réparation des fontaines et une somme de 2.080, 26 francs sera mise de côté pour la construction d'un lavoir. Il faudra attendre 1882 pour que le conseil vote sa construction et emprunte à cet effet 2.496,80 francs le 20 février 1881.

Le 16 septembre 1880, la commune intentera un procès à la Compagnie des Eaux pour la restitution de la sente du Vivelet, qui est bouchée par un treillage. Cette même année, elle constatera que les fontaines ne fonctionnent plus.

La captation de la source des Saussayes sera approuvée en 1883, mais sa mise en œuvre ne sera effective qu'en 1891.



Heureusement sur la place de la Mairie, la fontaine-abreuvoir de 1875 a été conservée avec son bassin octogonal en pierre, au milieu duquel se dresse un réverbère en fonte avec figurine incorporée au socle. Elle remplace le chérubin en bronze qui avait été volé.

Le puits communal

Au village, le manque d'eau récurrent en période de sécheresse amena la municipalité à refaire les captages et les canalisations qui alimentaient les fontaines publiques depuis la source des Saussayes sur le coteau de la butte des Malmonts. Les devis furent approuvés le 7 juillet 1883, mais les travaux ne seront réalisés qu'en 1891. Ils coûteront 7.300 francs. Pourtant cette source ne fournira pas un débit suffisant aux besoins des habitants.



Au-dessus : le bâtiment machinerie du puits communal vers 1914. Il se situait dans la forêt, en direction de Bessancourt, à la croisée de la sente du diable et du chemin du moulin. Il a été démoli. Au-dessous, sur le même emplacement : vestiges des anciens réservoirs d'eau potable alimentés par l'usine des eaux située un peu plus haut et qui ont remplacé le puits communal.



La question vitale de l'eau décida alors la municipalité à investir dans un puits artésien, dont le forage, réalisé en 1904-1905 par les ingénieurs Portet et Bernard, allait puiser l'eau dans la nappe aquifère des sables du Soissonnais (nappe du Lutétien-Yprésien) à 132 mètres de profondeur. Surexploitée depuis le XVIII^{ème} siècle, cette nappe qui avait engendré un vaste cône dépressionnaire de 25 m de profondeur dans les régions de Paris et de Saint-Denis ne rendit pas les services escomptés. Aujourd'hui, son exploitation ayant fortement diminué, elle est remontée de plus de 10 m et elle continue à remonter.

A partir de 1935 l'eau sera amenée progressivement par des branchements individuels dans chaque habitation.

Enfin, en 1909 à la limite de Frépillon et Bessancourt, 2 réservoirs semi-enterrés d'une capacité totale de 11.700 m³ furent construits. Ils permettaient l'acheminement par la Compagnie des Eaux, de l'eau de l'Oise puisée à Méry.

En 1926 il sera adjoint à cette réserve d'eau, une usine de pompage qui sera rénovée partiellement en 1970 et qui alimentera plus de 54.000 habitants répartis sur Taverny et Saint-Prix.



Réservoirs et usine de pompage construits par la Compagnie des Eaux en 1909, à la limite de Frépillon et de Bessancourt.

En 2009 la vétusté des ouvrages, affaiblis et fissurés, ainsi que la nécessité d'améliorer et de sécuriser le fonctionnement des installations, conduisirent le Syndicat des Eaux d'Ile de France à une reconstruction complète de cet ouvrage, qui comporte maintenant :

- 2 réservoirs semi-enterrés, de 3.000 m³,
- 2 usines de pompage alimentant les réseaux de Saint-Prix et de Taverny,
- 1 usine de secours qui assure l'alimentation immédiate et sûre du réseau de Saint-Prix en cas de panne EDF ou en cas d'incendie.



Domage qu'il ait fallu abattre cet ancien patrimoine architectural (en haut et au milieu) pour y construire cette usine ultra-moderne.
Crédit photos : SEDIF et bessancourtblog.canalblog.com

La Vieille fontaine

Tous les vestiges concernant les fontaines publiques du village n'ont pas encore disparu. Il reste encore le réservoir de cette ancienne fontaine, situé sur le chemin du grand sentier, près de la rue de la Vieille-Fontaine. Souhaitons qu'un jour il puisse être restauré et que l'eau de source qui y coulait des Malmonts puisse de nouveau faire la joie des habitants du village.



La Vieille Fontaine située à la croisée du chemin du Trou de Monsieur et des Saussayes et du chemin du moulin, que l'on voit sur cette carte postale sur la gauche des personnages. Au XVII^{ème} siècle, M. Pelletier, dessinateur de jardins et seigneur d'une grande partie de la paroisse, fit capter au bas du coteau de Malmont les eaux de la Vieille Fontaine pour les conduire jusqu'à sa propriété située au sud du village.

Les fontaines de Béthemont

L'eau est partout dans le petit village de Béthemont, qui a su conserver son caractère rural et son patrimoine agricole, malgré l'expansion exponentielle de l'urbanisme de la région parisienne.

Il est traversé par :

- Le ruisseau des fonds qui devient ensuite le ru de Montubois,
- Le ruisseau du lavoir qui devient ensuite le ruisseau des Coûtumes et qui se jette dans le ruisseau de l'Etang de Chauvry.

Le village possède également 2 fossés souvent emplis d'eau : le fossé du Trou du Seigneur et le fossé du Trou du Crin.



Le ru du Montubois



La mare du verger des Perruches, chemin de la Pierre Magdeleine



Le ruisseau du Lavoir

La fontaine du lave-sabots



Le village possède une curiosité devenue assez rare dans notre région : un lave-sabots, qui permettait aux paysans de ne pas salir les chemins du village lorsqu'ils rentraient des champs ou des prés avec leurs animaux.

A côté de cette curiosité se trouve une fontaine publique avec tête de lion forgée et un abreuvoir massif, taillé dans du granit. Elle date du XIX^{ème} siècle. Sa présence est notée sur le cadastre napoléonien de 1833.

La fontaine du lavoir

Lors de la remise en état du lavoir public, la commune de Béthemont n'a pas oublié de faire restaurer la petite fontaine de pierre entourée d'un encorbellement en briques, qui se trouvait à l'extérieur.

Le montant des travaux, y compris réfection du lavoir étaient de 6.027 € dont 80% ont été subventionnés hors commune. Tout ceci pour dire que la conservation de notre patrimoine hydraulique n'est pas hors de portée financière de nos communes.

Ce n'est pas l'argent qui manque, mais la volonté !



L'ancienne pompe à eau



BETHEMONT — La Pompe

Collection Landry à Béthemont



L'ancienne pompe à eau vétuste au croisement de la rue de la Croix Frileuse et de la rue de la Vieille France a été supprimée. Elle a été remplacée par une fontaine publique neuve. Le puits à droite et sa pompe à main sont décoratifs.

Les fontaines de Chauvry



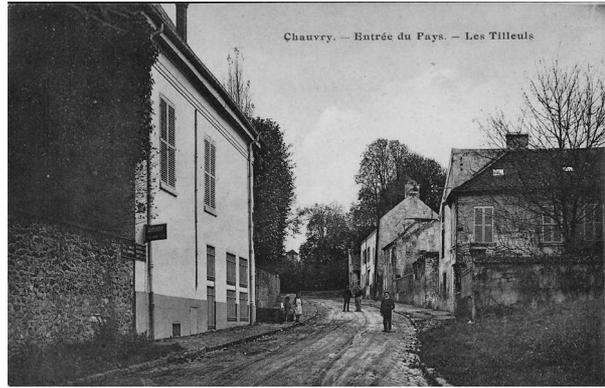
Carte dressée par M. Schmit, dans sa Monographie des Instituteurs, figurant les «fontaines» de Chauvry. Par fontaine, il faut entendre sources. Elles donnaient naissance au ruisseau des Glaises sur lequel se trouvait le petit lavoir. Le ruisseau du Val ou de l'étang de Chauvry est bien figuré à l'Est du village, mais le lavoir du Bourbeton qui se trouvait à sa source n'y est pas mentionné. La fontaine des Belles Filles figurée sur le cadastre Napoléonien n'y figure également pas. L'ancien lave-sabots et son lavoir attenant n'étaient pas construits en 1899.

Crédit : ADVO

La fontaine du château

Les gens de ma génération se rappellent avoir vu jusque dans les années 1960 de longues files de personnes munies de leurs bidons ou bouteilles faisant la queue en attendant leur tour devant cette fontaine du château à Chauvry, avec son grand bac abreuvoir en béton. Son eau était réputée comme étant la meilleure de la région.

Les voitures en stationnement devaient certainement déranger quelques personnes, puisque l'eau de cette fontaine fut d'abord déclarée polluée, puis coupée.



Chauvry – Route de l'isle-Adam. La fontaine était sur le mur des communs du château. Elle existe toujours, mais n'est plus alimentée. L'eau de cette fontaine était un don de jouissance accordé aux habitants de la commune par la comtesse de La Malassais avant la Révolution.

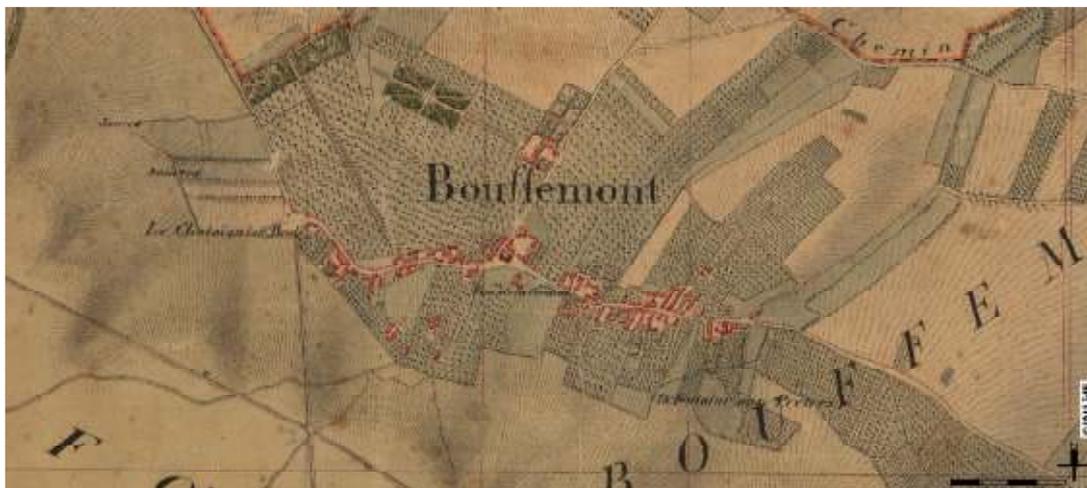
La fontaine de la mairie



Ancienne fontaine publique qui existait sur le mur de la mairie.

Les fontaines de Bouffémont

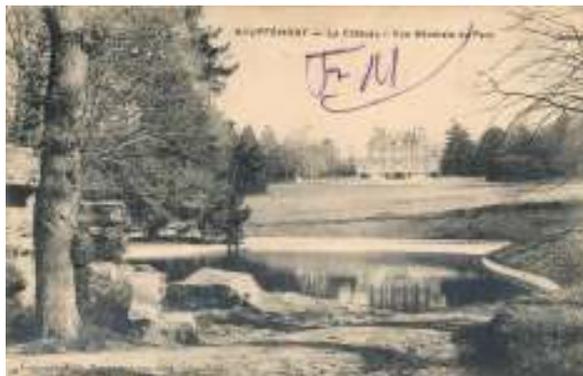
Depuis 1929 et l'installation de l'eau courante, plus aucun Bouffémontois n'est privé d'eau. Il n'en a pas toujours été ainsi malgré la présence de trois sources provenant de la forêt sur le sol de la commune : la source du Gué Houblon, la fontaine du Bosquet, la fontaine des Prêtres. Il fallait aller puiser l'eau aux fontaines publiques et elle a souvent été convoitée par les intérêts particuliers des puissants et des riches horsains, aux XVIIIème et XIXème siècles.



Extrait de la carte d'Etat Major au 1/10.000ème dressée entre 1818 et 1824. On peut voir la position des principales sources et des fontaines.

Jusqu'à la Révolution, il n'y avait qu'une seule et unique fontaine au village, la fontaine de la Coudraie. Elle était située au pied de l'Eglise. En 1792, elle était en très mauvais état et avait besoin de réparations. Les habitants qui étaient très pauvres acceptent que le citoyen Juret, un riche propriétaire du village, prenne en charge le coût des réparations et de son entretien, si sa famille et ses descendants pouvaient bénéficier de l'excédent d'eau de la fontaine.

En 1832, Martin Vallée qui fut maire de 1846 à 1855, fit l'acquisition d'une terre située au lieu-dit *Le Prestre* qui possédait l'une des principales sources d'eau du village. Il réussit à convaincre la municipalité de lui en accorder la propriété, sous condition d'y faire établir à ses frais une conduite et un petit abreuvoir et à entretenir le chemin qui y accède depuis le village. Ce même Martin Vallée accorda également à tous les habitants de la commune, l'usage à perpétuité d'un lavoir au lieu-dit *Le Bois Blond*.



Le château de Bouffémont appartient aux familles Vallée, Preigne, puis ensuite à la famille Empain. Trois générations d'Empain y séjournèrent pendant plus d'un demi-siècle, employant près des deux tiers de la population en domesticité et ouvriers agricoles. Un peu avant la seconde guerre mondiale, le château était ouvert au public, chaque année pour la traditionnelle remise de prix aux écoliers du village. Les habitants pouvaient observer dans le parc (à l'emplacement de l'actuel golf) de bien curieux animaux : autruches, zèbres, kangourous...

En 1846, Martin Vallée proposa de détourner dans sa propriété le trop plein de cette fontaine, qui rendait la route impraticable aux charrettes. Ces travaux d'assainissement permettront aux Bouffémontois de faire paver la rue principale du village (l'actuelle rue de la République) et en 1848 de faire construire une fontaine publique et une auge en pierre pour abreuver les animaux, à l'angle de la Petite Ferme (située au lieu-dit *Le Bout d'en Bas* et qui appartenait à Martin Vallée) afin que les habitants du milieu et du bas du village puissent aller y puiser leur eau. Dix ans plus tard les héritiers Vallée feront don aux habitants et à perpétuité du lavoir de la Petite Ferme. Comme pour Gervais Jacquin à Bessancourt, une plainte anonyme sera tout de même déposée à l'encontre de cette famille, accusée d'avoir volé les eaux du lavoir...

L'ancienne fontaine de l'église



L'ancienne fontaine publique a disparu et la place de l'église a été transformée en parking, ... Comme dans beaucoup trop de nos villages.

L'ancienne fontaine de la Petite Ferme



Ancienne fontaine de la Petite Ferme, car elle était attenante à l'ancienne ferme du château.
Elle a été construite en 1848 et a été remplacée par un lavoir, toujours existant.



Les fontaines de Domont



Extrait de la carte d'Etat Major au 1/10.000ème dressée entre 1818 et 1824. On peut voir la position des principales sources et fontaines.

Aux IX^{ème} et X^{ème} siècles, Domont n'était constitué que de quelques masures où résidaient des familles de bûcherons, ce qui en fait l'un des plus vieux villages du massif de Montmorency.

En 1098, il y est fondé un prieuré Bénédictin de l'ordre de Cluny et c'est à partir de cette époque que le village se développe et que les habitants regroupent leurs maisons autour du prieuré, de son église et de ses trois fontaines : la fontaine Jaune, la fontaine Berzilion et la fontaine Chaufour.

Pendant les siècles suivants, les Landri, les Montmorency, les Villiers, les Champluisant et les Gallardbois étendirent leurs possessions en acquérant les fiefs de Manines (1485) et de Cépoï (1627). Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, aucune construction n'occupera les pentes cultivées en dessous du village, ni les prés marécageux de la plaine.

La construction de la ligne de chemin de fer dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle allait orienter et transformer l'activité agricole du village vers l'arboriculture (la poire de Domont était très recherchée) et vers l'industrie avec la construction de nombreuses briqueteries.

Le 16 mai 1880, la commune missionne la Compagnie Générale des Eaux pour poser des conduites sous les voies communales permettant aux particuliers abonnés d'avoir accès à l'eau courante.

En échange, la CGE devra créer deux bornes-fontaines et deux bouches de nettoyage, donnant chacune gratuitement 1.000 litres d'eau par jour, pendant six mois, de mai à novembre pour ces dernières. Elles seront ouvertes deux fois par semaine aux jours et heures indiqués par l'autorité municipale. Lorsque les abonnements contractés à Domont par les habitants dépasseront la somme de 6.000 francs, la Compagnie établira gratuitement deux autres bornes-fontaines et deux autres bouches de nettoyage ayant le même débit. L'eau prise en cas d'incendie devait être fournie gratuitement.

En février 1900, les habitants du quartier de la gare s'insurgeront et lanceront une pétition car la Compagnie Générale des Eaux refusait de prolonger la canalisation d'eau potable pour l'alimenter.

Une solution pour alimenter ce quartier depuis les trop-pleins des sources communales, notamment celle de la Fontaine de la Boue, sera même étudiée.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, la poussée urbaine s'intensifiera très fortement. La construction d'ensembles HLM et de vastes zones pavillonnaires transformera durablement le visage de ce petit village, qui a maintenant perdu son caractère agricole et aussi, malheureusement presque toutes les traces de ses anciennes fontaines.

La fontaine Chaufour

Cette fontaine, qui n'existe plus, se trouvait à l'angle de la rue de Bretagne et de la rue du lavoir Philibert, sur un lieu-dit appelé La Fontaine de Cauffour. Elle devait se trouver à l'emplacement d'un ancien four à chaux, car le mot «cauffour» vient du latin «calcis furnus» qui signifie «four à chaux». Il fallait bien de l'eau pour noyer la chaux vive produite par la calcination du gypse afin d'en faire de la chaux éteinte, utilisée comme liant en maçonnerie. Alors, pourquoi ne pas retenir cette origine du nom.

La fontaine de la ruelle Prévost

Cette fontaine a disparu. La seule trace trouvée aux archives est un contrat datant de 1856, concernant l'échange d'un terrain contre la jouissance de cette fontaine pour la commune.

La fontaine de la Boüe

Cette fontaine se trouvait avenue du 8-Mai 1945. Il n'en reste plus trace, sauf aux archives de Domont, par un devis de travaux. La Boüe désignait un chemin allant du village vers le pont

de Montmorency, c'est-à-dire l'actuelle avenue Jean-Jaurès. La ruelle de la Boüe était l'actuelle rue Voltaire.

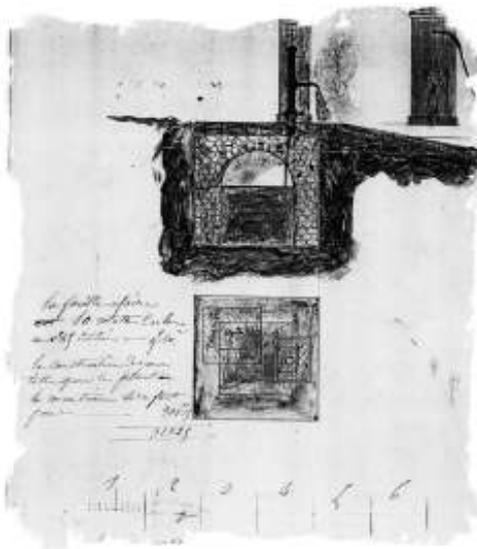
La fontaine du Berzilion ou du Beursillon

Toutes les anciennes fontaines de Domont n'ont pas disparu. Il nous reste celle du Berzilion, aujourd'hui appelée Beursillon, qui est soigneusement dissimulée au fond de la petite impasse partant du chemin du Beursillon.



Fontaine du Beursillon, au bout d'une impasse partant du chemin du Beursillon – Crédit photo : P. Poschadel

La fontaine Jaune



Extrait du descriptif des travaux de 1850 pour la fontaine Jaune : creusement et maçonnerie d'une citerne enterrée de 10 mètres-cubes, fourniture d'une pompe en cuivre et de tuyaux en plomb. Crédit photos : Archives municipales de Domont et Google Map

Cette fontaine a totalement disparu. En superposant les cartes actuelles et les indications portées sur la carte d'Etat-major de 1818-1824, la fontaine jaune devait se trouver au croisement de la rue de la République et de la rue de l'Ouest (12).

Cette fontaine était réputée pour fournir l'eau la plus pure et la plus fraîche de tout Domont. Son nom provenait certainement de la couleur de ses eaux qui étaient troublées par temps de grosses pluies par les alluvions d'argile.

La fontaine de l'ancienne mairie



Cette fontaine publique n'existe plus. Elle était située près de l'ancienne mairie, aujourd'hui Bibliothèque municipale, ... et fort à propos, juste devant le local de remise de la pompe à incendie !



Crédit photo : P. Poschadel

Fontaine du Prieuré

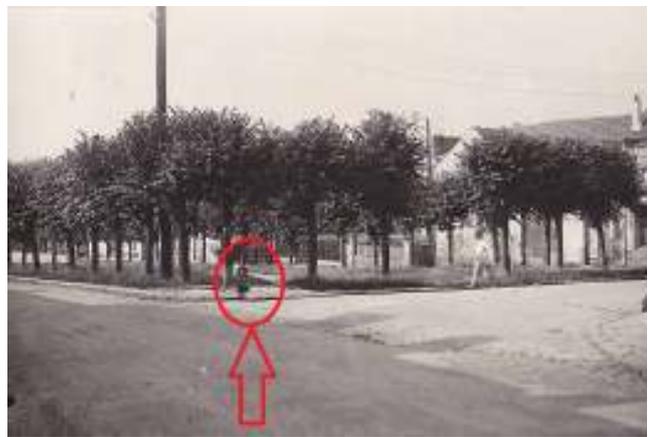
Cette fontaine était située sur le mur de la propriété achetée par Sigismond Glandaz, qui fut le premier Président de la Cour de Cassation, pour se faire construire le château du Prieuré dans les années 1870-1880. La propriété fut achetée par la municipalité en 1946. Elle en fit sa nouvelle mairie en 1952.

Le mur et la fontaine n'existent plus.



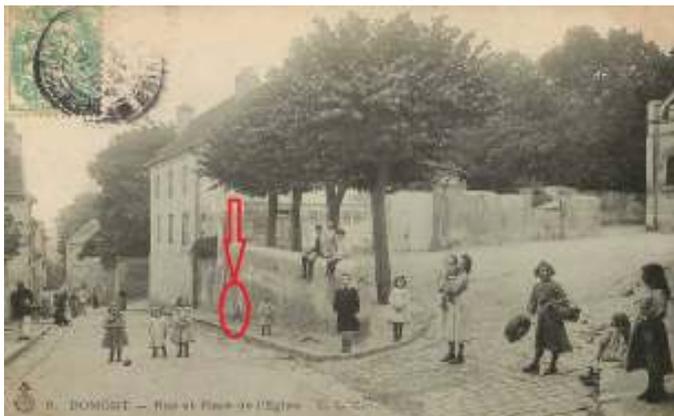
Rue de la Mairie, le mur du Prieuré et la fontaine ont été rasés. L'ancien Café-Billard-Epicerie «A l'espérance» existe toujours.

La fontaine de la place du Friche



Domont – Place du Friche, aujourd'hui Place de la République – La photo de droite a été prise en 1951.

La fontaine de l'église



Là aussi, la fontaine a été rasée, pour être remplacée par un vaste escalier monumental et un panneau Stop.

La fontaine Prieur

La fontaine Prieur (13) se trouvait au lieu-dit «Domont-village», à la hauteur du n°22 de la rue Jean-Jacques-Rousseau. On en retrouve la trace de nos jours et son emplacement est noté

comme élément patrimonial sur le plan d'urbanisme de la ville. Souhaitons que la municipalité puisse un jour la faire restaurer.



Fontaine Prieur, située au 22 rue Jean-Jacques Rousseau – Crédit photos : Archives municipales de Domont et Google Map.

L'urbanisation sauvage et la disparition des bornes fontaines

Entre les deux dernières guerres mondiales, suite à la facilité de son accès avec la capitale grâce au chemin de fer, une partie du village se transformera en «village dortoir». La mutation urbaine débutera en 1924 par la vente de trente-cinq hectares entre la gare et le «vieux village» à trois sociétés d'Epargne. Elles divisèrent cet espace en 700 lots à construire, qui seront proposés à des familles modestes.

Ces débuts d'ouverture à l'urbanisation furent très difficiles, car ils séparèrent le village en deux clans qui s'opposèrent et se rejetèrent mutuellement. L'urbanisme des années trente précédait ou ignorait volontairement la législation. Après les lois de 1924, les spéculateurs fonciers vendirent leurs terrains par micro-parcelles pour éviter d'avoir à payer des travaux d'aménagement. Par exemple les sept lots de 400 mètres carrés aux Plâtrières, sur le coteau et cinq cents mètres à l'écart du vieux village, permettent au vendeur Emmanuel Lemoine de nier farouchement être un lotisseur.



Il a acheté un terrain déjà découpé par un cultivateur de Domont et le revend en l'état : *«Je ne suis nullement lotisseur, je n'ai pas créé de lotissement ; je suis simplement un ouvrier manuel et publiciste par occasion, mais rien d'un mercanti»*, écrit-il au maire pour rejeter sur la municipalité tous les frais des travaux d'aménagement de son opération immobilière. Cet urbanisme sauvage, frise souvent l'inhumain, comme en témoignent Gilberte Herlin et Jean Lecuir dans leur ouvrage *Promenade dans Domont hier, aujourd'hui* : *«Au début il n'y avait ni eau courante, ni gaz, ni électricité, ni rues. On allait chercher l'eau aux puits jusqu'à la construction du château d'eau de la rue Parmentier, en 1935»*.

L'adduction d'eau de Méry sur Oise permettra d'alimenter en eau courante ces nouveaux quartiers, mais les dernières bornes fontaines du village ne disparurent qu'en 1956.

LES LAVOIRS, LES ABREUVOIRS, LES LAVE-SABOTS

Longtemps la lessive s'est faite sur une pierre inclinée ou une simple planche et sans abri, au bord des mares ou des rus qui descendaient de la forêt.

A la fin du XVIII^{ème} siècle un besoin d'hygiène se fait sentir en réaction aux épidémies de fièvre typhoïde et les premières constructions de lavoir apparaissent. Le mouvement s'amplifie avec la loi du 3 Février 1851, qui vote un crédit spécial aux communes pour subventionner à hauteur de 30 % la construction des lavoirs.

Les lavoirs sont les témoins des grands et des petits moments de nos villages. Ils nous rappellent une époque révolue et le dur labeur qu'y effectuaient nos arrière-grands-mères.



Crédit photo : 3C théâtre

Avec les estaminets où les hommes se rencontrent, le lavoir devient le lieu où les femmes de nos villages se retrouvaient une fois par semaine ou plus. Elles échangeaient dans leurs papotages les toutes dernières nouvelles du village, voire celles de la région. Si parfois, le lavoir était le lieu où elles réglait leurs comptes entre elles, c'était aussi un lieu joyeux où elles riaient et même chantaient.

L'utilisation des lavoirs a été progressivement abandonnée au XX^{ème} siècle.

A partir de 1950, ils ont cédé la place à la machine à laver, bien plus pratique et moins fatigante. Ils ont été oubliés, puis rasés.

Dans ceux conservés et désertés, vous n'entendrez plus que le bruit de l'eau. Elle coule, mais personne ne lui parle, ni ne la regarde. Elle court et sa limpidité n'est plus troublée de traînées savonneuses.

Qui se souvient aujourd'hui de nos grands-mères, les lavandières ?



Jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, dans nos campagnes, les tracteurs étaient remplacés par des chevaux ou des bœufs, tirant charrues ou tombereaux.

Le lait et la viande provenaient exclusivement d'animaux élevés dans les prés et dans les fermes du village. Tous ces animaux défonçaient les routes et les chemins. Pendant l'ancien-régime, ils devenaient même très souvent inutilisables pendant la mauvaise saison, c'est à dire pendant plus de six mois par an.



Dans nos villages, les mares, les étangs et les fontaines servaient très souvent d'abreuvoirs pour les animaux domestiques.
A gauche : troupeau de moutons s'abreuvant à l'étang de la Chasse.- A droite : vaches s'abreuvant à la fontaine de Vaucelles.

Pour donner à boire à leurs animaux, les habitants des paroisses et communes firent aménager leurs étangs et firent édifier des abreuvoirs autour des fontaines publiques. Et pour éviter que les rues des villages ne soient transformées en bourbiers, elles firent édifier des abreuvoirs-lave-sabots aux entrées des villages. Au XX^{ème} siècle, à l'heure de la voiture et du train, ces équipements inutilisés ne furent plus entretenus. Devenus vétustes, ils furent détruits. Nous avons quand même la chance d'en conserver trois dans les villages entourant le massif forestier de Montmorency. Peu de collectivités ont été sensibilisées à leur conservation et à leur grande valeur en tant que patrimoine rural.



A Domont, cet abreuvoir- lave-sabots a été remplacé par une placette avec une magnifique pergola en bois... peu typique de notre région!
Il était cependant attaché à une terrifiante histoire judiciaire, racontée plus loin dans le paragraphe sur les abreuvoirs-lave-sabots de Domont.



Il était habituel de voir les troupeaux sillonner les rues de nos villages : ici Chauvry et Saint-Prix. Mais les anciennes cartes postales montrent qu'il en était de même pour des villes comme Enghien ou Argenteuil...



A Villiers-Adam, le lave-sabots de la rue Victor Hugo a été remplacé par trois places de parking,... indispensables en «centre-ville» ?



Une image sympathique et rafraîchissante que nous ne verrons plus dans nos petits villages... Pour jouer, les enfants du siècle dernier bénéficiaient gratuitement d'un équipement collectif fort coûteux maintenant : une piscine-patinoire !

Montlignon

Le lavoir

Ce grand lavoir couvert se trouve... rue du Lavoir. Son bassin rectangulaire est situé largement au-dessous du niveau de la rue. Il est alimenté en eau par une dérivation prise sur le ru du Bois-Corbon.



Le bâtiment en briques est ouvert côté rue. Son mur Est est percé de fenêtres en plein cintre pour laisser entrer le jour. Sur son mur Ouest, on peut encore y voir les barres en bois servant à étendre le linge et un support mural pour y accrocher les ustensiles des lavandières : hottes, augets, battoirs, planches....

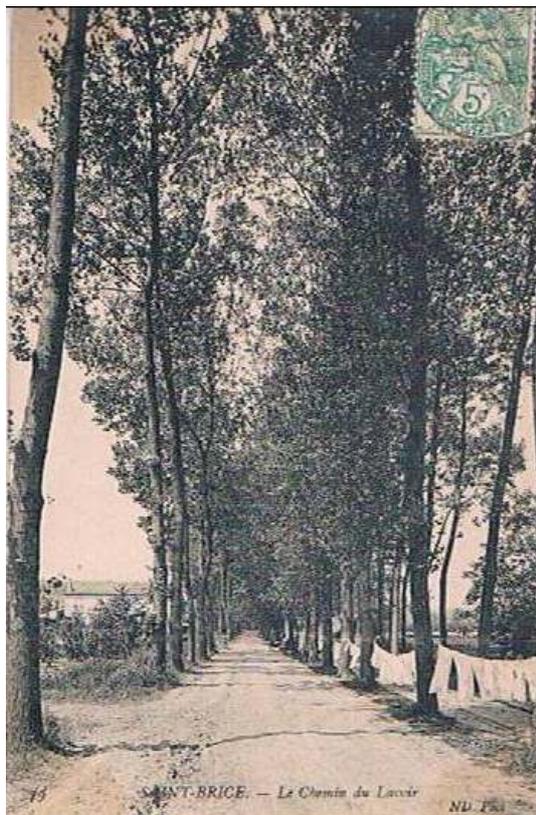
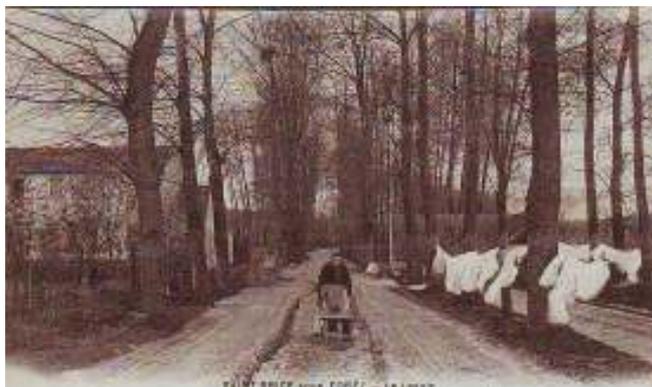
Il a été entièrement restauré en 2012.



Crédit photos : Association lavoirs de France

Saint-Brice-sous-Forêt

Les lavandières de l'ancien lavoir



L'ancien lavoir communal se trouvait à l'angle rue de la Forêt et de la rue de la Planchette. Il était alimenté par le ru des Champs qui descend de la forêt de Montmorency. Il fut démoli dans les années 1960.

Dans notre région de culture et de maraîchage, la terre ne suffisait pas à faire vivre une famille non propriétaire de son lopin de terre. Le niveau de vie des habitants aux XVIIIème et

XIX^{ème} siècles était des plus faibles. Les hommes travaillaient en plaine, dans les champs, du printemps à l'automne. L'hiver, ils montaient en forêt pour aller faire du bois, des treillages, des cerclages et des tonneaux ou du charbon de bois.

Aux beaux jours, les femmes travaillaient comme les hommes dans les champs. Pendant la mauvaise saison, elles faisaient des perles ou de la dentelle. Mais il y avait une industrie fort lucrative pour toutes : la garde d'enfants ! Les conditions sanitaires en ville étaient déplorables et la mortalité infantile y était endémique. Saint-Brice était situé sur la grande route qui menait de Paris à Beauvais. Les parisiens un peu fortunés avaient pris l'habitude de mettre en nourrice leurs bébés dans nos campagnes. Ils venaient visiter leur progéniture les fins de semaine chez les nourrices.



La garde d'enfants était ainsi devenue une véritable industrie pour nos arrière-arrières-grands-mères!

Ces parisiens avaient également trouvé fort pratique de profiter de cette main d'œuvre peu chère et demandeuse de travail pour y venir faire laver leur linge de maison. Au début, ils apportaient leur linge sale en fin de semaine et retournaient à Paris la semaine suivante avec leur linge propre. La visite aux enfants était rentabilisée par ce double usage. Les voitures à chevaux des Messageries

passaient chaque jour. Très vite, il s'établit un service journalier de livraison de linge entre la capitale et le lavoir communal, qui fut le siège d'un véritable poumon économique non seulement pour les Saint-Briciennes, mais aussi pour une grande partie des ménages ruraux de nos vallées. C'est aussi peut-être la raison pour laquelle vous retrouverez par exemple trois lavoirs dans le seul petit village de Chauvry !

Saint-Prix

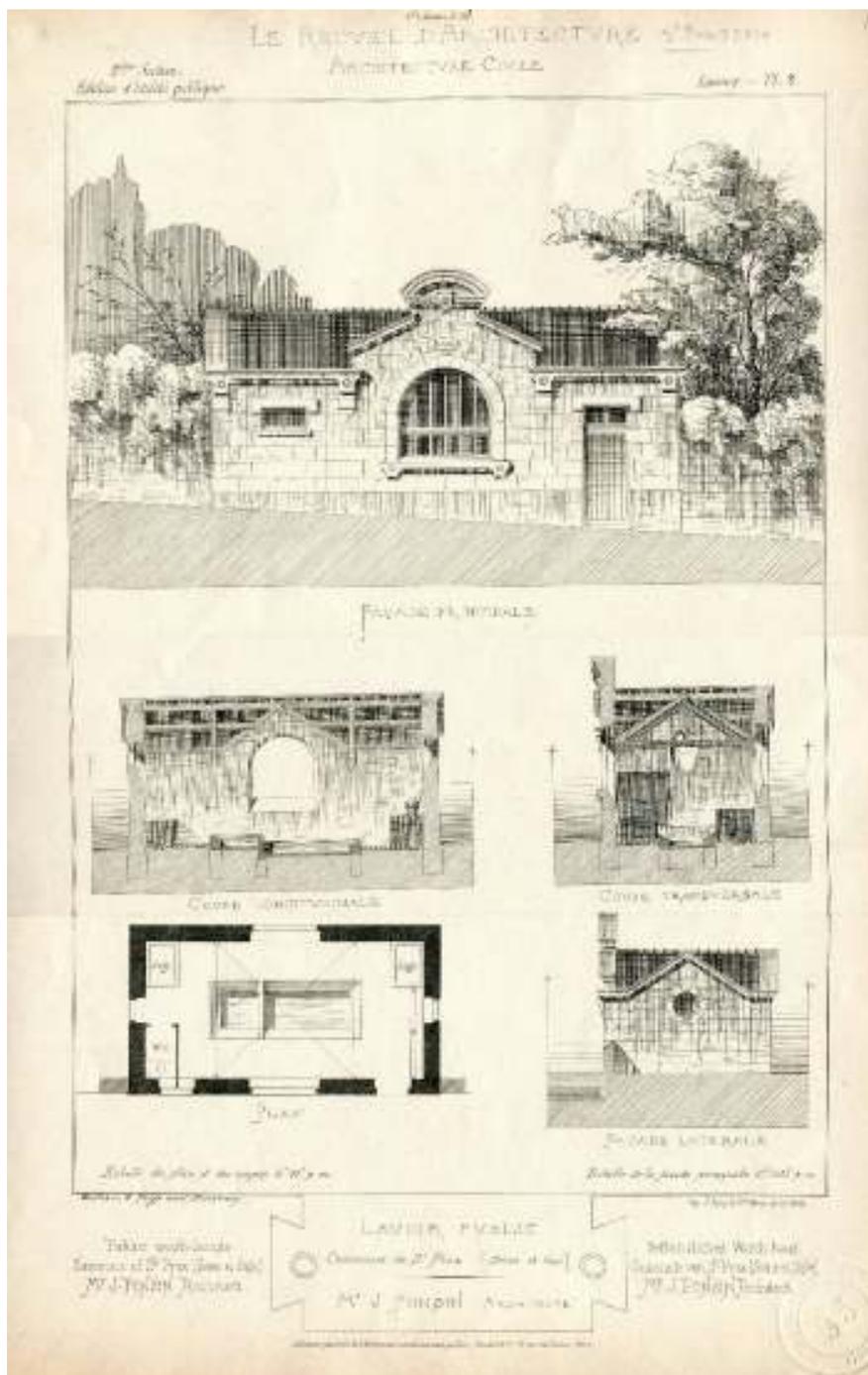
L'ancien lavoir de la rue de Rubelles

L'ancien lavoir communal se trouvait dans la rue de Rubelles, en contrebas de la place de la République. La municipalité a comme projet de le reconstruire un peu plus bas que son emplacement d'origine, à l'angle de la rue de Rubelles et de l'avenue du Parc.



L'ancien lavoir public se trouvait en contrebas de la place de la République, à l'angle de la rue de Rubelles et de la rue Léon Cordier.

Le musée de la ville possède le plan original de cette construction et nous l’a communiqué.

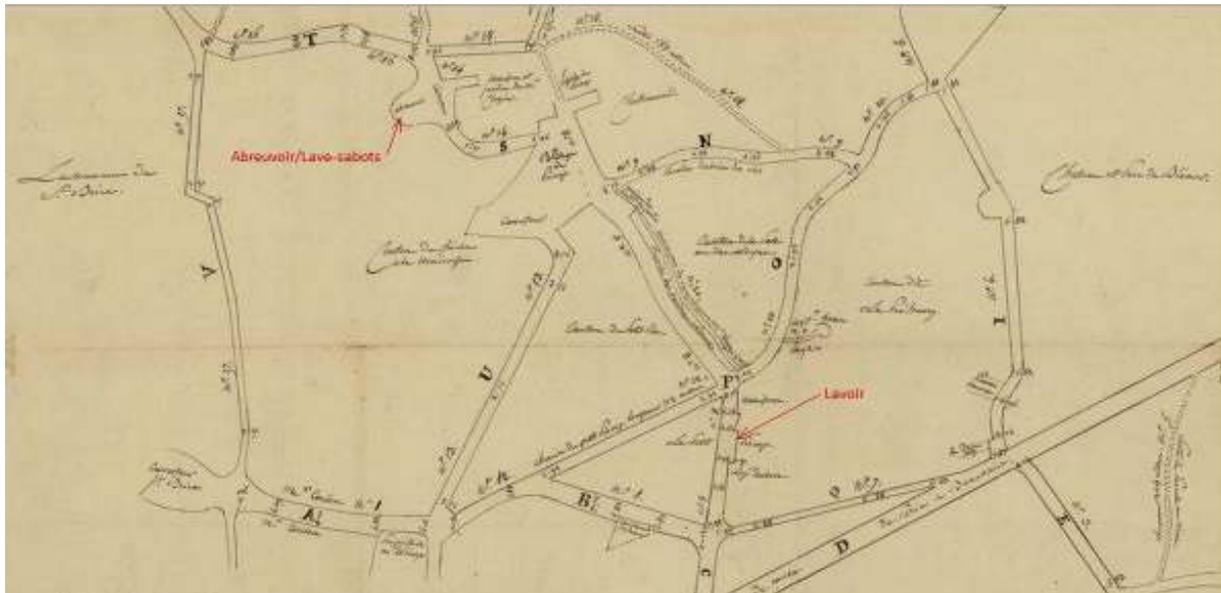


Plans du lavoir de la fontaine Commode de l’architecte J.Ponsin - Crédit image : Musée de Saint-Prix

Piscop

Situé en dehors des grands axes de circulation et de l’urbanisation intensive, le petit village de Piscop a réussi à conserver son patrimoine rural. Avec Béthemont-la-Forêt et Bouffémont, c’est le seul village de notre région à avoir réussi à conserver en parfait état son lave-sabots communal. Nous en félicitons les habitants et leurs élus locaux.

L'ancien lavoir était situé plus bas, à flanc de coteau, sur le chemin qui descendait vers la grande route de Paris à Beauvais.



Extrait du Plan des chemins vicinaux de Piscop dressé le 14 juin 1806 par Pierre-Antoine-Michel Thorigny. Crédit photo : BNF

Le lave-sabots

Un lave-sabots est un point d'eau dont le fond est entièrement pavé. Les animaux et les chevaux pénétraient entièrement dans l'eau afin de se rafraîchir et de se débarrasser de la boue et de leurs parasites après leur labeur.

Le lave-sabots de Piscop est l'un des seuls rescapés de notre région. Tous les villages ruraux en possédaient un au siècle dernier.



Le lave-sabot, en haut de la rue de l'abreuvoir à Piscop.

Le lavoir et sa fontaine

Implanté à l'Ouest du village, en bordure de la forêt, ce lavoir est alimenté par la source de la Fontaine. Ce lavoir a toujours été bien entretenu par la commune, bien que tombé en désuétude au fur et à mesure de l'installation de l'eau courante à domicile.



Source de la Fontaine et le lavoir de la Fontaine à Piscop en lisière de forêt.



A gauche : le lavoir de la Fontaine au siècle dernier.

A droite, l'ancien lavoir qui se trouvait en contrebas du village, rue du Petit-Saint-Brice. Ce dernier a disparu.

Saint-Leu-la-Forêt

Les anciens lavoirs de Saint-Leu

La rue du Ru tient son nom du ruisseau descendant de la colline. Après avoir fourni en eau un lavoir situé en bordure de la rue de St Prix, dont on peut toujours voir le bâti situé aujourd'hui dans une propriété privée, il alimentait le lieu-dit de Calmeta ou de La Chaumette, resté

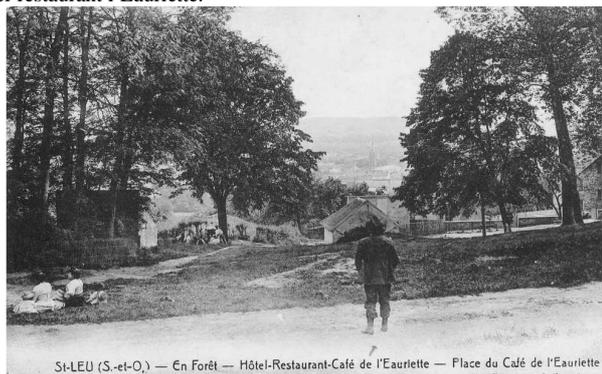
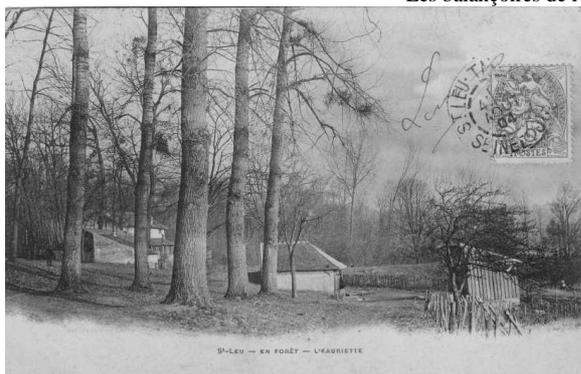
Saint-Leu contenant un demi-arpent ou environ, nous réservant néanmoins la faculté de disposer dudit terrain et de révoquer quand bon nous semblera la présente permission... »

La source rieuse qui jaillit en bas de la place, lui a certainement donné son nom.

En 1873, un réservoir de 300.000 litres fut construit pour alimenter une demi-douzaine de bornes fontaines et trois lavoirs. Le lavoir de l'Eauriette devint le rendez-vous des lavandières habitant le haut du village. Pour lessiver à l'eau claire, elles devaient gravir la colline avec leurs brouettes chargées de linge au prix de gros efforts. L'Eauriette était alors un lieu très fréquenté. On y trouvait même dans les années 1900-1925 un «hôtel-restaurant-café» appelé l'Eauriette, puis l'Eauriette-Ermitage. Il est occupé aujourd'hui par un centre équestre. Dans les années 1920 une très longue balançoire installée en face du restaurant faisait la joie des enfants. Les dimanches d'été, un manège de chevaux de bois se tenait sur la place.



Les balançoires de l'hôtel-restaurant l'Eauriette.



Place et lavoir de l'Eauriette dans les années 1904.

Entre les deux guerres, le lavoir tomba dans l'oubli... et en ruines. Il a été récemment reconstruit à l'identique. Il demeure, avec le lavoir de la rue de Saint-Prix, l'un des quatre lavoirs publics qui existèrent à St Leu : le lavoir de Boissy (à l'angle des rues Voltaire et de Boissy), le lavoir de la rue de St Prix et le lavoir de l'allée de la Paix.



Le lavoir de l'Eauriette restauré dernièrement. Le jardin qui l'entoure a fait l'objet d'un traitement paysager.

Le réservoir d'eau potable de la rue Kléber

Ce grand réservoir d'eau potable a été construit en 1873 pour assurer la distribution d'eau potable aux habitants. D'une capacité de 300.000 litres, il alimentait 6 bornes-fontaines et 2 lavoirs.

Ce réservoir était surmonté d'une curieuse pompe à pylône métallique dont ne subsiste plus que le socle dallé.

Le lavoir dit de l'Eauriette, situé juste derrière, était quant à lui autonome car alimenté de sa propre source.



Réservoir d'eau potable de 300.000 litres, face au 35 rue Kléber – Crédit photos : Francis Cahuzac

Taverny

Le lavoir Lady Ashburton



L'ancien lavoir a été transformé. Il abrite maintenant la société de boules de Taverny.

Sous Napoléon III, la proximité des vallées campagnardes de la forêt de Montmorency attira en masse les Parisiens fortunés qui s'y firent construire châteaux et maisons de plaisance. A l'époque, le signe distinctif de sa richesse se mesurait au nombre de fenêtres de sa maison ! A Taverny, le château de Rouen des Malais avait une centaine de fenêtre. Celui du Haut-Tertre qui fut acquis par l'industriel Godard n'en possédait que 47. C'est cet homme fortuné qui

ouvrit le village aux intellectuels et aux arts en accueillant dans sa propriété nombre de musiciens notamment, autour de son fils Benjamin, compositeur et soliste en vogue.

Le château de la Tuyolle était l'une des résidences de plaisance les plus belles et les plus imposantes, au sommet de son parc magnifique s'étalant sur le coteau au-dessus du hameau de Vaucelles. Y habitait une femme Britannico-Italienne assez excentrique, Lady Ashburton, née de Basano, duchesse de Grafton. Elle sut se concilier les habitants du village par ses largesses, dont il ne nous reste que la fontaine de la place de Vaucelles et un peu plus bas, le lavoir. Il serait injuste de ne pas mentionner également le club sportif omnisport «*Cosmopolitan-Club*», né de sa volonté de créer à Taverny une microsociété d'origine britannique : «*La colonie anglaise*». Ce club dont elle était la marraine existe toujours sous le nom de «*Cosmos*».

Bessancourt

Les anciens lavoirs de Bessancourt

Dans le village, chaque mare était aménagée pour que les femmes puissent venir y laver leur linge. Gervais jacquin, ancien maire du village témoigne de cet usage dans sa «*Monographie de Bessancourt*». C'est ainsi que nous apprenons que les eaux de la source du Chenet qui longeait le chemin de Taverny à Montubois formaient la source de *La Fontaine Bouillante*, dont les eaux ne gelaient pas en hiver. Cette fontaine était d'un usage fréquent avant la Révolution et était très en faveur auprès des lavandières du pays, qui y montaient des veilles pour s'en réserver les meilleures places.



Une autre source provenant également du Chenet, sous le chemin de Montubois formait une mare cylindrique dans laquelle on lavait jusqu'en 1826. A cette époque, un bijoutier de Paris, se fit construire sur le terrain une maison et la mare, appelée «*Le Trou à Madeleine*» fut transformée en pièce d'eau d'ornement.

Le ruisseau du Menluce prenait ses eaux dans les sources en haut du pays et traversait tout le village, puis allait se perdre dans les terrains sablonneux de la plaine «où il formait une mare d'eau verte, croupissant facilement, et dont certaines laveuses peu susceptibles se trouvaient satisfaites». Ces eaux furent ensuite canalisées par «la grande conduite», qui partait d'un regard placé en amont du lavoir de la grand-rue et qui alimentait en eau potable les pompes à main de la rue Saint-Protais, de la place et de la rue de Pontoise. Elles se déversaient ensuite dans un deuxième lavoir et un abreuvoir-lave-sabots qui avaient été construits en 1863, sous l'administration de G. Jacquin, et qui se trouvaient entre les chemins de Pontoise et de Pierrelaye. Le deuxième lavoir, non couvert était très fréquenté. Avant que ces derniers équipements ne soient construits, les paysans allaient faire baigner leurs chevaux dans les mares à Taverny ou dans l'Oise. On craignait, vu leurs positions, qu'ils manquaient d'eau en été, mais ce ne fut qu'exceptionnellement. Le maire avait fait don du terrain, de sorte que la construction ne s'était élevée qu'à 1.200 francs, provenant en grande partie de dons de particuliers.

Le lavoir de la Grande-Rue

Dans les temps anciens, en haut du village, sur la droite de la grand-rue, les eaux de la source de *La Grande Fontaine* formaient au sol, une longue mare où les femmes venaient laver leur linge sur des dalles en grès juxtaposées. L'été, quand les sources venaient à tarir, il y avait la queue et les femmes venaient de très bon matin ou même veillaient la nuit pour y retenir leur place.



Le lavoir, situé en haut de la grand-rue. L'eau qui y coule n'est plus potable, mais l'était jusque dans les années 80. On pouvait la boire et de nombreuses personnes venaient y remplir jerricans et bouteilles. Ce lavoir qui avait été construit en 1825, a été démoli en 1945. Laissé à l'abandon, ce reliquat de notre patrimoine rural ne mériterait-il pas une sérieuse restauration ?



En 1822, la municipalité fit étudier par M. Walkert, voyer à Pontoise, un projet de lavoir et de

conduites d'eau souterraines. La dépense était évaluée à 9.000 francs, ce qui fit hésiter la municipalité jusqu'en 1825. C'est à l'initiative d'Alexandre Jacquin, maire de l'époque et à un don de 1.200 francs que fit généreusement le prince de Condé à la commune, que ce lavoir put enfin être construit, ainsi que les regards de *la grande-fontaine*, captant les eaux de *la grande conduite* dont il a été question précédemment.

Ce lavoir pouvait recevoir trente personnes. Son eau provient de la source des Clotins. Elle y était amenée par des canalisations souterraines, exécutées essentiellement en 1862. Le débit d'eau était à l'époque de 10 à 12 litres par minute, soit 16.000 litres d'eau par jour. Elle s'écoulait préalablement dans un abreuvoir mural, dont le trop-plein alimentait ensuite le lavoir. Puis les eaux allaient se perdre en contrebas vers la forêt pour se jeter dans «L'abime» situé au fond d'un jardin de particulier.

L'abreuvoir de la Calinotte

L'eau de la fontaine Calinotte, arrivait par des conduits enterrés de pierres sèches de la côte des Balicots. Elle ressortait rue Madame sous une voûte construite en 1838. C'était la première fontaine amenée dans le village près des habitations, mais l'on ne peut dire à quelle époque. En 1860 on y construisit un grand réservoir en pierre de taille pouvant contenir 1.300 litres d'eau et devant l'on plaça l'auge qui était adossée aux murs de la propriété Becquet et où s'abreuvaient avant 1838 les chevaux et les vaches de passage.

Mam'zelle Calinote

Allegretto *mf* Air populaire

118

2	3	4
Elle s'en va à l'école, Ses bas à l'envers mis, Carabi;	Elle cassa une assiette, Son père se fâchant dit, Carabi;	Un jour, dans la campagne, L'orage la surprit, Carabi;
Où lui dit : es-tu folle ? Elle répond : que nenni ! Carabi,	Comment fais-tu, bête ? Bien vite elle répondit : Carabi,	En courant elle gagne Un fossé d'eau rempli Carabi,
Ti-ti carabi, Toto carabo, Les bas qu'ainsi j'ai mis Sont à l'endroit (ter) partis.	Papa, je fais ainsi ; En casse une autre (ter) aussi.	Titi carabi, Toto carabo, Elle y saute, et puis dit : J'ai trouvé l'bon (ter) abri !

Paroles de / Au. Pierrrot.

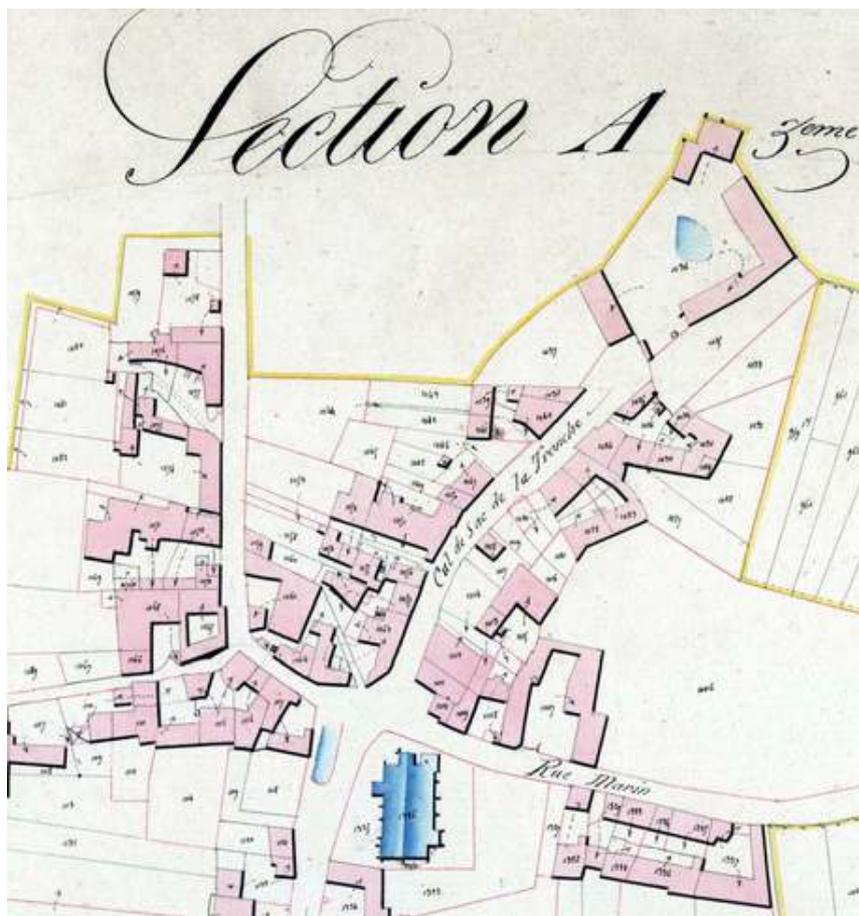
La fontaine Calinotte portait-elle le nom de cette chanson enfantine chantée par nos anciens ?

Et comme rien ne se perdait, le trop-plein de l'abreuvoir de la Calinotte avait fait l'objet d'une concession limitée et temporaire de 200 litres par jour à la famille Devarenne pour 30 francs par an.

Frépillon

Ce plan cadastral de 1832 montre qu'il devait y avoir une mare dans la ferme céréalière de l'abbaye de Maubuisson qui se trouvait au fond de l'impasse de la Tronche et qu'il aurait également pu y avoir un abreuvoir- lave-sabots face à l'église Saint-Nicolas.

Il n'y a aucune trace de ce lave-sabots dans les textes et nous pouvons douter très fortement de son existence. D'ailleurs s'il avait existé, pourquoi le 13 mai 1875, le conseil municipal du village aurait-il voté la construction d'un bassin autour de la fontaine de l'église pour que les animaux puissent s'y désaltérer ?



Crédit : Archives Départementales du Val d'Oise.



Le bassin de la fontaine de l'église, exécuté en 1875 pour que les animaux puissent s'y désaltérer. N'est-il pas dommage que la belle fontaine ait été remplacée par une borne incendie Bayard ? Ce remplacement a-t-il reçu l'accord des services des Bâtiments de France, chargés de la protection du patrimoine architectural urbain et paysager ?

Le lavoir

L'eau du puits communal artésien après avoir alimenté la fontaine de la mairie et son abreuvoir allait desservir la fontaine de l'église et son abreuvoir. Le trop-plein allait ensuite alimenter le lavoir de la rue de Méry.

En 1875, le conseil municipal avait bien mis de côté une somme de 2.080, 26 francs pour la construction du lavoir ; mais il faudra attendre le 20 février 1881 pour que la commune emprunte à cet effet une somme de 2.496,80 francs et pour que l'année suivante le conseil vote sa construction.



Ce lavoir, qui est un bâtiment sans caractère, est aujourd'hui désaffecté et sert d'abri pour le sel et le matériel de déneigement des services techniques communaux. Un projet d'aménagement prévoirait sa destruction. Espérons qu'une plaque rappellera au moins aux habitants qu'il se trouvait à cet emplacement.

Béthemont

Le lave-sabots-abreuvoir

L'abreuvoir et le lave-sabots de Béthemont comptent parmi les éléments patrimoniaux ruraux les plus connus de notre région.

Si les lave-sabots permettaient aux anciens de ne pas salir exagérément les rues de nos villages en enlevant le plus gros de la boue sur les pattes et les sabots des animaux, il ne faudrait pas occulter le fait qu'ils attachaient à leurs chevaux, le même engouement que nous attachons de nos jours à notre voiture. Le brossage et l'étrillage des poils entremêlés et collés par la boue séchée étaient toujours douloureux pour les animaux. Au XIX^{ème} siècle, le *Moniteur d'hygiène et de salubrité publique* conseillait dans les villages la construction d'abreuvoirs communaux séparés pour la boisson et la construction de fosses déclives pavées pour la baignade des animaux, dont la partie profonde munie d'une vanne se déversant dans un fossé permettait son nettoyage et la récupération des boues en vue de leur réutilisation comme engrais.

L'abreuvoir et la fosse du lave-sabots communal de Béthemont ont été construits selon ces prescriptions.

Le lave-sabots est cependant remarquable par sa configuration en U, qui permettait de faire passer les animaux en continu tout en les lavant, avant de les laisser boire une eau pure et

limpide à l'abreuvoir attenant. Il faut également remarquer que cet abreuvoir est surélevé, ce qui est assez rare dans notre région.

Les autres abreuvoirs-lave-sabots, que nous pouvons encore trouver dans les villages autour du massif forestier de Montmorency, ne permettraient pas ces deux usages simultanés, aussi ingénieux que pratiques.



L'abreuvoir de Béthemont avec sa superbe tête de lion en fonte et son curieux lave-sabots attenant, en forme de U.



Le lavoir

Le lavoir public a été remis en état en 2011. Les bassins ont été nettoyés et cimentés, les murs ont été repeints. Rappelons ici que ces travaux, d'un montant de 6.027,00 € ont été subventionnés à hauteur de 80 % par le Conseil Général et la Fondation du Patrimoine.

C'est encore une fois la preuve que la survie de notre petit patrimoine rural n'impacte pas drastiquement les budgets de nos communes.

Il est cependant dommage que le lieu soit fermé par une porte en ferronnerie, interdisant son accès aux visiteurs. Mais peut-on en faire le reproche à la municipalité qui doit toujours subir le coût de remise en état de nos incivilités ?

De toute manière, il n'y a plus de lavandières au village pour maintenant s'en plaindre !



Le lavoir de Béthemont, restauré en 2011 - Crédit photos : Ville de Béthemont



Chauvry

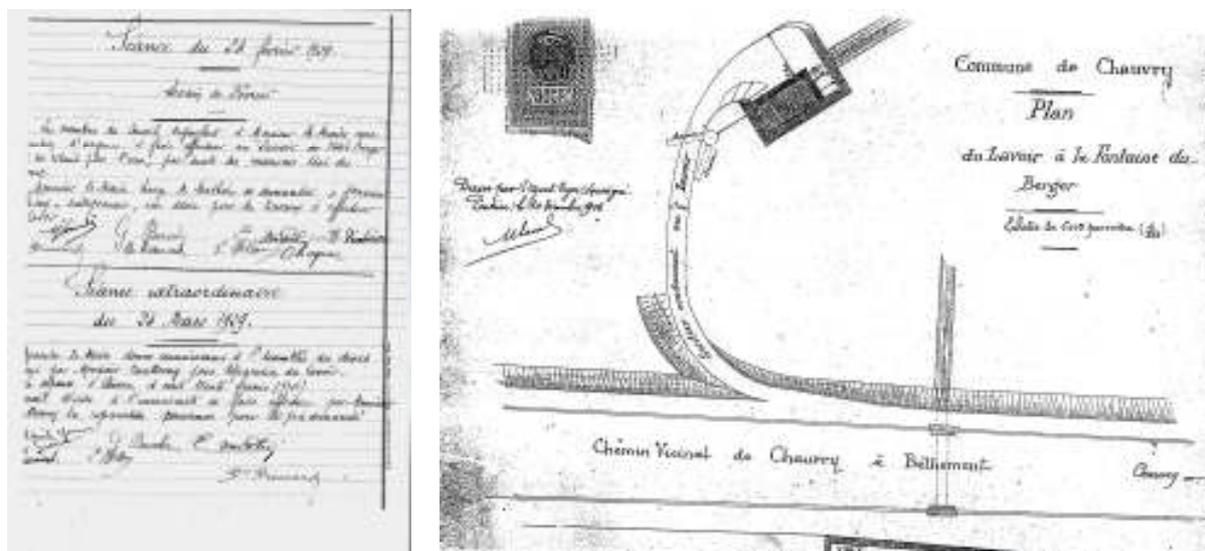
Le petit village de Chauvry possédait un privilège assez rare dans la région, celui qu'avaient les habitants de posséder une partie du territoire en commun, appelé *Les communaux*. Après la Révolution, une ordonnance royale du 28 août 1822 autorisa le Maire à concéder les biens communaux entre les 85 chefs de famille du village.

Mais une autre curiosité de ce petit village de moins de 300 habitants, était celle de posséder au début du XXème siècle, trois lavoirs et un abreuvoir-lave-sabots.

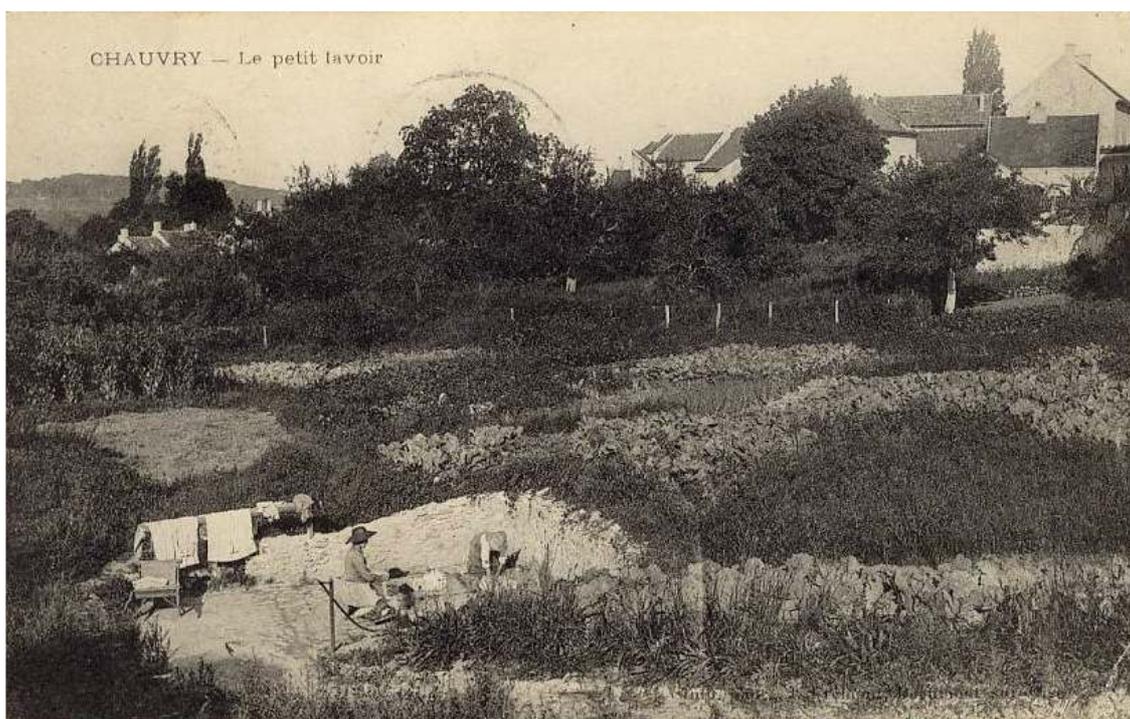
Le lavoir de la Fontaine du Berger

Le lavoir de la Fontaine du Berger se trouve à la source du ruisseau des Glaises. Il est visible sur la droite en contrebas de la route de Béthemont-la-Forêt, à la sortie de Chauvry.

Son nom lui a été donné par référence aux nombreux bergers qui faisaient paître leurs moutons sur les Communaux. Ces «bêtes à laine» alimentaient de leur toison l'industrie drapière de Paris et Saint-Denis. A partir de 1850, l'élevage des «bêtes à laine» décroît régulièrement pour quasiment disparaître un siècle plus tard.

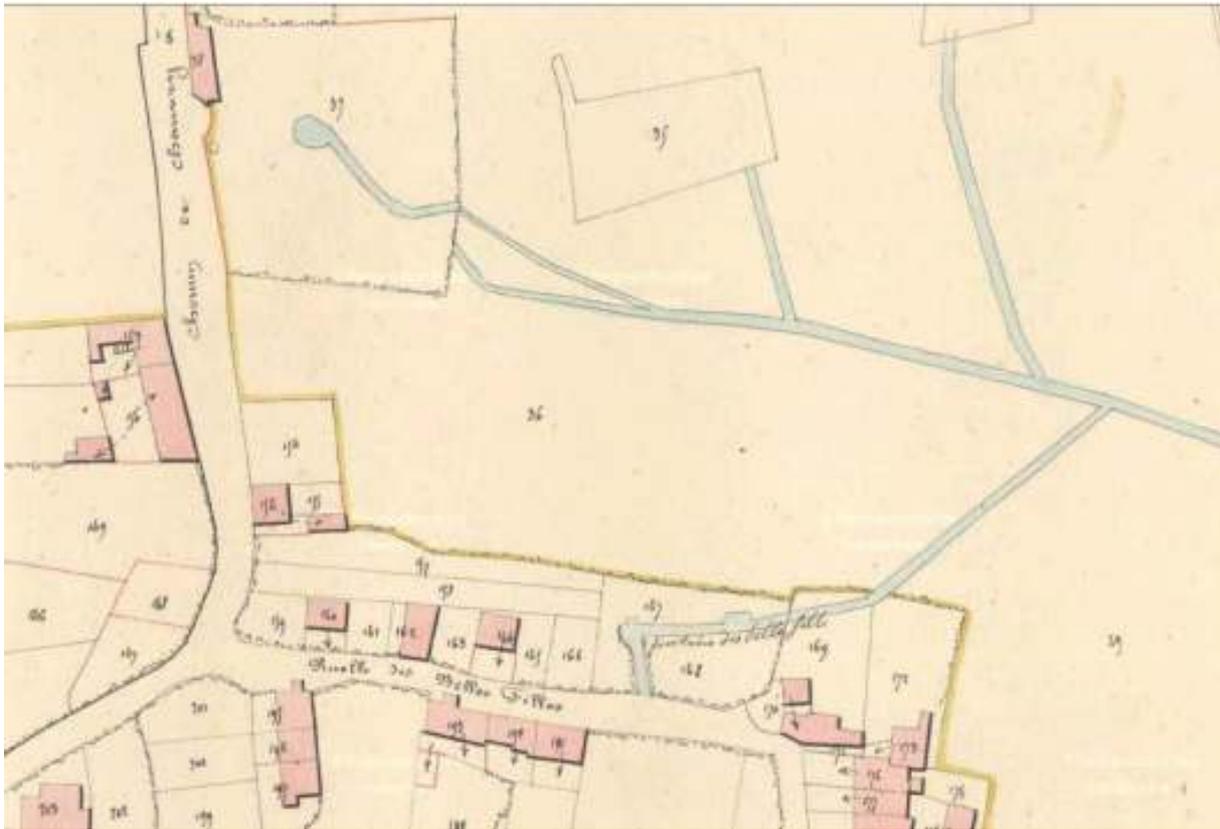


La vétusté de ce lavoir était telle que la commune dut le faire restaurer en 1930, pour une somme de 130 Francs.
Crédit documents : Archives Municipales de Chauvry.



La fontaine des Belles Filles

Les anciens employaient souvent le mot de fontaine pour désigner les sources. Ils creusaient une petite mare à l'emplacement de la source pour pouvoir y puiser une eau propre et décantée. Son usage devenait ainsi celui d'une fontaine. C'est assurément le cas de la fontaine des Belles Filles à Chauvry, qui n'existe plus, mais qui est clairement figurée sur les plans du cadastre Napoléonien.



Sur cet extrait du cadastre Napoléonien, on distingue nettement la fosse de la fontaine de la ruelle des Belles Filles et peut-être même l'ancien emplacement d'un lavoir. Plus haut, vers Béthemont, on voit également le «trou» de la fontaine du Berger, qui devait également déjà servir de lavoir - Crédit document : ADVO.

L'ancien lavoir du ru de l'étang de Chauvry

Les notions d'hygiène publique, en raison des épidémies de la fin du XIX^{ème} siècle, amenèrent l'Etat français à subventionner par des prêts à taux réduit, l'installation dans nos villages de lavoirs publics et de lave-sabots-abreuvoirs accessibles à tous.

Ceux de Chauvry furent initialement construits sur le terrain où se trouvent actuellement 2 derniers pavillons du village, au carrefour de la rue de Béthemont et des routes conduisant à Saint-Leu la Forêt et à Bouffémont.



Cartes postales de l'ancien lavoir et de l'ancien lave-sabots- abreuvoir vers 1908.

Dans la première moitié du XX^{ème} siècle, la modification des modes de vie avec l'arrivée des automobiles et dans les habitations de l'électricité, de l'eau courante et des machines à laver

le linge rendirent ces équipements de moins en moins indispensables. Cependant, une partie de la population rurale, qui demeurait assez pauvre, ne pouvait accéder à ces services et la commune après la première guerre mondiale envisagea le déplacement de ces équipements, plus bas, sur le ru de l'étang de Chauvry, moins soumis au manque d'eau qui se faisait déjà cruellement sentir.

Le Grand Lavoir

Ce lavoir est certainement le plus connu, car il se trouve à la sortie du village. Il est visible depuis le carrefour des routes menant à Saint-Leu-la-Forêt et à Bouffémont. Il est cependant dans un bien triste état, bien que sa structure semble intacte.

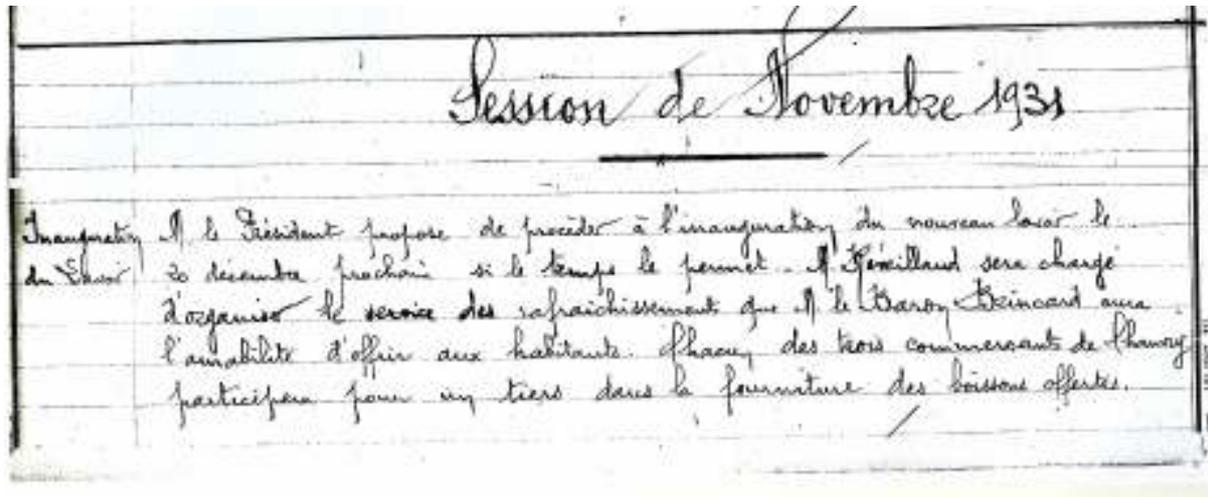
Au printemps 2010, une équipe d'habitants du village et quelques élus, s'est mobilisée pour nettoyer le « Grand-Lavoir » près du ru de l'étang de Chauvry. L'intérieur a été entièrement nettoyé de la boue et des immondices qu'il contenait. L'extérieur n'a pas été oublié avec un gros travail de dégagement des ronces et autres végétaux qui étouffaient le bâtiment. Hélas, quatre ans après, il ne reste plus grand-chose de leur travail et le dépôt de fumier qui a été créé juste à côté n'arrange assurément pas son attrait touristique, cependant indéniable, ni la pollution des eaux du ru. L'ancienne porte en bois, qui a disparu, serait avantageusement remplacée par une porte grillagée qui en interdisant l'accès, éviterait cependant les dégradations intérieures.



Comme le montre cette esquisse architecturale de 1930, le projet de nouveau lavoir incluait la construction d'un nouvel abreuvoir-Lave-Sabots qui n'a jamais été construit. Chose rare pour l'époque, ce bâtiment public incluait un WC à la turque.
Crédit document : Archives Municipales de Chauvry.

Le projet architectural initial incluait le déplacement du lave-sabots-abreuvoir. Victime de l'évolution, il ne fut jamais construit.

Quelques anciens Béthemontois affirment que le lavoir fut inauguré en 1936. Nous avons cependant retrouvé dans les archives municipales un compte-rendu de la session du Conseil Municipal nous laissant suggérer que celui-ci eut lieu le 20 décembre 1931. Le délai d'un an entre l'esquisse architecturale et l'inauguration d'un bâtiment public... fait assurément rêver nombre de nos élus locaux actuels !



Ces photos montrent l'état déplorable dans lequel se trouve le Grand Lavoir, bien qu'il soit intact structurellement. La structure de sa construction « poteaux-poutres » en béton est cependant remarquable et typique de la suprématie que prit ce nouveau matériau dans nos édifices modernes.



Le lavoir du Bourbeton

Le ru du Bourbeton se jette dans le ruisseau de l'étang de Chauvry. Sa source qui se trouve en forêt de Montmorency vient d'être redécouverte par l'ONF lors du traçage du Chemin des Lisières, qui fait le tour complet de la forêt de Montmorency.



Rénovation du lavoir en août 2010 - Crédit photo : Ville de Chauvry et Marcel Ludwig.

Sa dénomination varie. Il est appelé « Broubeton » sur les plans du cadastre napoléonien et « Broucton » sur le plan d'intendance de la Généralité de Paris.



Lavoir du «Broubeton» – Extrait du cadastre Napoléonien – 1833 – Crédit : ADVO - Il est également appelé «Broucton» sur le Plan d'intendance de la Généralité de Paris, établi en 1783.

Cette source avait été aménagée en lavoir. Au fil des ans, seules quelques cartes postales en rappelaient le souvenir et tout le monde avait oublié où il se trouvait, car il était complètement enseveli sous les ronces et les mauvaises herbes depuis plusieurs décennies. L'ONF, la municipalité de Chauvry et les bénévoles de l'association *Mémoire d'Avenir* et du mouvement *Rempart* ont décidé en août 2010 de lui redonner vie et ont engagé les premiers travaux en le débroussaillant, le curant et en lui refaisant son pavage. Qu'ils en soient tous ici remerciés.



Comme vous le montre cette carte postale, nos arrière-grands-mères ne s'en laissaient pas démontrer. Si elles allaient au lavoir avec leurs enfants, elles n'oubliaient assurément pas le panier à provisions, ni les bouteilles de cidre ou de vin...

Bouffémont

Les anciens lavoirs

Il nous a été impossible de situer précisément les anciens lavoirs qui existaient dans le petit village de Bouffémont. En 1848, Martin Vallée qui était maire, accorda à la commune en échange de l'excédent d'eau de la fontaine de l'Eglise, le droit de faire installer un robinet et une auge en pierre pour abreuver les animaux à l'angle de sa petite ferme, située au lieu-dit «*Le bout d'en bas*» dont il était propriétaire. Dix ans plus tard, les héritiers Vallée feront don à perpétuité du lavoir de la «*Petite ferme*», qui ne pouvait être le lavoir actuel, comme le démontrent ces deux cartes postales datant du tout début du XX^{ème} siècle.



Le lavoir implanté au bord de la rue principale du village a été construit au début du XX^{ème} siècle. La fontaine et l'abreuvoir à l'angle de la «*Petite ferme*» furent construits vers 1858. Crédit photo : Astrorail

En 1832, Martin Vallée, qui fut maire de 1846 à 1855, souhaitait également faire l'acquisition de la «*Place Vague*» située au lieu-dit «*Le Prestre*» qui avait une contenance en eau assez importante. Il réussit à convaincre le Conseil municipal en s'engageant à établir à ses frais une conduite d'eau pour que les habitants la reçoivent dans un petit abreuvoir, mais aussi à remettre en état le chemin y accédant et à accorder à perpétuité, à tous les habitants de la commune, l'usage d'un lavoir au lieu-dit «*Bois blond*».

En 1899, l'instituteur Jean Carbon dans sa Monographie sur Bouffémont cite un lavoir communal qui fut aussi et étonnamment un facteur de division entre les Bouffémontois :
«Le versant Nord de la forêt de Montmorency sur lequel s'adosse le village donne naissance à plusieurs sources très importantes, qui servent à l'alimentation de la commune. On trouve la source du « Gué Houblon », la fontaine du « Bosquet », la fontaine des Prêtres. Ces sources, dont une seulement est canalisée donnent de l'eau au village, malgré cette abondance d'eau, les habitants en manquent souvent pendant les sécheresses, le bas du pays en est totalement privé ; le milieu seul et le haut possèdent 3 bornes fontaines. Il serait cependant facile de donner de l'eau à tout le village, même sans trop de frais, il suffirait simplement de faire un réservoir ou un puits dans le bas du pays, puisque les sources coulent sans profit. Le trop-plein d'une de ces sources a été donné aux familles Giraudeau qui doivent entretenir un lavoir à leurs frais. Cette concession faite autrefois entre la commune et les familles Giraudeau est une des causes principales du manque d'eau dans une partie du pays. Par suite de délibérations prises il y a une cinquantaine d'années à propos de ces sources et de ces trop-pleins, le conseil municipal actuel de trouve partagé en deux fractions égales et tous les travaux concernant les eaux surtout, sont et restent toujours à l'état de projets. Il serait à souhaiter que chacun ait en vue les intérêts de tous et que les intérêts généraux passent avant les intérêts particuliers».

Il y a cent cinquante à deux cents ans, chaque fontaine ou source, une fois creusée servait de lavoir... On n'était pas regardant sur la pureté de l'eau de consommation...



A gauche, la source et le lavoir de la maison des sœurs de Saint Radegonde en forêt et à droite le lavoir du «Petit trou» à Bouffémont.

La maison de Sainte Radegonde était une petite maison de sœurs qui dépendait de l'abbaye de Chelles. Elle avait été édifée en 1154 sur des terres données par Matthieu de Montmorency. Ces lieux, situés en pleine forêt n'étaient pas sûrs. Burchard de Montmorency dans une lettre de 1169 adressée à Erius, abbé de Cîteaux, se plaint qu'ils aient été désertés. Le 29 avril 1429 elle fut mise à sac, tout comme le prieuré du Bois Saint-Père, par 300 soldats anglais. L'histoire nous apprend que les soldats français venus en secours s'approprièrent le butin ! Il fallut attendre 30 ans pour que le baron Jean de Montmorency ordonne la réparation des deux maisons conventuelles. A la Révolution, ces lieux servirent d'asile aux Girondins pourchassés par Robespierre. Creuzé-Latouche, Roland, La Réveillère-Lépaux et Bosc d'Antique s'y réfugièrent pour échapper à l'échafaud. Bosc et sa fille se firent enterrer dans le petit cimetière situé à proximité de l'ancien couvent.

L'abreuvoir-lave-sabots de la petite ferme

Construite durant le Second Empire, la «Petite ferme» ou «Ferme du Château» située rue de la République, était l'une des plus importantes du village. Elle fut successivement propriété de la famille Vallée, de la Marquise de Preignes, puis à la Belle époque du général-major-baron Empain. Ses activités agricoles étaient orientées sur la culture céréalière, la culture fruitière et l'élevage de volailles et de bétail.

Construite en pierres meulières et en «rogons de silex», elle fut acquise par la municipalité en 1988, qui en rénovra les locaux tout en leur conservant leur caractéristiques architecturales patrimoniales. La «Petite ferme» transformée en logements et en hôtel d'activités par l'architecte R.D. Jourabchi, comporte des commerces, des ateliers, des activités tertiaires ou de service. Elle est occupée par 14 sociétés qui emploient 85 personnes. Une belle réussite, qui nous l'espérons donnera des idées aux autres maires de notre région.

Dans la cour, l'abreuvoir-lave-sabots témoigne de la place qu'autrefois le cheval et les autres animaux domestiques occupaient dans la vie d'une commune.



L'abreuvoir-lave-sabots de la « Petite ferme » à Bouffémont.

Domont

Les anciens lavoirs de Domont

Ne cherchez pas un lavoir, un abreuvoir ou un lave-sabots à Domont, la ville a fait table rase de son passé depuis longtemps. Pourtant, comme sur le territoire de Chauvry, il existait nombre de lavoirs, lave-sabots et abreuvoirs dans ce petit village.

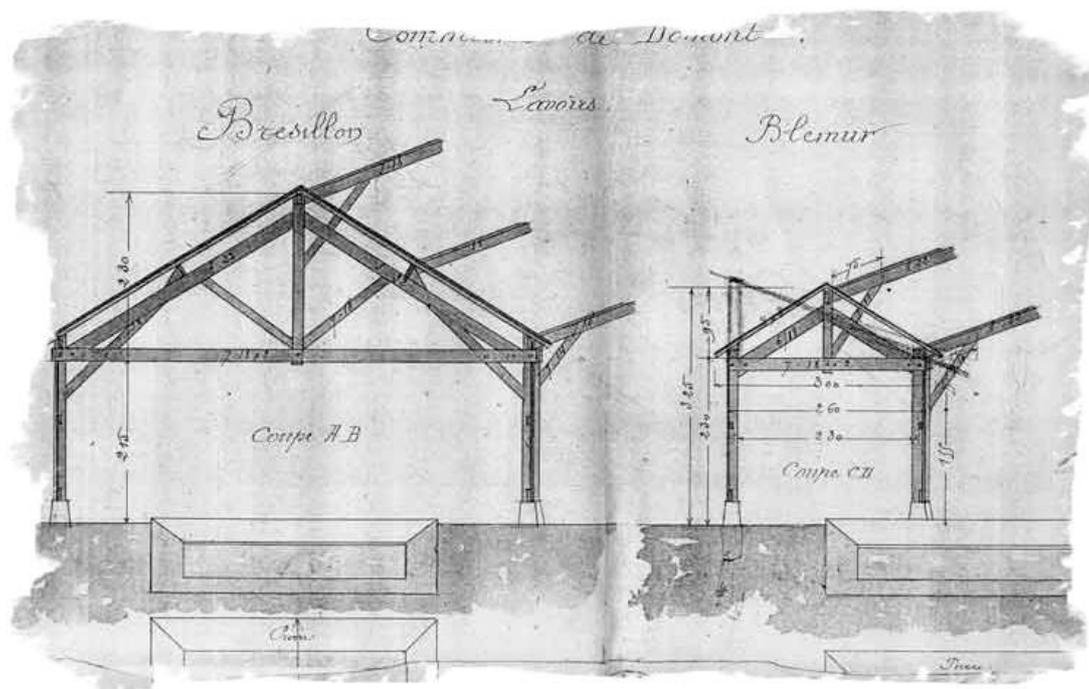
Les archives nous apprennent que le 20 messidor de l'An 2 (8 juillet 1794), Noël Mauduit porta plainte à la maison commune contre la femme Lunelles de Poncelles. Son ouvrier Pierre Deborde, étant allé au lavoir du marais de Cépoy : *«pour avoir une superficie d'eau pour ces travaux, la ditte femme Lunelle mal intentionné a dit au Deborde : tu n'auras pas d'eau parce que le lavoir ne t'appartient pas. Au même instant la ditte femme Lunelle lui a porté un coup de batoir sur le bras droit. D'après cela le fils de Noël Mauduit c'est présenté et a débouché le lavoir pour luy montré qu'il appartenoit à la ditte commune du dit Domont»*.

En 1975, l'historien François Bousquet dans son livre *Domont, histoire d'un village d'Ile de France*, citait quatre lavoirs publics : celui de la Fontaine des Beursillons ; celui en lisière du chemin rural n° 1, à la limite de Domont et de Piscop ; celui de la Fontaine Saint-Philibert, celui du ru de Poncelles. D'autres figuraient sur les cartes d'époque mais avaient disparu

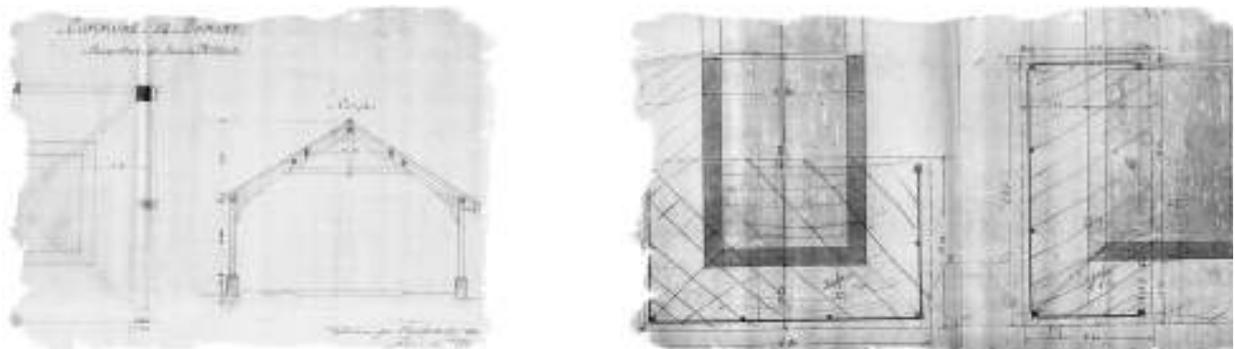
depuis longtemps : celui de la «Fontaine jaune» qui se trouvait à l'intersection de la rue de l'Ouest et de la rue d'Ombreval ; celui qui était situé en bordure du lavoir Philibert sur le chemin rural n°16, à 150 mètres de son croisement avec la rue d'Ombreval. D'autres, ignorés, laissaient encore apparaître leurs vestiges, tel celui du bois de la Prieuré. Il nous dit que les quatre premiers étaient ruinés, mais ne nous précise pas sur quelle date il base ses écrits. En 1899, il ne restait plus que trois lavoirs. Dans sa Monographie sur Domont, l'instituteur du village écrit :

«L'eau ne manque jamais à Domont. Outre l'installation des bornes fontaines sur la voie publique et de nombreux compteurs chez les particuliers abonnés à la Compagnie générale des Eaux de Paris, il existe encore un nombre important de puits et de fontaines alimentés par des sources qui offrent une eau excellente pour les besoins des ménages. Ces sources fournissent une eau tellement abondante que trois lavoirs ont pu être établis sur trois points différents au abors (sic) du village».

Le site Internet «histoire-domont.com» nous fournit les plans de quelques uns de ces anciens lavoirs :



Le lavoir des Bersillons, du Brésillon ou du Beursillon. Au XIIème siècle le mot *brésil* désignait un bois qui était utilisé pour faire de la teinture rouge. Aux XIVème et XVème siècles, *brésiller* voulait dire briller, rôtir, embraser. Cet ancien lavoir se trouvait à l'emplacement des actuels terrains de tennis. Par décision du conseil municipal du 4 mars 1866, il fut restauré et couvert en 1887. Crédit document : Archives municipales de Domont.



Le lavoir Saint-Philibert - à prononcer à la Domontoise : Saint-Filbar - L'origine du nom attribuée à Philibert Parseval, venu habiter Domont le 10 Floral de l'An II semble douteuse. Comme le précédent lavoir, par décision du conseil municipal du 4 mars 1866 et délibération du 12 février 1887, il fut restauré et couvert. Crédit document : Archives municipales de Domont.

L'utilisation des lavoirs amène les propriétaires situés en aval à se plaindre des pollutions apportées à l'eau qui se déverse chez eux.

Le 18 juillet 1842, on lit au conseil municipal une lettre de M. Victor Desmares, propriétaire du parc d'Ombreval, situé au hameau de Manines, dans laquelle ce dernier se plaint « *de ce qu'un lavoir a été établi sur le chemin de Domont à Manines et que depuis deux ans surtout, ce lavoir qui dans l'origine était peu important a été considérablement agrandi, ce qui amène une grande affluence de laveuses et occasionne une altération des eaux du ruisseau qui traverse la propriété* ».



Carte postale du lavoir Saint-Philibert à Domont. Cet ancien lavoir se trouvait au carrefour de la rue des Lavandières et de la rue du lavoir Philibert. Il a disparu à la fin des années 1950. – Crédit image : Delcampe

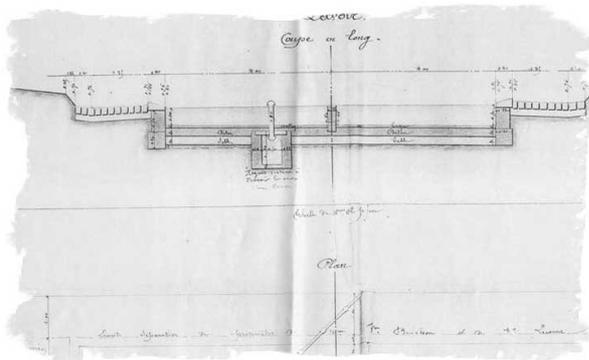
Le 15 août 1863, le conseil sur demande de M. Glandaz Sigismond, propriétaire et membre du conseil municipal, « *reconnait et constate que c'est par obligation si M. Glandaz tolère que les femmes de la commune entrent dans les bois dont il est propriétaire et qu'elles y aient pratiqué un trou leur servant de lavoir (ces deux derniers mots sont raturés) à recevoir l'eau pour laver du linge, dans un endroit situé sur la droite du chemin de grande communication n°38 allant à Montlignon, à trois cents mètres environ du lieu-dit des Quatre Chênes* ».

Le 26 juin 1864, M. Glandaz demande au conseil municipal de supprimer le lavoir Saint-Philibert, à « *cause des eaux qui viennent dans ses prairies* ». Il propose le 13 novembre 1864 que le nouveau lavoir soit créé dans le pré dit de la Cavée, mais le conseil demande à savoir s'il y a assez d'eau.

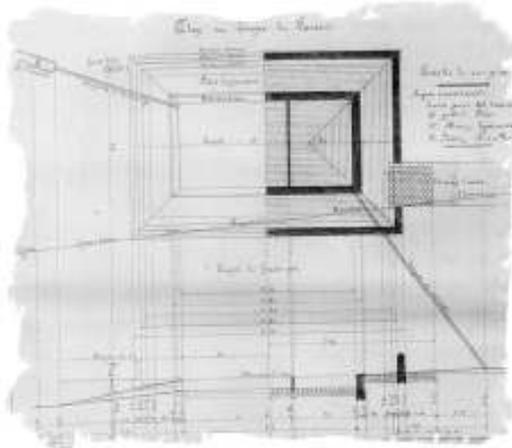
Pour mettre fin au différend avec M. Glandaz, le conseil propose le 20 novembre 1864 de faire installer « *un écoulement en tuyau de grès de 18 à 22 cm de diamètre... les eaux iront au-delà du Ponceau du Chemin de l'Etang* ». Le 7 mai 1865, l'Administration ayant refusé le projet de lavoir de M. Glandaz, le ton monte avec le conseil municipal et Me Donard, avoué à Pontoise, est nommé pour défendre les intérêts de la commune.

Le lavoir de Blémur

La commune de Domont obtint la concession de la source en 1871. Un devis descriptif pour la construction d'un lavoir est fourni par l'entrepreneur Bauchon de Blémur en 1872 et un dossier est déposé en sous-préfecture le 27 septembre 1872. Il fut achevé le 11 mai 1873. Initialement le lavoir était ouvert. Il fut couvert à la fin du XIX^{ème} siècle.



Le lavoir de Blémur fut restauré par décision du conseil municipal du 4 mars 1866 et fut couvert en 1887. Il est alimenté par le ru de Ponceles. Crédit document : Archives municipales de Domont.



Ce qu'il reste actuellement du lavoir de Blémur – Crédit image : Lavoir de France

Ce lavoir est actuellement dans un état déplorable. Ce vestige de notre passé rural sera-t-il un jour protégé et sauvegardé ?

Les anciens abreuvoirs-lave-sabots

L'historien François Bousquet nous dit qu'en l'année 1796, le pont du chemin de Domont Moisselles fut réparé et que les deux abreuvoirs publics de la Fontaine Jaune et la Fontaine de la Boüe furent nettoyés. Nous ne gardons aucune trace de ces deux abreuvoirs publics.

Les archives municipales nous disent que le conseil municipal débat le 7 octobre 1821 sur l'abreuvoir dit de la Fontaine Jaune, situé à l'angle des rues de l'Ouest et d'Ombreval, qui se remplit facilement de vase, en sorte qu'il faut fréquemment le nettoyer. Il faudrait aussi l'entourer d'un mur et le paver. Ces travaux ne seront hélas réalisés qu'au cours de l'année 1899. S'ils avaient été réalisés plus tôt, ils auraient certainement évité l'une des grandes erreurs judiciaires de la fin du XIX^{ème} siècle, qui amena un ancien garde des sceaux et le directeur des affaires criminelles au ministère de la justice à prendre parti pour les victimes.

L'AFFAIRE DU CRIME DE DOMONT : UNE ENORME ERREUR JUDICIAIRE ?

Marie-Louise Gauthier était mère de deux enfants naturels et avait été condamnée trois fois en correctionnelle pour vol et outrages. Domestique au hameau de Monières, elle avait réussi à épouser le 1er octobre 1859 Noël-François Allegrain, en lui cachant son passé et sa double maternité. Allegrain était bûcheron et petit propriétaire à Bouffémont. Il jouissait d'une certaine aisance. Veuf depuis quelques années, il était plus âgé de douze ans que sa seconde épouse. Pendant quelque temps, leur union ne fut pas troublée. Allegrain était un homme laborieux, probe, mais aussi joueur et ivrogne invétéré. Rapidement cette situation apporta au couple, reproches, injures et mauvais traitements. Cette situation s'accrut surtout lorsque la femme Allegrain au mois de juillet 1865, fit venir auprès d'elle son fils de 13 ans, qui était élevé par les soins de l'administration à l'hospice d'Auxerre, en le faisant passer pour son neveu. Allegrain l'accueillit et se chargea de lui apprendre un métier. Mais le jeune Louis Gauthier se lassa vite des excès de son beau-père et Allegrain compta un ennemi de plus sous son toit. La vie du bûcheron selon l'expression de témoins, devint un martyr et les choses prirent un tel caractère qu'il dut se résigner à demander protection à la justice. Sur sa plainte, une peine de deux mois d'emprisonnement fut prononcée le 12 octobre 1866 contre sa femme, pour coups volontaires. Par la suite, Allegrain espéra sans doute faire pardonner son penchant pour la boisson en faisant sortir la sœur de Louis Gauthier d'un couvent de Chartres où elle avait été placée. Elle vint, en effet, rejoindre sa mère dans le courant du mois d'août 1867. Mais sa présence n'arrêta en rien les brutalités dont Allegrain était victime et le 3 septembre 1867 il lui fallut encore formuler une nouvelle plainte, à la suite d'une scène où il avait reçu sur la tête des coups de bâton qui avaient occasionné une perte de sang abondante. Une condamnation à quatre mois de prison s'en suivit le 9 octobre contre la femme Allegrain, qui fit appel. Il faut cependant admettre qu'Allegrain menait la vie dure à sa femme, à Louis et à sa sœur. Certains jours, le bâton jouait son rôle dans la maison et les coups pleuvaient drus. Plus d'une fois la mère fit avec ses deux enfants ses préparatifs de départ. La haine ne faisait que s'accroître avec le temps et la violence s'imposa dès lors sans réserve au sein de la famille. Le 21 novembre, un arrêt de la cour de Paris confirma la condamnation du tribunal de Pontoise à quatre mois d'emprisonnement de la femme Allegrain.

Dans la matinée du 28, Allegrain partit pour Paris, avec l'intention dont il n'avait pas fait mystère de retirer du Mont-de-Piété du linge, que sa femme y avait engagé à son insu, pour le porter en lieu sûr chez son frère. Le soir, à son retour, il arriva vers neuf heures à Domont. Réduit, depuis longtemps, à prendre ses repas en dehors de son domicile, il s'arrêta pour un souper bien arrosé chez le sieur Pillardeau, marchand de vin. Il s'attarda avec le sieur Richard qui habitait à proximité, lui racontant ses déboires domestiques. Il était à peu près minuit lorsque les deux hommes prirent congé. Comme un brouillard épais couvrait la campagne, les époux Pillardeau voulurent, par précaution, munir Allegrain d'une lanterne. Après quoi, sa canne dans une main, une lanterne à l'autre, il avait pris la petite descente en pente raide menant à Bouffémont. Elle possédait à son point bas un abreuvoir dépourvu à l'époque de parapet. Il n'était pas sorti depuis 5 minutes qu'un voisin, le père Grémoine, adjoint au maire et sa femme entendirent crier par deux fois : «*A moi, mes amis ! Au secours, je me noie ! Ah quel malheur, mes pauvres enfants*». Le père Grémoine accourut ainsi que quelques voisins attirés par les appels sinistres d'Allegrain. Bientôt à la lueur des lanternes, on aperçut à la surface de l'abreuvoir, un cadavre étendu sur le dos, la face plongée dans l'eau. C'était le cadavre d'Allegrain. Il tenait encore d'une main sa canne et de l'autre la lanterne qui lui avait été prêtée. Sa blouse, relevée par derrière, était rabattue sur les épaules et l'un des bras. Le médecin qui fut quelques heures après appelé, fut frappé par les blessures qu'il portait aux yeux et dont l'une avait notamment crevé l'œil droit. Néanmoins, le commissaire de police du canton voulut croire à une mort accidentelle par immersion et autorisa l'inhumation. Mais quelque temps après, une dénonciation se produisit : quand il entendit les cris, le sieur Richard qui se trouvait à 400 mètres de la mare affirmait en témoignage qu'Allegrain criait les mots «*Au secours, on me noie !*». Ne faut-il pas plutôt croire M. et Mme Grémoine, qui à cinquante mètres seulement du lieu de l'accident, entendirent distinctement Allegrain crier : «*Au secours, je me noie*» ? Gauthier et sa mère sont arrêtés. On les accuse d'avoir assassiné Allegrain, puis de l'avoir jeté à l'eau, dont la profondeur n'atteignait pas 90 centimètres.



Louis Gauthier

La Cour d'assises de Versailles en 1868 condamna la mère aux travaux forcés à perpétuité et le fils à dix ans de réclusion. Mme Grémoine ne fut pas citée comme témoin. Et quand son mari répéta devant le jury l'appel désespéré d'Allegrain, le président l'interrompit en lui disant : «*Vous avez mal entendu. La victime a crié on me noie, et non pas je me noie*». Il y eut lors du procès un témoin à charge, la femme Boutagnon, de Bouffémont. Or, il a été démontré plus tard que cette femme avait fait un faux témoignage.

A charge de Louis Gauthier, on dit que dans la soirée du 29 novembre, il ne portait pas ses vêtements ordinaires de travail. On retrouva sur le pantalon dont il était vêtu le 28, des taches de sang parfaitement visibles. On constata de plus qu'il y en avait sur la blouse qu'il portait, également lavée en même temps que le pantalon. Elle avait en outre été brûlée et du sang avait aussi été retrouvé sur une de ses chemises que l'on retrouva dissimulée au fond de sa paillasse.

La femme Gauthier mourut à la prison de Clermont 3 ans plus tard. Son fils après avoir purgé sa peine à Castelluccio en Corse, n'eut de cesse de faire réhabiliter sa mère et lui-même. Sans se décourager, il se livra à de nouvelles investigations et réussit à gagner à sa cause plusieurs hautes personnalités, notamment M. Vallé, ancien garde des sceaux et M. Saint-Aubin, directeur des affaires criminelles au ministère de la justice. La Ligue des droits de l'homme usa de son autorité morale et offrit son concours matériel pour saisir la Cour de cassation en vue d'un recours en révision afin de faire casser le verdict, considéré par elle et l'opinion publique comme un véritable «crime social». Par arrêt en date du 29/11/1907, la chambre criminelle de la Cour de cassation rejeta le pourvoi en révision demandé par Louis Gauthier.

L'emplacement de l'ancien abreuvoir-lave-sabots fut par la suite comblé et devint la place du Gué-aux-Chevaux. C'est sur cette placette que chaque année venait s'installer au mois de Mars l'alambic du bouilleur de cru.



L'emplacement de l'ancien abreuvoir-lave-sabots où se noya Noël-François Allegrain le 29 juillet 1865, hier et aujourd'hui.

Les abreuvoirs à chevaux du fort de Domont

Le fort à cavaliers de Domont fut construit de 1874 à 1878 pour protéger Paris (14) des bombardements d'un envahisseur potentiel. Il était conçu pour pouvoir vivre en état de siège pendant environ trois mois. Un dispositif complexe de drainage des eaux pluviales assurait le remplissage de ses citernes de stockage. En 1944, les allemands en évacuant la forteresse feront sauter leur stock de munitions provoquant la destruction d'une bonne moitié de la caserne. Cette destruction ensevelira les citernes d'eau potable du fort sous des tonnes de gravats.

On peut cependant encore y admirer ces deux abreuvoirs qui servaient aux chevaux des soldats.



Crédit photo : histoire-domont.com

Notes :

1. Les petits rus figurés sur la carte de Cassini coulant depuis la forêt le long du bassin versant de la vallée de Montmorency, tels le ru de la Fontaine à Frépillon, le Menluce à Bessancourt ou le ru de Saint-Leu la Forêt, ont été canalisés vers les réseaux d'égoûts souterrains. Ils ne sont plus visibles de nos jours.
2. Mestiger n'est pas le seul village disparu dont on ne retrouve pas trace sur les coteaux de la butte témoin de Montmorency. Le village médiéval d'Anescant qui selon la tradition se trouvait près du moulin à vent de Nézan sur la commune de Saint-Brice sous Forêt reste à localiser. Les sondages faits par les archéologues du département en 2007 n'ont pas permis de le localiser, ni de localiser l'ancienne motte féodale qui se trouvait sur le fief Hugo.
3. Lucien Double dans *Les chroniques du pays de Remollée et de Thor*, nous dit qu'une vieille tradition veut que le ru doive son nom à celui d'un chambellan du roi Guillaume le Conquérant qui s'appelait Hugues, baron de Corbon et qui se serait noyé avec son cheval en voulant traverser l'une des anciennes pêcheries qui se trouvaient sur son parcours.
4. Le trajet des mareyeurs de Dieppe à Paris passait par Beaumont, la forêt de Carnelle et Frépillon. Il durait deux jours et était réalisé d'une seule traite, sans halte, sauf à Saint-Brice pour le prélèvement effectué au profit des seigneurs de Montmorency. Le nom que porte l'actuelle rue de la Marée à Saint-Leu la Forêt nous rappelle le souvenir de cette activité commerciale sur un axe routier qui était fort fréquenté.
5. Orthographe utilisée par Henri Caignard dans son livre *Saint-Leu la Forêt (Val d'Oise)*, car elle se trouve à l'ancien carrefour du Sellier.
6. L'installation de l'eau courante dans la commune n'alla pas sans quelques péripéties, comme le raconte Henri Caignard : La compagnie s'engageait à distribuer à ses frais, risques et périls, l'eau de l'Oise à tous les quartiers de Saint-Leu. Elle s'engageait, en outre, à établir à ses frais les bornes-fontaines alimentées sur les mètres cubes de la concession. Ces bornes-fontaines seront ouvertes pendant le temps et aux heures fixées par l'administration municipale. L'installation fut faite... Mais désagréable surprise...L'eau ne coulait pas des nouvelles bornes-fontaines! Le public réclama à la mairie, laquelle bien entendu se retourna vers la Compagnie des Eaux, qui fit simplement remarquer que si le contrat stipulait, en effet, que des bornes-fontaines seraient rétablies, il n'indiquait pas que l'eau coulerait sans frais pour la commune. Le conseil municipal dut revoir sa position et décida la pose de compteurs et accepta d'en régler la dépense. Ce malentendu provoqua de telles critiques que la municipalité dut démissionner. Signalons toutefois que le 12 mai 1883, la compagnie des eaux, qui ne semblait pas pressée, fut mise en demeure de canaliser toutes les rues conformément au contrat !
7. Le nom du fief de Glaine provient de Jean Glaine, qui était un riche épicier de Paris et dont le père habitait Taverny. On a retrouvé de lui, un contrat d'affermage à François-Pierre Chélot, daté de 1446 pour des terres qu'il possédait à Taverny.
8. Emile de Girardin précise au sujet des naïades Bessancourtoises : *«A Bessancourt, malgré la coquetterie croissante, et peut-être même à cause de cette coquetterie, les jeunes filles persistent à garder leur petit bonnet de paysanne, et elles sont charmantes ainsi! Puisse ce compliment aider à faire passer ce que je vais ajouter. J'ai entendu déjà bien des patois, je citerai ceux de l'Auvergne et de la Franche-Comté; mais ces patois ont au moins une originalité qui les justifie presque. Celui des environs de Paris, celui de Bessancourt entre autres est inqualifiable. Un idiot pour eux est un idiot, un bûcheron, un beucheron. J'en passe et des plus grotesques! Pourtant, essayez de leur insinuer qu'ils ne parlent pas parisien, ce qui est bien autre chose à leurs yeux que de parler français, et vous verrez voir!».*

Il se rattrape un peu plus loin quand il décrit le panorama de l'ancien moulin Saint-Jacques : *«Mais tel qu'il se laisse découvrir, il est grandiose, et peut-être gagne-t-il même, grâce à cette sorte de pénombre, un peu de ce que les femmes gagnent, elles aussi, sous une légère mousseline».*

9. Ce lavoir, construit en 1802 aux frais d'un habitant de la commune, sera détruit en 1970.
10. L'année 1914 verra l'entrée des troupes prussiennes et russes dans Paris. Napoléon 1^{er} abdiquera le 6 avril 1814 et partira en exil à l'île d'Elbe.
11. Les plus étonnants propriétaires de ce lieu furent Marie-Anne de Bourbon, dite Mlle d'Enghien et son mari Louis-Joseph de Vendôme. Lui, avait la face rongée par un mal incurable. Elle, était *«laide jusqu'au dégoût»* et s'adonnait aux liqueurs fortes. Lui ne cherchait qu'une alliance avec une princesse du sang, en correctif de la bâtardise de sa race. Elle, ne rêvait que de fortune et de liberté. Ils ne sont certainement jamais venus à Saint-Prix. Le duc mourut en 1712, la duchesse en 1718. *«En deux ans de mariage, on peut compter au plus par jour ce qu'ils ont été ensemble»* nous dit Saint-Simon !
12. Le livre de François et Jacques Bousquet *Domont histoire d'un village d'Ile-de France* situe la Fontaine Jaune à l'intersection de la rue d'Ombreval et de la rue de l'Ouest.
13. Cette fontaine est également appelée Fontaine Jaune par certains Domontois.
14. Il existe trois forts sur le plateau des Champeaux : Domont, Montmorency et Montlignon, renforcés par la batterie de Blémur. Ils firent partie de la troisième ligne de défense prévue autour de Paris au lendemain de la guerre de 1870. Leur construction fut réalisée entre 1874 et 1880. Lorsqu'éclata la Première Guerre mondiale, les forts montrèrent qu'ils devaient être modernisés pour parer aux progrès de l'artillerie. Heureusement, leur rôle s'avèrera finalement secondaire, l'ennemi restant contenu à hauteur de Luzarches. Durant le second conflit mondial, ils seront surmontés de batteries antiaériennes et serviront de dépôts à munitions. De nos jours, le fort de Montmorency, est affecté à l'armée de l'air. Son altitude en fera un site de choix pour les transmissions et en 1952, la première station de câbles hertziens s'y installera. Puis, en 1956, il accueillera le commandement du réseau de câbles hertziens de la défense aérienne du territoire, ainsi que de l'escadron d'exploitation de câbles hertziens. Depuis 1992, le fort de Montmorency abrite le Centre d'initiation aux techniques commandos, dépendant de la base aérienne 921 de Taverny.
Le fort de Montlignon est bâti à cheval sur les communes de Montlignon et d'Andilly. Il abrite le Centre national de tir de la police.

